

DÉPARTEMENT DES ARTS, LANGUES ET LITTÉRATURES

Faculté des lettres et sciences humaines

Université de Sherbrooke

**La révision littéraire au Québec :**

**Métier, agents et pratiques**

Par Karine Morin

Bachelière ès arts (études littéraires et culturelles)

Mémoire présenté pour l'obtention de la

Maîtrise ès arts (études françaises)

Sherbrooke

Septembre 2019

Composition du jury

**La révision littéraire au Québec :**

**Métier, agents et pratiques**

Karine Morin

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Josée Vincent, directrice  
Département des arts, langues et littératures  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

Anthony Glinier, examinateur  
Département des arts, langues et littératures  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

Nadine Vincent, examinatrice  
Département de la communication  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

## Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier chaleureusement ma directrice de mémoire, Josée Vincent. Merci pour ta patience et pour les nombreuses lectures que tu as faites de mes chapitres. Merci de m'avoir toujours poussée à aller plus loin, sans toi, ma réflexion en serait encore à la phase embryonnaire. Merci de ne jamais avoir perdu confiance en moi, même si l'écriture de ce mémoire a été plus longue que prévu.

Un grand merci à Anthony Glinier et à Nadine Vincent pour avoir accepté d'évaluer mon projet. Je vous remercie pour vos précieux conseils quant au développement de cette recherche.

Merci aux auteurs, éditeurs, éditrices, réviseurs et réviseuses qui ont accepté de participer à cette étude. Un merci tout particulier à Éric Gauthier, Pascal Genêt, Marie-Ève Laroche, Alexie Morin, Francine Pelletier, Renaud Roussel et Julie-Jeanne Roy. Merci pour votre temps et vos bons mots. Sans vous, ce mémoire n'aurait jamais pu voir le jour.

Merci à ma famille et à mes amies qui me soutiennent et m'encouragent depuis toutes ces années, et ce, malgré les « quand est-ce que tu finis? ». Sans vous à mes côtés, un tel accomplissement n'aurait aucune valeur.

Un tout dernier merci pour mon amoureux qui accepte de sacrifier les activités de la fin de semaine pour me laisser du temps pour la rédaction de ce mémoire et pour tous mes autres projets fous.  
Je t'aime.

*Pour tous les réviseurs qui  
désirent sortir de l'ombre.*

*À ma famille et mes amies qui  
m'appuient depuis les tout premiers débuts.*

## **Avant-propos**

C'est au printemps 2016 que ce projet a pris naissance à la suite d'une lecture obligatoire pour un cours. Une simple phrase rapportant les propos d'Érasme en 1528 est à l'origine de trois ans de recherches qui nous passionnent encore. Comme notre parcours universitaire fut un amalgame de cours de littérature et de linguistique, il nous semblait naturel de poursuivre une réflexion sur le métier de réviseur littéraire.

Au départ, il était difficile de circonscrire notre objet de recherche, puisque très peu d'études ont été publiées sur le sujet. Pour obtenir des données intéressantes, nous avons dû aller à la rencontre de réviseurs littéraires professionnels pour qu'ils nous parlent de leur métier. Cette contrainte fut plus que bénéfique, étant donné que les témoignages obtenus enrichissent grandement notre réflexion sur le métier de réviseur littéraire à l'époque actuelle au Québec.

Quand nous avons pensé notre projet, nous voulions comparer des manuscrits de différentes maisons d'édition littéraires afin de relever une certaine politique linguistique selon les genres littéraires des textes publiés. Or, obtenir des manuscrits en cours de révision, ou simplement les versions révisées de romans publiés, s'est avéré beaucoup plus difficile que ce que nous avions pensé. De plus, comme toutes les bases théoriques entourant la révision littéraire étaient encore à poser, un projet de comparaison aurait sans doute été trop ambitieux. Notre mémoire présente donc des définitions théoriques pour identifier ce qu'est la révision littéraire, il établit un portrait général des réviseurs littéraires au Québec et il propose une étude de cas sur la version révisée d'un roman afin de rendre compte de ce qu'est la révision en contexte littéraire. Le but principal de notre mémoire est d'identifier théoriquement ce que représente cette activité particulière afin que d'autres recherches puissent se faire sur le sujet.

## Table des matières

<b>Remerciements .....</b>	<b>3</b>
<b>Avant-propos .....</b>	<b>5</b>
<b>Résumé .....</b>	<b>9</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>11</b>
<b>Chapitre 1 : La révision littéraire .....</b>	<b>26</b>
<b>1. LA STRUCTURE ÉDITORIALE QUÉBÉCOISE .....</b>	<b>28</b>
1.1 L'édition littéraire au Québec .....	28
1.2 L'équipe éditoriale.....	30
<b>2. LA RÉVISION LINGUISTIQUE .....</b>	<b>32</b>
2.1 Définitions .....	32
2.2 Étapes de la révision.....	35
<b>3. LA NORME .....</b>	<b>39</b>
3.1 Définitions théoriques .....	39
3.2 La norme selon l'usage.....	43
<b>4. LA RÉVISION LITTÉRAIRE.....</b>	<b>46</b>
<b>Chapitre 2 : Le réviseur littéraire .....</b>	<b>57</b>
<b>1. PORTRAIT DES RÉVISEURS .....</b>	<b>59</b>
1.1 Considérations méthodologiques .....	59
1.2 Portrait général.....	60
1.2.1 Informations personnelles.....	60
1.2.2 Informations professionnelles.....	62
1.2.3 Les réviseurs littéraires .....	70
1.3 Profils spécifiques des réviseurs rencontrés.....	72
1.3.1 Origines familiales .....	72
1.3.2 Parcours scolaire .....	73
1.3.3 Parcours professionnel.....	76
<b>2. LES RÉSEAUX DES RÉVISEURS.....</b>	<b>80</b>
2.1 Réseaux familiaux.....	81
2.2 Réseaux professionnels.....	82
2.2.1 Milieu éditorial .....	82
2.2.2 Personnes-ressources.....	83
2.2.3 Groupes et associations .....	86

<b>3. CONDITIONS DE TRAVAIL .....</b>	<b>91</b>
3.1 Tour d’horizon des conditions de travail .....	91
3.2 Les délais .....	95
3.3 La précarité d’emploi et les assurances .....	97
3.4 Les salaires des réviseurs .....	98
<b>4. PERCEPTION DES RÉVISEURS ENVERS LEUR MÉTIER.....</b>	<b>102</b>
4.1 Qualités des réviseurs.....	102
4.2 Avantages et inconvénients de la profession .....	105
4.3 Reconnaissance du travail .....	109
4.3.1 Reconnaissance personnelle.....	109
4.3.2 Reconnaissance du milieu .....	110
<b>Chapitre 3 : La révision littéraire de <i>La vieille fille et la mort</i> : Étude de cas .....</b>	<b>113</b>
<b>1. LA PRATIQUE DE LA RÉVISION.....</b>	<b>115</b>
1.1 Les directives des éditeurs .....	115
1.2 La lecture des manuscrits .....	118
1.3 Les outils de travail du réviseur .....	120
1.4 Les outils de référence.....	123
<b>2. ÉTUDE DE CAS : <i>LA VIEILLE FILLE ET LA MORT</i> .....</b>	<b>128</b>
2.1 Source et méthodologie .....	128
2.2 Constats généraux sur la révision .....	132
2.3 Vocabulaire .....	137
2.3.1 Particularités québécoises et emprunts .....	137
2.3.2 Différence de sens .....	143
2.4 Grammaire.....	147
2.4.1 Syntaxe québécoise .....	147
2.4.2 Syntaxe standard .....	149
2.5 Style .....	153
2.5.1 Un vocabulaire plus précis.....	153
2.5.2 Mots déplacés et mots ajoutés .....	157
<b>Conclusion.....</b>	<b>163</b>
<b>Annexes .....</b>	<b>173</b>
<b>Liste des annexes .....</b>	<b>174</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>202</b>

## **Liste des tableaux**

### **Chapitre 2**

- 2.1 Les professions langagières
- 2.2 Compétences éditoriales
- 2.3 Supports
- 2.4 Spécialités
- 2.5 Informations du profil personnel
- 2.6 Niveau de scolarité des réviseurs
- 2.7 Supports littéraires
- 2.8 Niveau de scolarité des réviseurs littéraires

### **Chapitre 3**

- 3.1 Catégories des ouvrages de référence
- 3.2 Provenance des outils de référence
- 3.3 Grille d'analyse des interventions
- 3.4 Modèle de l'annexe 7
- 3.5 Répartition des interventions
- 3.6 Répartition des éléments intouchés par la réviseure
- 3.7 Québécoismes originaires du fond français et québécoismes de création
- 3.8 Québécoismes d'emprunt formel
- 3.9 Anglicismes sémantiques et syntaxiques
- 3.10 Mots employés dans un autre sens
- 3.11 Syntaxe propre au français québécois
- 3.12 Syntaxe propre au français standard
- 3.13 Bonification du vocabulaire
- 3.14 Rehaussement du vocabulaire
- 3.15 Déplacements et additions
- 3.16 L'explétion



## Résumé

Bien que l'étape de la révision est un incontournable dans le processus d'édition d'un livre, peu de chercheurs se sont intéressés à décrire cette fonction : elle est à peine nommée dans les ouvrages dédiés à l'édition. Est-ce parce qu'il n'y aurait rien de spécial à dire sur ce sujet ? Que la révision serait une étape banale ? Pourtant, dans ce mémoire, nous montrerons qu'il n'en est rien et que le métier de réviseur littéraire mérite d'être étudié et reconnu.

Dans le premier chapitre, nous avons posé toutes les bases théoriques afin de circonscrire notre objet de recherche. Nous y avons exposé ce qu'est la révision linguistique, que celle-ci s'intéresse à la qualité de la langue et à l'efficacité de la communication. Nous avons également tenté de cerner ce qu'est la norme prescriptive. Même si elle est difficile à définir, la norme est un concept mouvant imposé par des petits groupes de personnes. En contexte littéraire, c'est justement cette distance par rapport à la norme qui nous intéresse. Nous terminerons d'ailleurs ce chapitre en définissant ce qu'est la révision littéraire en évoquant les trois étapes auxquelles elle se rapporte : la révision linguistique, éditoriale et paratextuelle.

Au deuxième chapitre, nous nous intéresserons davantage aux réviseurs littéraires. Avec les informations recueillies sur des plateformes électroniques et pendant les entrevues que nous avons menées, nous avons pu établir un profil des réviseurs littéraires du Québec. Nous y retrouvons des informations personnelles et professionnelles, des données sur les conditions de travail des réviseurs, sur leur réseau de soutien ainsi que sur leur perception par rapport à leur métier.

Dans le dernier chapitre, nous aborderons concrètement le travail de révision en présentant notre étude de la révision littéraire qui a été faite sur le roman *La vieille fille et la mort* de Catherine Sylvestre. D'entrée de jeu, nous mentionnons certaines informations générales concernant la pratique de la révision (directives des éditeurs, lecture des manuscrits, outils de travail et de référence des réviseurs). Nous présentons ensuite notre étude de cas en relevant des éléments révélateurs du travail de révision dans les catégories du vocabulaire, de la grammaire et du style.

En somme, nous pouvons penser à tort que la révision littéraire ne serait rien de plus que de la révision linguistique et que le réviseur ne s'intéresse à rien d'autre qu'aux fautes d'orthographe, de grammaire, de syntaxe ou de ponctuation. Au contraire, la révision littéraire va au-delà de la simple correction des erreurs. Comme le réviseur a un texte littéraire devant lui, il doit prendre en considération le style de l'auteur, et c'est ainsi qu'une réflexion sur le texte s'amorce. Tenant à respecter le style d'écriture unique de l'auteur, le réviseur doit remettre en question certains codes, telle la norme prescriptive. Le réviseur peut donc juger des tournures stylistiques et décider ce qui est acceptable ou non en contexte littéraire.

**Mots clés :** Révision littéraire, Réviseur, Littérature, Édition, Norme prescriptive

## **Introduction**

*Je suis au supplice de voir un si grand auteur  
édité à si grands frais avec tant de fautes, comme  
la plupart des ouvrages qui nous viennent  
aujourd'hui d'Italie. Vois à quoi mène la soif de  
l'or ! Quel sacrilège on commet à cause de  
quelques pièces d'or qui eussent servi à payer un  
correcteur savant.*

Érasme 1528, cité dans Barbier 2006 : 278

Les propos d'Érasme sur l'important travail des correcteurs dans les ateliers de compositions du 16<sup>e</sup> siècle sont à l'origine de notre réflexion entourant le métier de réviseur littéraire. En effet, notre curiosité a été piquée quant à la nature des corrections qui pouvaient être faites sur les textes en 1528, alors que les premiers dictionnaires unilingues à visée normative n'existaient pas encore<sup>1</sup>. À une époque où la langue n'est pas encore fixée, quel rôle occupe donc le réviseur-correcteur dans les ateliers ?

Dans *L'Europe de Gutenberg* (2006), Frédéric Barbier évoque l'idée qu'une révision philologique s'opère avant la composition des feuilles : « On a d'abord copié le texte, puis fait une révision philologique attentive dont les résultats ont été portés sur le manuscrit, lequel est ensuite utilisé pour la composition proprement dite. » (Barbier, 2006 : 154) Il s'agirait d'une révision du contenu, où le script vérifie et modifie certaines informations. La correction linguistique arrive, quant à elle, après la composition des pages. Barbier mentionne qu'on pouvait trouver « un ou plusieurs correcteurs en charge de la préparation des textes et de la correction des épreuves » (Barbier, 2006 : 175) selon la taille des ateliers. Le travail des correcteurs est important, puisque sans eux, bon nombre d'erreurs restaient dans les imprimés : « Les imperfections, voire les fautes de composition et d'imposition restent fréquentes, surtout dans les

---

<sup>1</sup> À cet effet, il s'écoule plus d'un siècle et demi avant de voir apparaître les premiers dictionnaires unilingues français : « En 1635, l'Académie française est créée par Richelieu. Parmi ses projets linguistiques, il y a la création d'un dictionnaire. Il voit le jour en 1694, c'est-à-dire bien après les deux grands dictionnaires du XVII<sup>e</sup> siècle : Richelet (1680) et Furetière (1690). » (*Études littéraires*, 2019)

premières années ou dans les ateliers les moins équipés, lorsqu'on a dû travailler plus vite ou que personne n'était disponible pour une correction précise du texte. » (Barbier, 2006 : 156) Comme le concept de « faute orthographique » n'existe pas réellement à une époque où la langue n'est pas fixée, les fautes de composition renvoient davantage à la mise en page du texte (les espaces, les abréviations, les notes, etc.) qu'à la correction de l'orthographe des mots.

La révision et la correction constituent encore aujourd'hui des étapes importantes du processus de publication et de diffusion d'un texte. Si le travail de correction se rapproche toujours de ce qu'a décrit Barbier pour le 16<sup>e</sup> siècle, la révision a, quant à elle, beaucoup évolué, notamment, en ce qui nous concerne, à la suite de la fixation du français écrit. Mais qu'en est-il des pratiques actuelles dans le domaine de la révision ? À une époque où les écrivains, dans leur désir de singularité, repoussent les limites et les normes linguistiques, quel effet cela a-t-il sur le travail des réviseurs, et plus particulièrement des réviseurs littéraires ? Et qui sont les réviseurs aujourd'hui, au Québec ? En quoi consiste leur travail ?

Acteur de l'ombre, le réviseur littéraire demeure encore aujourd'hui un personnage méconnu. Qu'il soit un employé salarié attaché à une grande structure éditoriale, ou plutôt, comme c'est souvent le cas au Québec, un pigiste multipliant les contrats, son travail reste difficile à circonscrire, même par les réviseurs eux-mêmes. Dans son essai, Jean-Pierre Leroux (2016) se définit comme « Le gardien de la norme », expression qu'il explique ainsi : « Garder, c'est surveiller, non pour prendre en flagrant délit, mais pour mettre à l'abri. C'est protéger, non contre le changement, mais contre la disparition, l'écroulement. Le tout dans le silence recueilli de la lecture. » (Leroux, 2016 : 26) Mais que surveille ce gardien ? Quelle est-elle, cette norme ? Comment se négocie-t-elle dans le contexte de l'édition littéraire ?

Il importe de cerner les pratiques du réviseur littéraire pour rendre compte de l'activité de révision en contexte littéraire. Entre l'application du code linguistique et le respect du style de l'auteur, entre la vérification des faits, de la cohérence du texte et de la mise en page, où se situe la contribution du réviseur ? En quoi consiste réellement la révision littéraire et en quoi se distingue-t-elle de la révision linguistique ? C'est à ces questions que nous tenterons de répondre dans le cadre de cette recherche.

\*\*\*

La révision littéraire est une activité très peu décrite dans les ouvrages de référence. Aucune étude complète ne s'intéresse à ce métier de l'édition, comme l'a souligné Francine Cloutier : « il n'y a pas de recherches théoriques sur la révision de textes professionnelle comme telle, sur son rôle ou les concepts qu'elle utilise explicitement ou implicitement. » (Cloutier, 1999 : 142) Parfois, l'activité de révision est mentionnée brièvement dans les ouvrages décrivant les différents maillons de la chaîne du livre : or, la plupart du temps, il est plutôt question de révision linguistique ou de révision de traduction, plutôt que de révision purement littéraire.

La révision de traduction est en effet relativement bien documentée. De manière générale, ce type de révision est fait par un traducteur expérimenté et recouperait trois fonctions principales selon ce qu'a écrit Jean Marguerat dans « Présent et avenir de la révision », article publié dans la revue *Circuit* à l'hiver 2001. Pour lui, la révision sert à « éliminer les dérivés de sens, les interprétations erronées et les omissions » (Marguerat, 2001 : 15) que le traducteur premier aurait pu faire. Elle permet aussi de « rehausser la qualité littéraire et [d']uniformiser le style dans les projets multi-

traducteurs » (Marguerat, 2001 : 15), et le réviseur peut « former la relève en transmettant le savoir “traductionnel” » (Marguerat, 2001 : 15) aux jeunes traducteurs.

Jean-Jacques Lavoie offre un résumé semblable de ces fonctions dans l'article publié dans le collectif *La traduction au Canada* en 1990. Il distingue trois fonctions principales liées à la révision de traduction. D'abord, le réviseur aurait une fonction de gestionnaire ; il serait comme un chef d'équipe qui répartit le travail entre les traducteurs et ferait l'évaluation de ces derniers<sup>2</sup>. Ensuite, il y aurait la fonction de formation, puisqu'on vise « le perfectionnement des traducteurs qui ont moins d'expérience » (Lavoie, 1990 : 129). Le traducteur-réviseur est alors considéré comme un mentor pour les traducteurs novices. Finalement, Lavoie aborde la question du contrôle de la qualité en insistant davantage sur ce point, car selon lui, il s'agit de l'objet principal de la révision. Il subdivise d'ailleurs, cette dernière fonction en trois éléments : la révision linguistique, la révision notionnelle et la révision culturelle. Pour Lavoie, la révision de traduction doit porter sur la langue (orthographe, grammaire, syntaxe, style, etc.), le contenu (le réviseur doit connaître le sujet dont il est question dans le texte), et elle doit prendre en considération le public à qui est destinée la traduction. Ainsi décrit, ces trois éléments se rapprochent beaucoup de l'activité de révision littéraire unilingue<sup>3</sup>, comme nous le verrons plus loin.

Dans l'article « La face cachée de la révision » paru en 2012 dans la revue *Traduire*, Charles Martin donne aussi une description de la révision de traduction qui rejoint beaucoup notre définition de la révision littéraire :

Le rôle du réviseur est certes essentiel. Il lui faut maîtriser les langues source et cible, bien connaître le sujet traité, posséder une grande expérience des techniques et des outils de traduction, associée à de bonnes capacités d'analyse et d'écriture, être consciencieux et poser des questions sur tout élément du

---

<sup>2</sup> Notons par contre que cette fonction est rarement présente sinon dans des projets de grande envergure.

<sup>3</sup> Révision d'un document dans sa langue d'origine.

texte nécessitant un éclaircissement. Autrement dit, le second traducteur/réviseur doit posséder lui aussi tout ce dont le traducteur a besoin pour assurer la qualité de son travail : connaissances, capacités et professionnalisme. (Martin, 2012 : 95)

Comme l'activité de révision de traduction est assez bien décrite dans plusieurs ouvrages spécialisés, nous nous en inspirerons pour définir, plus tard, l'activité de révision littéraire, car plusieurs éléments s'apparentent aux deux fonctions.

Du côté de la révision linguistique, certains ouvrages ont récemment été publiés, comme ceux de Ginette Lachance et de Jean-Pierre Leroux, tous deux réviseurs linguistiques. Des articles sur le sujet ont aussi été publiés, notamment celui de Suzanne Robert en 1985, et celui de Jocelyne Bisailon, professeure de révision professionnelle maintenant à la retraite. Ce dernier article, paru en 2008, apparaît dans un collectif qui aborde le sujet de la révision linguistique.

Dans *La révision linguistique en français* (2006), Ginette Lachance décrit en quoi consiste le métier de réviseur linguistique : elle explique quoi corriger, comment procéder, comment se préparer au métier, etc. Il s'agit d'un livre très technique, qui sert à former de futurs réviseurs. L'auteure ne développe pas une réflexion sur le métier, mais expose plutôt les conditions actuelles dans lesquelles il est pratiqué.

L'ouvrage de Jean-Pierre Leroux, *Le gardien de la norme* (2016), tout comme celui de Lachance, témoigne du métier de réviseur. En plus d'aborder des questions en lien avec sa pratique de la révision, Leroux évoque nombre de souvenirs liés à sa profession et aux personnes que celle-ci lui a permis de rencontrer.

Dans l'ensemble, ces deux ouvrages présentent le métier de réviseur linguistique de façon plutôt positive. Toutefois, l'article de Suzanne Robert, paru dans la revue *Liberté* en 1985, dresse un tout autre portrait de la profession. Dans « Prête-moi ta plume... et ton cerveau », Robert



dénonce les conditions de travail dans lesquelles le réviseur doit exercer son métier. Elle affirme même que « le réviseur-correcteur n'existe que pour les désavantages de son métier » (Robert, 1985 : 6). Il sera intéressant de voir comment ces conditions ont pu évoluer pendant les trente dernières années, de sorte que les réviseurs tiennent désormais un meilleur discours sur leur profession.

Bisaillon a dirigé un collectif en 2007, *La révision professionnelle : processus, stratégies et pratiques*, où on fait mention d'une réflexion sur le métier de réviseur. Si le premier chapitre résume davantage ce qu'est le métier de réviseur et les conditions de travail de celui-ci, les autres chapitres proposent un élargissement de la réflexion sur ce métier. En effet, un chapitre concerne la prise en compte des destinataires (des lecteurs) pour faire la révision, un autre évoque le procédé de réécriture qui diffère de la simple « correction », et on y aborde aussi les avantages et les inconvénients de l'utilisation d'un traitement de texte pour aider le réviseur dans son travail. Le concept de révision est alors élargi pour tenir compte de plusieurs éléments entourant la profession. Grâce à cet ouvrage, nous pouvons avoir une image globale du réviseur linguistique et la manière dont il pratique son métier. Cette étude nous aidera à développer notre propre réflexion sur la révision littéraire.

Dans un article publié dans le collectif dirigé par Céline Beaudet et Isabelle Clerc, *Langue, médiation et efficacité communicationnelle* (2008), Jocelyne Bisaillon présente ici les résultats d'une enquête qu'elle a menée auprès de réviseurs linguistiques. La chercheuse évoque la réflexion qu'elle a pu construire autour du métier de réviseur et propose une définition de cette activité, définition que nous reprendrons dans le premier chapitre.

Enfin, la révision dans le milieu éditorial est quelques fois nommée, comme dans l'ouvrage *Du texte au livre, les avatars du sens* (1993), où Hubert Nyssen évoque les étapes consécutives dans

la production d'un livre, entre la réception du manuscrit et la mise en marché du « produit ». Dans un premier temps, Nyssen mentionne que le travail du correcteur<sup>4</sup> sur le texte vient après celui de l'éditeur :

L'ajustage du texte relève aussi de besognes d'apparence plus humbles. La toilette en est une. C'est un épisode pour lequel l'éditeur passe la main au correcteur, lequel, gardien des règles, n'est pas seulement fondé à constater sur épreuves la conformité de la composition avec le manuscrit, mais d'abord, préparant le manuscrit, à vérifier qu'il n'y a eu transgression ni des lois ni de l'usage. (Nyssen, 1993 : 38)

Le texte de Nyssen laisse entendre que le réviseur ne fait qu'appliquer une norme linguistique, tout en peaufinant quelque peu le travail de l'écrivain. Si l'auteur nuance ses propos dans un second temps, il continue d'associer le rôle du correcteur à celui d'un « gardien » qui doit corriger toutes les « fautes »<sup>5</sup>. Nyssen décrit par ailleurs chacune des catégories où le correcteur peut intervenir. Cet agent s'occupera donc de corriger l'orthographe, à moins de fantaisies de l'écrivain, de vérifier les règles stylistiques, les manies, les occurrences, les doublons, les mauvaises acceptions, etc., en plus de réviser l'utilisation parfois controversée des signes de ponctuation (Nyssen, 1993 : 38-39). Bref, le travail du correcteur, tel que l'entend Nyssen, se limite à un travail de révision linguistique.

Dans *Les métiers de l'édition* (2007), Bertrand Legendre propose une courte section qui aborde le travail du correcteur<sup>6</sup> en contexte éditorial. Pour Legendre, ce travail viendrait après celui de l'éditeur (ou de ce qu'il nomme « secrétaire d'édition »), puisque c'est l'éditeur qui est chargé « d'organiser et de rassembler les différentes interventions sur les textes » (Legendre, 2007 : 72), ce qui veut dire qu'il est responsable d'engager et de superviser des correcteurs à qui

---

<sup>4</sup> Nyssen utilise le terme « correcteur » dans son texte plutôt que « réviseur ». Une distinction entre les deux activités sera faite plus tard.

<sup>5</sup> Ce qui nous ramène d'ailleurs aux propos tenus par Jean-Pierre Leroux dans *Le gardien de la norme*.

<sup>6</sup> Legendre aussi parle de « correcteur » dans son ouvrage plutôt que de « réviseur ».

des travaux de révision ont été donnés<sup>7</sup>. Il existerait deux types de fonctions régissant la révision : « celui de correcteur généraliste et celui de correcteur spécialisé » (Legendre, 2007 : 73). La révision littéraire, pour Legendre, se situerait alors dans la première catégorie, puisque

[b]on nombre d'ouvrages peuvent être pris en charge par des correcteurs qui – au-delà de la maîtrise très facilement accessible des principaux signes usuels – connaissent les règles typographiques essentielles, ont surtout une orthographe, une ponctuation et une syntaxe très fiables... et disposent de quelques ouvrages de référence à l'appui. (Legendre, 2007 : 73)

Pour Legendre, le rôle du réviseur consisterait « à débarrasser le texte des coquilles qui s'y sont glissées, des impropriétés, et des coupes de mots malheureuses » (Legendre, 2007 : 73), ce qui se rapproche beaucoup de ce que nous avons évoqué précédemment. De plus,

[l]e correcteur intervient presque exclusivement sur les aspects formels du texte, à l'exception bien entendu de ceux qui sont constitutifs du style d'un auteur ; il s'agit bien là de mettre au point un texte et non de le réécrire, même si le correcteur peut être amené sur certains ouvrages à harmoniser des choix rédactionnels. (Legendre, 2007 : 73)

La correction spécialisée impliquerait, quant à elle, la connaissance de codes typographiques particuliers, pour la révision de textes mathématiques ou scientifiques par exemple. Contrairement à ce qu'affirme Legendre, nous montrerons, grâce à cette étude, que la révision littéraire relève davantage de la correction spécialisée, puisqu'elle suppose des connaissances particulières du réviseur.

Plus spécifiquement, notre mémoire portera sur la révision littéraire, branche particulière de la révision linguistique. En ce sens, ce type de révision se concentrera d'une part sur la révision linguistique et d'autre part sur la révision éditoriale (contexte et cohérence) ainsi que sur la révision paratextuelle. Le réviseur littéraire devra aussi posséder des compétences uniques pour

---

<sup>7</sup> Si une entreprise décide de ne pas engager de correcteurs à l'externe, c'est à l'éditeur (ou au secrétaire d'édition) que revient la tâche de s'occuper de faire la révision du document.

mener à bien les révisions qu'il entreprend. Nous tenterons alors de démystifier quelque peu cette profession méconnue.

\*\*\*

Dans notre mémoire, nous voulons cerner ce qu'est la révision littéraire, comment elle se distingue de la révision linguistique et qui sont les réviseurs qui pratiquent cette activité.

Notre premier objectif consiste à définir ce que représente la révision littéraire, et pour ce faire, nous avons consulté diverses sources. D'une part, pour définir l'activité de révision littéraire, nous nous inspirerons des définitions de la révision linguistique que proposent plusieurs professionnels, tels : Jocelyne Bisaillon (2007-2008), Ginette Lachance (2006), Charles Martin (2012) en plus de celle qui est présentée sur le portail de l'association Réviseurs Canada (2014). En outre, nous étudierons des concepts littéraires afin de pouvoir adapter les définitions de la révision linguistique à l'activité de révision littéraire. Nous emprunterons les notions de communication littéraire (Chassay, 2004) et de discours littéraire (Maingueneau, 2004), en plus du concept de surconscience linguistique (Gauvin, 2000) et de la théorie de la réception (Jauss, 1978). À partir de ces concepts, nous pensons pouvoir définir concrètement ce qu'est la révision littéraire et en quoi elle se distingue de la révision linguistique.

D'autre part, pour définir qui sont les réviseurs qui exercent la révision littéraire, nous nous appuierons grandement sur les entrevues que nous avons menées auprès d'agents du milieu littéraire et des questionnaires auxquels ils ont répondu. En plus des entrevues, nous consulterons aussi les ouvrages écrits par Ginette Lachance (2006), Jean-Pierre Leroux (2016) et Suzanne Robert (1985) afin d'établir une correspondance ou une distance par rapport aux propos tenus par

les participants à cette étude. Enfin, les répertoires de Réviseurs Canada et de Pigiste Québec<sup>8</sup> permettront de dresser un portrait sommaire des réviseurs.

Le deuxième objectif que nous poursuivons vise à analyser les discours des réviseurs quant à la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur profession. Comme la révision littéraire apparaît comme une activité temporaire pratiquée avant d'atteindre des postes plus convoités dans le champ éditorial<sup>9</sup>, nous trouvons important de voir quel discours peuvent tenir les réviseurs par rapport à leur pratique. Pour atteindre cet objectif, nous utiliserons avant tout les entretiens que nous avons eus avec différents agents du milieu littéraire, afin de savoir ce qu'ils pensent de leur profession. Nous utiliserons aussi les ouvrages de Jocelyne Bisailon (2007-2008), de Ginette Lachance (2006), de Jean-Pierre Leroux (2016) et de Suzanne Robert (1985) pour établir, encore une fois, une correspondance ou une distance entre les différentes sources.

Le dernier objectif que nous souhaitons atteindre est de cerner concrètement les étapes de la révision littéraire et d'analyser les modifications apportées dans un texte littéraire. Comme le travail du réviseur littéraire va bien au-delà de la correction des erreurs de grammaire, de syntaxe et de vocabulaire pour que le texte réponde à une norme linguistique promue par certains ouvrages de référence, nous pensons que le réviseur littéraire effectue des choix quant au style de l'écrivain afin de décider si, par exemple, telle expression ou telle formulation « non conforme » peut être conservée pour ne pas briser le pacte de lecture.

En ce sens, les entretiens que nous avons menés seront encore d'une grande aide afin d'établir les types d'intervention qui sont faits dans les manuscrits, et comment les modifications

---

<sup>8</sup> Dans le deuxième chapitre, au point 1.1, nous avons décrit en détail la façon dont nous avons utilisé les ressources offertes par ces deux répertoires électroniques.

<sup>9</sup> Nous aborderons cette idée dans le second chapitre.

sont effectuées : nous aurons alors un bon compte rendu des méthodes de travail des réviseurs. De plus, afin de voir concrètement le travail d'un réviseur littéraire, nous analyserons les interventions apportées au manuscrit de Catherine Sylvestre, *La vieille fille et la mort*. Nous pourrons voir où se porte principalement l'attention du réviseur lorsqu'il est devant un texte et sur quelle catégorie d'intervention il se concentre davantage. Ce portrait, nous l'espérons, permettra de faire la différence entre le réviseur linguistique et le réviseur littéraire.

\*\*\*

Comme nous désirons brosser un portrait actuel du métier de réviseur littéraire, nous avons dû nous tourner vers des professionnels du milieu éditorial afin qu'ils témoignent de leurs pratiques. Pour notre recherche, nous avons interrogé sept agents du milieu éditorial québécois<sup>10</sup>, dont six sont réunis dans quatre grandes maisons d'édition : le Quartanier, les Éditions du Boréal, XYZ Éditeur ainsi que les Éditions Alire. La septième personne, quant à elle, est une réviseure-pigiste employée par plusieurs entreprises québécoises. Pour chacune de ces entreprises, nous avons rencontré un ou deux agents<sup>11</sup>.

Pour le Quartanier, nous avons fait un entretien avec Alexie Morin, qui est éditrice et réviseure pour la maison. Nous l'avons rencontré à Sherbrooke le 1<sup>er</sup> juin 2016 où nous avons réalisé une entrevue d'une heure. Compte tenu de son horaire chargé, nous n'avons pu réaliser un deuxième entretien avec elle.

Aux bureaux des Éditions du Boréal à Montréal, nous avons parlé deux fois à Renaud Roussel, qui est responsable de la révision pour l'entreprise. La première fois que nous l'avons

---

<sup>10</sup> Le modèle des formulaires d'information et de consentement que nous avons fait signer aux participants est présenté en première annexe, en plus du certificat remis par le comité d'éthique de l'Université de Sherbrooke.

<sup>11</sup> Les questionnaires qui ont été utilisés pour les entretiens sont reproduits en deuxième annexe.

vu, le 8 juin 2016, nous avons réalisé un entretien d'environ une heure trente, alors que la deuxième entrevue, un peu plus courte (une quarantaine de minutes) s'est déroulée le 10 mars 2017. Renaud Roussel a en outre accepté de répondre à un questionnaire portant sur son parcours personnel.

Chez XYZ Éditeur, nous avons rencontré Pascal Genêt, éditeur et directeur général de l'entreprise. Lors de nos deux entretiens tenus aux bureaux de Montréal, l'un d'une durée d'une heure le 23 juin 2016 et l'autre de quarante minutes le 10 mars 2017, nous avons pu en apprendre davantage sur les exigences d'un éditeur devant l'étape de la révision.

Nous avons également interrogé Julie-Jeanne Roy, une réviseure-pigiste qui travaille en collaboration avec Pascal Genêt<sup>12</sup>. Nous sommes allée chez elle, le 16 juin 2016, pour mener une entrevue d'une quarantaine de minutes. Elle a aussi accepté de répondre à deux questionnaires, l'un sur son parcours en tant que réviseure, et l'autre sur la pratique de la révision.

Nous avons de plus parlé à Francine Pelletier, adjointe à l'édition pour les Éditions Alire. Cet entretien d'une heure s'est déroulé le 27 janvier 2017 dans un café de Lévis. Bien que Francine Pelletier soit aussi écrivaine, nous ne lui avons posé des questions que sur son poste d'adjointe à l'édition. Nous avons toutefois aussi discuté avec un auteur de la maison d'édition, soit Éric Gauthier, afin d'avoir son point de vue quant à l'étape de la révision. Cette rencontre de quarante minutes a eu lieu dans un café de Sherbrooke le 9 mai 2017.

Finalement, sur les conseils de Pascal Genêt, nous avons rencontré Marie-Ève Laroche, réviseure-pigiste pour plusieurs maisons d'édition québécoises et chargée de cours au campus de Longueuil de l'Université de Sherbrooke<sup>13</sup>. L'entretien d'une heure a justement eu lieu au

---

<sup>12</sup> Elle travaille aussi avec d'autres entreprises littéraires.

<sup>13</sup> Elle enseigne l'édition du manuscrit en plus de la révision éditoriale dans le programme de 2<sup>e</sup> cycle en édition.

campus de Longueuil le 7 février 2017. Marie-Ève Laroche a de plus accepté de répondre au questionnaire plus personnel que nous lui avons fait parvenir à la suite de notre entretien.

Les propos amassés grâce aux entrevues et aux questionnaires constituent nos principales sources quant au métier de réviseur littéraire. Nous utiliserons par ailleurs le manuscrit du roman *La vieille fille et la mort* que nous a prêté l’auteure Catherine Sylvestre<sup>14</sup> afin de rendre compte des interventions qui sont faites dans le texte. Parmi toutes les versions du roman que l’auteure nous a fait parvenir, nous utiliserons surtout celle où la réviseuse est intervenue et celle où l’auteure accepte ou refuse les interventions de la réviseuse.

\*\*\*

Notre mémoire sera composé de trois chapitres. Dans le premier chapitre, nous établirons en quoi consiste la révision littéraire. Pour ce faire, nous commencerons par présenter brièvement le milieu éditorial québécois dans lequel évoluent les réviseurs. Ensuite, comme la révision littéraire est une spécialisation de la révision linguistique, il faudra définir ce qu’est la révision linguistique et les étapes qui la constituent avant de pouvoir définir ce que serait l’activité de révision littéraire. Dans ce chapitre, nous définirons aussi ce qu’est la norme prescriptive et la place que cette question occupe en contexte littéraire.

Dans le deuxième chapitre, nous dresserons un portrait des réviseurs qui pratiquent la révision littéraire. D’emblée, ce chapitre s’ouvrira sur des statistiques que nous avons pu recueillir à partir des plateformes de Réviseurs Canada et de Pigiste Québec afin de montrer le

---

<sup>14</sup> Catherine Sylvestre est le nom d’auteur de Francine Pelletier. Nous tenons d’ailleurs à la remercier chaleureusement pour le prêt de ces documents.



profil des réviseurs linguistiques. Nous pourrions établir des rapprochements avec les profils des réviseurs littéraires que nous avons interrogés et dont nous présenterons les profils personnels. Toujours dans ce chapitre, nous ferons un survol des conditions de travail actuelles des réviseurs littéraires en les mettant en relation avec les conditions passées et celles qui ont cours en France. Nous aborderons aussi la question des réseaux des réviseurs et des perceptions qu'ils ont envers leur profession.

Finalement, dans le troisième et dernier chapitre, nous montrerons le travail réalisé par les réviseurs littéraires. Le chapitre s'ouvrira de façon plus théorique en évoquant les méthodes de travail des réviseurs. Dans la seconde partie, nous présenterons les résultats de notre analyse de la révision qui s'est faite sur le manuscrit de Catherine Sylvestre. Nous verrons concrètement en quoi consiste le travail de révision littéraire.

# **Chapitre 1**

## **La révision littéraire**

*Si, pour plusieurs, notamment dans le monde de l'édition, la révision professionnelle doit se limiter à l'application des règles qui concernent la langue, la réalité montre que, selon les réviseurs et les contextes, la révision professionnelle dépasse de beaucoup la simple application d'une norme.*

Bisaillon, 2008 : 188

La question de la norme, de son respect ou de sa contestation, est incontournable lorsqu'on s'intéresse à la révision : à un moment ou un autre, le réviseur sera confronté à ce choix quand il fera face à un effet de style, voire à une coquetterie d'auteur. Doit-on respecter les normes établies ou faire preuve de créativité et enfreindre celles-ci ? En fait, dans le monde de l'édition, et plus particulièrement de l'édition littéraire, l'étape de la révision va souvent bien au-delà des vérifications normatives et linguistiques. En littérature, la norme semble parfois même inexistante, les écrivains étant en quelque sorte libres de jouer avec le langage, posant ainsi quelques casse-têtes aux réviseurs.

Avant d'aborder le sujet de la révision littéraire, nous rappellerons brièvement quelques caractéristiques du milieu éditorial québécois. Nous définirons ensuite la notion de révision linguistique afin de bien comprendre ce qu'implique cette activité, en plus de voir les tâches qui y sont associées. Nous expliquerons par la suite ce que désigne la norme en linguistique, tout en mettant les définitions retenues en relation avec les propos des participants à cette étude pour voir comment elle s'applique en contexte littéraire. Finalement, nous tenterons de définir ce qu'est la révision littéraire et ce qui la distingue de la révision linguistique, tout en considérant la position des réviseurs littéraires devant la norme.

# 1. LA STRUCTURE ÉDITORIALE QUÉBÉCOISE

## 1.1 L'édition littéraire au Québec

Au Québec, c'est à partir de 1850 que le mot « éditeur » apparaît « sur les pages de titre des imprimeurs et des libraires » (Michon, 1999 : 27). La mention indique le début d'une reconnaissance publique de la fonction d'éditeur et de la responsabilité financière que les entreprises commencent à prendre avec les ouvrages qu'elles publient<sup>15</sup> (Michon, 1999 : 28). Il faut toutefois attendre les années 1920 avant de voir apparaître les premiers éditeurs indépendants : « Ici, l'éditeur est d'abord un homme d'affaires, un entrepreneur qui crée des collections, qui réunit autour de lui des auteurs et qui rassemble les ressources nécessaires pour publier des ouvrages et pour les faire connaître. » (Michon, 1999 : 280) Les fonctions de l'éditeur se spécialisent, les professionnels de l'époque endossent sensiblement les mêmes rôles que les éditeurs contemporains :

Dès lors, une nouvelle dynamique s'instaure, de nouvelles pratiques sont mises à l'épreuve. Les éditeurs, qui participent activement à la vie des cercles et des salons littéraires, réunissent autour d'eux des comités et s'attachent des auteurs et des critiques qui font le lien avec la presse et le public. On voit apparaître les premiers directeurs de collection et les premiers comités de lecture. [...] Les livres sont désormais publiés à compte d'éditeur. La rémunération au pourcentage des ventes se généralise. Les maisons lancent des collections fondées sur une identification concrète des besoins. (Michon, 1999 : 390)

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'édition canadienne-française est propulsée sur la scène internationale :

Les Arrêtés en conseil sur les brevets, le droit d'auteur et les marques de commerce adoptés en septembre et octobre 1939 permettent aux éditeurs canadiens de reproduire, conformément à la loi, tous les ouvrages publiés en territoire ennemi. [...] Les éditeurs peuvent dès lors réimprimer tous les livres dont ils ont besoin moyennant le versement d'une redevance de 10 % au bureau du Séquestre des biens ennemis. (Michon, 2004 : 23)

---

<sup>15</sup> La plupart des ouvrages sont quand même publiés à compte d'auteur ou vendus préalablement au moyen de la souscription.

Le Canada connaît un boom éditorial sans précédent : de nombreuses maisons d'édition sont fondées et des millions de livres sont imprimés. C'est quelque 21 millions de livres qui sont produits entre 1940 et 1947 (Bertin, 2017). Or, après la guerre, la France reprend ses activités commerciales alors que l'édition québécoise retourne dans l'ombre. Plusieurs entreprises doivent fermer leurs portes à cause de leur manque de capitaux.

Il faut attendre la Révolution tranquille pour que l'édition québécoise connaisse un nouvel essor. Grâce à l'intervention de l'État dans le domaine du livre, de nouvelles entreprises peuvent voir le jour et prospérer :

À la suite de multiples doléances adressées notamment par les libraires au ministère des Affaires culturelles et au Comité consultatif du livre, trois Arrêtés en conseil sont finalement adoptés en 1972. On instaure de nouveaux instruments : l'aide publique et l'agrément, restreints aux entreprises de propriété québécoise ; l'agrément des librairies, sujet au respect de normes de volume et de variété du fonds ; les acquisitions des institutions, devant obligatoirement être faites auprès des librairies agréées ; les prix de vente aux institutions et les tabelles, réglementés. (Ménard, 2001 : 32)

De nos jours, au Québec, on compte environ 300 entreprises éditoriales, tous secteurs confondus (Bertin, 2017). Celles-ci sont de grosseur variable, passant de la petite maison qui fait travailler une ou deux personnes, aux grosses entreprises qui fournissent du travail à une trentaine d'individus<sup>16</sup>. L'économie globale favorise également l'émergence de grands groupes par l'acquisition de plus petites entreprises, comme le fait, par exemple, la société Quebecor Media. La structure des maisons d'édition a donc beaucoup évolué au cours des dernières années : « D'entreprise familiale à capital fermé, une grande partie de l'édition littéraire est passée sous le contrôle d'une société par actions qui doit rendre des comptes à ses actionnaires dont les intérêts sont fort éloignés de la valeur symbolique des œuvres. » (Michon, 2010 : 407)

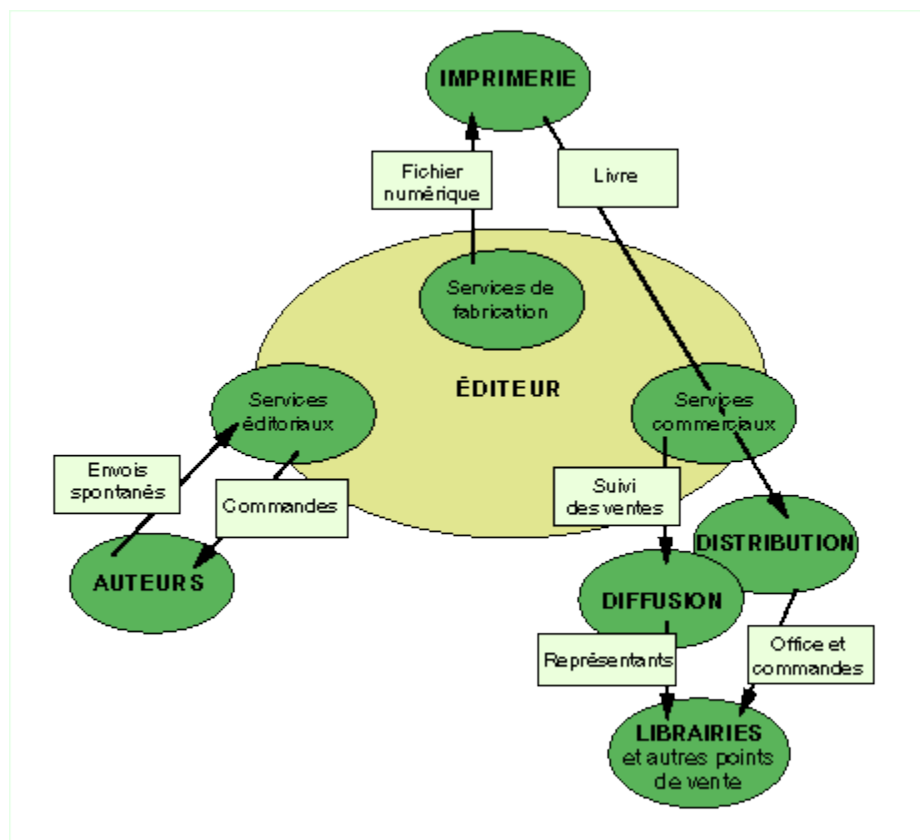
---

<sup>16</sup> Nous comptons ici les individus qui travaillent à l'édition d'un texte, incluant les travailleurs-pigistes. Nous n'incluons pas les personnes travaillant pour l'imprimerie ou pour les entreprises de diffusion et de distribution.

## 1.2 L'équipe éditoriale

Selon Bertrand Legendre, « la présence de trois grands axes (éditorial, technique, commercial) constitue une forte constante dans l'organisation des maisons d'édition » (Legendre, 2007 : 44). Dans chacune des entreprises éditoriales, il y aura des personnes pour occuper une ou plusieurs fonctions pour chacun des trois axes éditoriaux. La figure 1.1 illustre les services de production des livres, où se retrouve chacun des trois axes évoqués par Legendre.

Figure 1.1 : *Services de production des livres*



Source : Mediadix, 2019

L'éditeur chapeaute les différents axes : il s'occupe évidemment de l'édition du texte qu'il reçoit (ou qu'il commande) ; il fait ensuite affaire avec, entre autres, des graphistes et des imprimeurs

qui vont concevoir et fabriquer l'objet livre ; l'éditeur doit finalement mettre en place des stratégies commerciales, ce qu'il peut faire de pair avec un diffuseur, afin de s'assurer de rentabiliser au mieux son investissement.

Comme nous l'avons dit d'entrée de jeu, la grosseur des maisons d'édition varie beaucoup d'une entreprise à l'autre, ce qui joue sur la quantité de personnel qui travaille au sein de l'entreprise. Dans le cas de l'édition québécoise, comme la plupart des entreprises sont de petites maisons, l'éditeur se retrouve généralement avec un grand nombre de tâches à effectuer étant donné qu'il n'a pas nécessairement les moyens financiers pour engager plus de personnel. Par exemple, l'éditeur peut être le chargé des projets éditoriaux et le gestionnaire de l'entreprise, s'occuper de la comptabilité et des contrats avec les auteurs. Somme toute, l'éditeur ne peut habituellement tout faire seul et il s'entoure de professionnels qui pourront l'aider dans son travail. Ces personnes ne sont pas nécessairement des employés permanents de la maison d'édition. Des tâches peuvent être confiées en sous-traitance à des groupes ou à des particuliers. Selon Legendre, « le déplacement partiel de ces services vers l'extérieur a permis aux maisons d'édition de disposer d'une offre plus large pour certaines fonctions qui donnent à la production une grande partie de son identité » (Legendre, 2007 : 62). Les maisons d'édition peuvent donc s'assurer les services de professionnels d'une manière plus ponctuelle.

Au Québec, la révision et la correction d'épreuves sont généralement offertes à des pigistes, même s'il s'agit d'étapes essentielles dans le processus de production. Pour ce qui est des services occasionnels dont un éditeur pourrait avoir besoin (rechercheur, traducteur, indexeur, etc.), ils seront sans doute aussi assurés par des pigistes. Bref, l'édition québécoise repose beaucoup sur les épaules des éditeurs et de quelques salariés de l'édition, ainsi que sur une armée de travailleurs-pigistes.

## 2. LA RÉVISION LINGUISTIQUE

### 2.1 Définitions

En France, nous remarquons que les auteurs utilisent davantage le terme « correction » pour désigner les opérations liées à la « révision ». Dans le *Dictionnaire encyclopédique du livre*, la correction est définie comme étant la « [r]évision d'un texte, destinée à en supprimer les fautes, et notamment les fautes de composition » (Gilmont, 2002 : 654). Seule la qualité de la langue est évoquée dans cette courte définition. La correction viserait principalement à éliminer les fautes d'un texte, et surtout les fautes de composition (coquilles). Nous pourrions donc penser que la correction n'est liée qu'à l'application d'une norme, et, en ce sens, l'attention du correcteur porterait uniquement sur la dimension linguistique.

L'activité de révision est également définie dans le *Dictionnaire encyclopédique du livre*. Philippe Schuwer la décrit comme « [l']examen et [le] contrôle de l'une des premières feuilles de tirage pour vérifier les ultimes corrections et la qualité de l'impression » (Schuwer, 2011 : 564). Dans ce cas-ci, la révision se ferait en dernier lieu, tout juste avant les impressions finales : le réviseur donne ainsi l'approbation définitive avant l'impression des titres.

Au Québec, ce que nous nommons « révision » se fait plutôt au début du processus, juste après le travail éditorial : le réviseur intervient autant sur la forme que sur le fond du texte pour éliminer certaines erreurs. Pascal Genêt explique la différence entre les deux révisions dans le processus de production entre la France et le Québec : la révision linguistique et littéraire comme nous l'entendons au Québec ne se pratique pas en France : « En France, ça ne se fait pas, ce sont les éditeurs qui font la révision littéraire et linguistique souvent. » (P. Genêt dans Morin, 2017c) Il n'y aurait donc pas de tierce personne pour effectuer le travail de révision dans bien des cas. La révision serait ainsi une étape à ajouter dans la liste des tâches de l'éditeur.



Selon Ginette Lachance, la pratique de la révision linguistique est peu définie au Québec en raison de l'absence « de programme d'études y préparant spécifiquement, d'institution faisant autorité en la matière et de corporation professionnelle [la] régissant<sup>17</sup> » (Lachance, 2006 : 29). Il existe pourtant quelques définitions la décrivant. Dans sa dernière édition des *Principes directeurs en révision professionnelle*, l'association Réviseurs Canada affirme que : « [la] révision – c'est-à-dire la relecture attentive et méthodique d'un texte en vue de l'améliorer, de le modifier ou de le corriger – a pour but d'assurer la qualité de la langue et l'efficacité de la communication<sup>18</sup> » (Réviseurs Canada, 2014 : 3). Le réviseur s'assure que la langue respecte certains standards afin que le texte soit bien compris par le lectorat. Dans ce cas-ci, contrairement aux définitions françaises, on mentionne que le réviseur doit prendre en considération le contexte dans lequel le texte est produit afin de s'assurer de l'efficacité communicationnelle. Cette définition contiendrait aussi un jugement de valeur puisqu'elle présente l'idée que le texte sera « amélioré » par les interventions du réviseur. On supposerait ainsi que le réviseur maîtriserait mieux les règles de l'écrit que l'auteur, ou du moins, ce qui est acceptable de ce qui ne l'est pas en contexte rédactionnel.

Une autre définition, proposée par Jocelyne Bisaillon dans *Langue, médiation et efficacité communicationnelle* (2008), détaille la plupart des changements qui peuvent être apportés sur un texte. Pour elle, la révision est une

activité qui consiste à comprendre et à évaluer le texte d'un auteur et à y apporter des modifications touchant les aspects informationnel, organisationnel ou formel afin d'en améliorer la qualité et l'efficacité communicationnelle. Ces modifications se font au moyen d'ajouts, de suppressions, de remplacements et de déplacements, et elles peuvent toucher les diverses unités du discours, du

---

<sup>17</sup> En 2006, l'ACR (Association canadienne des réviseurs, aujourd'hui connue sous le nom de Réviseurs Canada) travaillait en ce sens.

<sup>18</sup> Selon Geneviève Cardinal, l'efficacité communicationnelle se définit comme « le seuil de réussite attendu d'un acte de communication entre un destinataire qui a des intentions de communication et un destinataire qui fournit un effort de traitement pour comprendre le message qui lui est transmis » (Cardinal, 2008 : 58).

simple caractère typographique au texte complet. Elles peuvent donc être mineures – et concerner un détail – ou majeures – et porter sur le contenu et l’organisation du texte. L’activité de révision peut aussi comprendre la réécriture d’une partie d’une phrase ou de longues sections du texte. (Bisaillon, 2008 : 189)

Les modifications apportées par les réviseurs peuvent toucher des aspects mineurs du texte, telles les erreurs de grammaire et les répétitions, ou des aspects majeurs, comme la cohérence, ce qui renvoie à la révision d’une partie, voire à l’ensemble du texte.

Lorsque les modifications proposées influencent le style, le réviseur doit mettre à profit sa conscience linguistique afin d’effectuer les bons choix : le réviseur doit montrer qu’il comprend les intentions de l’auteur et qu’il interviendra dans le même sens. Pour Anne-Rosine Delbart, la conscience linguistique désigne « le processus mental au cours duquel l’attention d’un locuteur se concentre ou bien sur l’ensemble de la langue mise à sa disposition ou bien sur sa propre activité en matière de production et de compréhension des messages verbaux » (Delbart dans Beniamino et Gauvin, 2005 : 47). Dans le cas du réviseur, c’est la compréhension du message qui sera analysée et remise en question, le cas échéant, pour « juger » si une tournure de phrase est acceptable ou non.

Par ailleurs, la conscience linguistique se diviserait en deux types : la conscience de la langue et la conscience de la parole. La première nous intéressera plus particulièrement puisqu’elle renvoie à la langue écrite. Delbart définit la conscience de la langue comme étant

un ensemble de réflexions que les sujets parlants développent sur leur propre langue, dialecte ou sociolecte. Ces réactions englobent les jugements de valeur, les jugements d’acceptabilité ou de grammaticalité visant à situer ce qui leur paraît être la norme [...]. (Delbart dans Beniamino et Gauvin, 2005 : 47)

Le réviseur en appelle donc à sa conscience linguistique pour comprendre le style de l’auteur, mais aussi pour remettre en question certains codes, puisqu’il intervient en fonction de ce qui lui semble être la norme, même si celle-ci demeure variable, comme nous le verrons plus loin. Nous

comprenons ainsi que les réviseurs ne s'intéressent pas seulement à la qualité de la langue, mais qu'ils utilisent aussi leurs connaissances pour évaluer l'efficacité de la communication écrite en fonction du lectorat pour lequel elle est rédigée.

## **2.2 Étapes de la révision**

Pour Réviseurs Canada, l'activité de révision se déclinerait en cinq étapes, celles-ci correspondant aux divers aspects qui peuvent être modifiés dans un texte : révision de forme, révision de fond, préparation de copie, correction d'épreuves et révision comparative<sup>19</sup>. Il faut cependant mentionner que ces étapes sont rarement faites par une seule personne : de deux à trois agents peuvent intervenir dans tout le processus de révision du manuscrit.

Les tâches spécifiques associées à la révision peuvent varier. Pour Marie-Ève Laroche, « le travail du réviseur est vraiment souvent limité à l'aspect linguistique du texte » (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b), donc à la correction des erreurs orthographiques, grammaticales et syntaxiques. Mais de cette opération technique, où le réviseur se concentre davantage sur la langue, peut surgir de dernières incohérences au sein de l'histoire. Le réviseur remonte alors à l'éditeur, voire à l'auteur pour valider certaines informations, ce qui fait qu'il devra prendre ou suggérer certaines décisions éditoriales (R. Roussel dans Morin, 2017d). Il devra faire valoir son expérience et ses compétences – selon l'étape de révision qui lui est confiée – pour proposer la meilleure solution possible pour régler le problème sans affecter le style de l'auteur. Il faut de plus souligner que, selon Francine Cloutier,

---

<sup>19</sup> Notre recherche portera principalement sur la révision de forme et de fond, mais nous aborderons tout de même certains éléments de la préparation de copie, de la correction d'épreuves et de la révision comparative lorsque ces activités sont intégrées dans le travail du réviseur.

les distinctions entre les révisions les plus fréquentes que sont les révisions structurale [de fond], linguistique [de forme], la préparation de copie, et même la correction d'épreuves proprement dite, ne sont connues que des experts dans le domaine et des confusions persistent parce que les définitions données ne sont pas toujours constantes ni suffisamment précises. (Cloutier, 1999 : 150)

C'est pourquoi nous prendrons le temps de bien définir chacune des étapes qui constituent l'activité de révision.

Dans un premier temps, la révision de forme appelle les connaissances linguistiques du réviseur puisqu'on « vise l'amélioration du style du texte dans son ensemble grâce à des corrections de syntaxe, de vocabulaire, d'orthographe ou de ponctuation » (Réviseurs Canada, 2014 : 7). Ici, pour reprendre l'expression d'Hubert Nyssen, il s'agit de la toilette du texte, où le réviseur a pour mandat de « vérifier qu'il n'y a eu transgression ni des lois ni de l'usage<sup>20</sup> » (Nyssen, 1993 : 38).

Pour Cloutier, cette étape

vise à assurer l'intelligibilité du texte en fonction de ses futurs destinataires. Elle consiste à clarifier le sens, à lever les ambiguïtés présentes dans le texte sur le plan de la syntaxe et du lexique, à vérifier la justesse de la terminologie employée, à vérifier si le niveau de langue est juste et constant. C'est à cette étape qu'est également vérifié le respect des règles d'écriture typographiques (emploi des majuscules, de l'italique, graphie des toponymes, des abréviations, représentation des nombres, des symboles, respect de l'espace entre un mot et un symbole, etc.), que l'uniformisation des graphies est faite et que les fautes d'orthographe lexicale et grammaticale ou de ponctuation sont corrigées. (Cloutier, 1999 : 144-145)

À cette étape, le réviseur doit veiller à appliquer une certaine norme prescriptive sur le texte qu'il révise, il s'assure donc de la qualité de la langue qui est utilisée.

Ensuite, « [l]a révision de fond suppose une lecture attentive et méthodique d'un texte en vue de l'adapter aux destinataires, d'en clarifier le contenu et d'en réorganiser la structure » (Réviseurs Canada, 2014 : 6). À cette étape, c'est le contenu qui est davantage analysé. Le

---

<sup>20</sup> La distinction entre « lois » et « usages » est très importante, nous y reviendrons un peu plus loin.

réviseur pourra vérifier la cohérence en s'assurant par exemple que les faits évoqués sont véridiques ou que toutes les péripéties d'un roman ont un dénouement. Pour Cloutier, cette révision « vise à assurer la cohérence du texte. Elle consiste à vérifier s'il faut clarifier et réorganiser le contenu et la structure du texte selon sa nature et les destinataires visés » (Cloutier, 1999 : 144).

Puis, vient la préparation de copie. Cette étape « consiste à mettre au point un texte déjà révisé en vue de sa mise en pages. Il s'agit notamment d'appliquer de façon uniforme dans tout le document les règles et les conventions en usage » (Réviseurs Canada, 2014 : 8). L'agent qui s'occupe de cette étape doit généralement mettre en application le protocole de rédaction qui est en vigueur pour la maison d'édition pour laquelle il travaille<sup>21</sup>. Ce protocole permet d'assurer une cohérence au sein de la mise en page<sup>22</sup> pour toutes les publications de la maison, ou du moins, pour une même collection.

En dernier lieu viendra la correction d'épreuves. Celle-ci « comprend toute vérification qui suit l'étape de mise en pages ou d'intégration Web. Qu'il s'agisse de la première épreuve ou d'épreuves subséquentes, il faut examiner notamment la typographie, l'orthographe, la mise en forme du texte et tous les aspects de la présentation visuelle » (Réviseurs Canada, 2014 : 9). Il s'agit de la dernière étape avant l'impression du livre ; le correcteur doit s'assurer qu'il ne reste plus d'éléments à corriger (autant pour ce qui est de la forme que pour ce qui est du fond) et que la mise en page est bien réalisée. Il est important ici de souligner la différence entre la « révision » et la « correction ». Nous avons dit précédemment qu'au Québec il s'agit de deux activités distinctes qui sont généralement faites par deux personnes différentes. Nous emploierons

---

<sup>21</sup> Chaque maison possède son protocole pour que ses publications correspondent à l'image qu'elle veut dégager. Somme toute, la majorité des protocoles sont inspirés du *Ramat de la typographie* ou du *Chicago Manual of Style*.

<sup>22</sup> Pour tout ce qui est marge, interligne, note de bas de page, etc.

donc le mot « révision » pour parler de la révision de forme et de fond, et le mot « correction » pour parler de la correction d'épreuves.

Finalement, dans le cas d'une traduction s'ajoute l'étape de la révision comparative entre la version originale et la version traduite. Cette étape « consiste à s'assurer que le contenu d'une publication ou d'un texte traduit vers le français correspond fidèlement à la version originale » (Réviseurs Canada, 2014 : 11). Contrairement à la révision littéraire, voire à la révision linguistique, la révision de traduction est tout de même bien documentée, et ce, grâce aux nombreuses revues qui se spécialisent dans ce domaine, comme nous l'avons vu en introduction avec, entre autres, la définition que propose Charles Martin (2012) du rôle du réviseur bilingue.

Même en révision unilingue, le réviseur doit développer de bonnes connaissances pour rendre le meilleur travail possible. D'ailleurs, pour Paul A. Horguelin et Michelle Pharand, dans *Pratique de la révision* (2009), la révision unilingue doit aller au-delà de la simple révision linguistique :

En révision unilingue, on ne peut donc se contenter de vérifier la qualité linguistique des textes. Il faut aller plus loin et, pratiquant l'empathie (aptitude à se mettre à la place du destinataire), s'assurer que le texte révisé a atteint la cible c'est-à-dire qu'il sera lu et qu'il provoquera la réaction attendue. (Horguelin et Pharand, 2009 : 10)

La considération du public est importante, et le réviseur doit en tenir compte lors de son travail sur le texte.

La révision linguistique occupe donc une place importante dans le processus d'édition ou de diffusion d'un document écrit en Amérique du Nord, étant donné que l'activité y est beaucoup plus décrite qu'en France. Si la révision linguistique d'un texte faite par une tierce personne n'existe à peu près pas pour les Français, ici, l'activité est somme toute bien décrite et est divisée en diverses étapes pour mieux expliquer tous les éléments qu'elle touche. Le fait que l'activité de

révision soit de mieux en mieux définie et que des associations, tels Réviseurs Canada, contribuent à promouvoir cette profession permet un début de reconnaissance professionnelle pour ces travailleurs.

### **3. LA NORME**

Nous avons évoqué à quelques reprises la notion de norme dans les pages précédentes, sans toutefois préciser ce que nous entendons par ce concept. Lorsque nous avons interrogé les participants à cette étude sur la question de la norme, nous avons recueilli plusieurs réponses différentes. En fait, cette notion relèverait davantage d'une conception individuelle. L'étude du concept permet de préciser certaines choses. Il faut cependant mentionner que la norme est quelque chose de difficile à circonscrire et qu'un mémoire complet pourrait porter sur la question. Comme il ne s'agit pas ici de l'objet de notre recherche, nous nous contenterons de définir brièvement ce qu'est la norme en contexte linguistique. Nous sommes malgré tout consciente des lacunes présentes dans les définitions qui suivent<sup>23</sup>.

#### **3.1 Définitions théoriques**

Si la norme est difficile à cerner, c'est peut-être parce qu'il « n'y a pas [qu']une norme mais *des* normes, différentes selon les niveaux sociolinguistiques et les circonstances de la communication » (Bédard et Maurais, 1983 : 1, les auteurs soulignent). La norme ne serait pas la même pour tout le monde et différerait en fonction des situations et du contexte de

---

<sup>23</sup> La dimension sociolinguistique de la norme aurait, par exemple, pu être davantage étudiée. Mais comme il ne s'agit pas du but premier de notre mémoire, nous avons décidé de passer outre cette définition spécifique pour nous en tenir à un cadre plus large.

communication. Ainsi, la norme varierait selon que nous soyons dans un contexte familial ou professionnel, par exemple.

Dans *Normes linguistiques, Questionnements et applications* (2015), Pierre Calvé propose un chapitre sur la norme et il donne quatre définitions de ce que pourrait signifier ce concept. Il évoque la norme prescriptive, la norme sociolinguistique<sup>24</sup>, la norme linguistique<sup>25</sup> et la norme scolaire<sup>26</sup>. À propos de la norme prescriptive, il explique :

[L]e mot « norme » et son dérivé « normatif » s'emploient d'abord et avant tout pour désigner la conformité à un bon usage du langage, tel que prescrit par une certaine élite à partir de modèles prestigieux qui sont devenus les références pour toute la francophonie.

La norme prescriptive relève ainsi plus ou moins subjectivement, plus ou moins explicitement, d'un système de valeur défini à partir de critères sociaux, géographiques, stylistiques ou même moraux. Elle est, la plupart du temps, soumise à des autorités qui se sont attribuées, ou à qui l'on a conféré, le pouvoir de décider du « bon usage » qui devrait être fait d'une langue et des formes qui sont dignes d'en faire partie. (Calvé, 2015 : 11-12)

La norme prescriptive est soumise à des jugements de valeur, puisqu'elle doit se conformer à un « bon usage », celui-ci étant dicté par une certaine élite selon des « modèles prestigieux ». La norme serait donc « la bonne manière » pour communiquer le registre neutre, de sorte que tout ce qui est variété sociolectale<sup>27</sup> est mis de côté, ne faisant, à proprement parlé, pas partie de la norme.

Si l'on met de côté tout ce qui est variation (temporelle, géographique, sociale, stylistique, etc.), la notion de norme rejoint celle de la langue standard, celle qui, dans le cas du français,

---

<sup>24</sup> Il s'agit de la forme descriptive de la norme prescriptive. Elle décrit les différents usages, les variétés d'une langue, sans porter de jugement de valeur (Calvé, 2015 : 12).

<sup>25</sup> La norme linguistique désigne l'acceptabilité purement grammaticale de certains énoncés. On vérifie que la langue est conforme à son système grammatical (de la phonétique à la sémantique) (Calvé, 2015 : 13).

<sup>26</sup> La norme scolaire est celle qui est présentée et enseignée aux étudiants (Calvé, 2015 : 14).

<sup>27</sup> Il s'agit de « variétés propres à des catégories de locuteurs socialement qualifiés [...] ou encore des variétés vernaculaires » (Provenzano, 2017).



serait comprise dans toutes les régions de la francophonie<sup>28</sup>. La langue standard relève alors du registre neutre et fait abstraction, dans la plupart des cas, des particularités régionales. Plus particulièrement, pour Bédard et Maurais :

La langue standard est codifiée dans des dictionnaires et des grammaires qui servent de cadres de référence quand surgit une question relative au bon usage. Quoiqu'elle puisse connaître des variations sociales ou locales, elle tend en général à minimiser les différences d'usage. (Bédard et Maurais, 1983 : 435)

La norme est ce qui se retrouve dans les ouvrages de référence qui définissent « le bon usage ». Mais dès lors, il reste une question d'importance à éclaircir : qui définit ce qu'est le bon usage ?

En parlant de bon usage, nous pensons à Claude Favre de Vaugelas, au 17<sup>e</sup> siècle, qui le définit comme étant « la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des Auteurs du temps » (Vaugelas, 1647). Comme nous l'avons évoqué précédemment, la norme prendrait naissance au sein d'une certaine élite, mais elle viendrait également de la façon d'écrire des meilleurs écrivains de l'époque. D'ailleurs, il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour voir que la majorité des exemples sont tirés des grands classiques littéraires : le bon usage étant représenté par Molière, Racine, Baudelaire, Hugo, etc. Pour décrire une langue, le corpus littéraire devient le Code par excellence (Maingueneau, 2004 : 146).

Le bon usage – ou la norme – aurait donc été fixé à partir des écrits des grands écrivains des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, soucieux qu'ils ont été de respecter les codes. Mais aujourd'hui, les écrivains ont plutôt tendance à jouer avec la langue, voire à s'opposer à l'idée de norme. Pour Provenzano, « au moins depuis la modernité romantique, la littérature a bien appris à maltraiter la langue commune et à se définir précisément, à rebours de toute normativité linguistique, comme le lieu d'une licence poétique irréductible aux contraintes communicationnelles du parler

---

<sup>28</sup> Or, pour Gudrun Ledegen, le « français standard prend sa source dans une des “normes objectives” (Rey, 1972) et constitue donc un français parmi d'autres » (Ledegen, 2000 : 30).

ordinaire » (Provenzano, 2017). Par souci esthétique ou simplement pour innover, les écrivains s'écartent de la norme prescriptive et vont vers de nouvelles formes d'écriture, comme Michel Tremblay avec le joual ou Claude Gauvreau avec son langage exploréen.

En fait, depuis le 19<sup>e</sup> siècle, si les auteurs non littéraires continuent de suivre la norme, les littéraires, eux, vont plutôt chercher à inventer leurs propres codes (Fishman dans Bédard et Maurais, 1983 : 383). Maingueneau rapporte une idée similaire lorsqu'il aborde le code langagier et le positionnement de la langue. Selon lui,

la littérature n'a pas de relation naturelle avec quelque usage linguistique que ce soit ; même lorsque l'œuvre semble user de la langue la plus « ordinaire », il y a confrontation implicite à l'altérité langagière, liée à un positionnement déterminé dans le champ littéraire. (Maingueneau, 2004 : 145)

Le style devient donc plus important que le respect de la norme. La norme n'est plus l'unique référence lorsqu'on écrit : parfois, il est bien de préconiser certaines formes au détriment d'autres afin de faire circuler un message d'une tout autre manière, puisque celui-ci peut se présenter sous une diversité de formes (Aléong dans Bédard et Maurais, 1983 : 255).

La notion de norme renvoie à plusieurs éléments. Ce qu'il faut retenir, dans le cadre de cette recherche, c'est que la norme est arbitraire et en constante évolution, étant donné qu'elle se base sur l'usage et qu'elle est définie, voire imposée, par un petit groupe de personnes : « il y a norme parce que tous les individus appartenant au groupe en question s'accordent tacitement entre eux pour reconnaître cette manière particulière de parler une langue comme étant la leur » (Valin dans Bédard et Maurais, 1983 : 789). Chaque groupe social pourrait se définir une norme particulière qui leur appartient. Citons à ce propos Muriel Gilbert, correctrice au journal *Le Monde* :

La langue n'est pas gravée dans le marbre. [...] Elle appartient à ceux qui la parlent, à ceux qui l'écrivent. Si elle est langue vivante, c'est grâce à eux. Le français appartient aux francophones, quels que soient leur âge, leur origine, leur niveau d'orthographe. S'ils sont suffisamment nombreux à faire la même

faute... elle devient la norme, et cesse tout bonnement d'en être une. (Gilbert, 2017 : 38)

L'idée d'une norme arbitraire s'applique très bien au langage plus littéraire, puisque celui-ci évite, voire remet en question la notion de norme prescriptive ; dans ce cas-ci, la norme renvoie davantage à l'éclatement des limites.

### 3.2 La norme selon l'usage

Ce qui ressort le plus souvent des propos des réviseurs que nous avons interrogés, c'est que la norme serait ce qui se retrouve dans les dictionnaires. Pour Julie-Jeanne Roy, c'est très clair : « La norme linguistique est celle qui est attestée par les dictionnaires et les ouvrages de référence. » (Roy, 2017 : 2) Il en va de même pour Francine Pelletier qui affirme que la norme est ce qui se retrouve dans ses outils de travail : « Moi, je te dirais que pour moi, ce que j'essaie d'appliquer, ce qui pour moi est correct, c'est ce qui est dans le dictionnaire. [...] Mais pour moi, la norme, c'est ce qui est dans mes outils de travail, donc ce qui est dans le *Multi*, le *Petit Robert* et le *Grevisse*. » (F. Pelletier dans Morin, 2017a) Comme nous l'avons vu précédemment, la norme se rapprocherait du français standard, celui qui est décrit dans les ouvrages de référence. Selon les propos tenus par les participants à cette étude, la norme prescriptive serait établie par des lexicographes, des linguistes et autres connaisseurs des particularités d'une langue, qui travaillent pour des institutions ou des organismes. De ce point de vue, au Québec, la norme serait en partie régie par l'État, puisque l'Office québécois de la langue française reconnaît l'utilisation de ces ouvrages<sup>29</sup>.

---

<sup>29</sup> Un peu au même titre que l'Académie française, l'Office québécois de la langue française atteste ou rejette les usages langagiers qui apparaîtront par la suite dans les ouvrages de référence qui seront approuvés par le ministère de l'Éducation.

Quelques participants ont toutefois mentionné le fait que la norme viendrait de l'usage. Rappelons que pour Hubert Nyssen, le réviseur doit « vérifier qu'il n'y a eu transgression ni des lois ni de l'usage » (Nyssen, 1993 : 38), ce qui veut dire que les réviseurs doivent, oui, respecter la norme, mais sans oublier les usages propres à une région. Si un bon nombre de personnes utilise un mot ou une expression particulière pendant un assez long moment, cet usage devrait finir par faire son entrée dans la nomenclature d'un dictionnaire, et va s'inscrire dans la norme<sup>30</sup>. C'est du moins ce que nous a dit Julie-Jeanne Roy, puisque pour elle, la norme « vient de l'usage, si celui-ci parvient à durer et à s'imposer »<sup>31</sup> (Roy, 2017 : 2). Cependant, l'usage prend parfois un certain temps avant d'être reconnu, ce qui fait que le réviseur doit parfois trancher entre l'usage et la norme. Pour Marie-Ève Laroche, il arrive que l'usage passe en premier :

Je fonctionne beaucoup avec l'usage je dirais. Donc oui, le respect des normes importe, mais je tiens compte de l'usage. Si *Grevisse* propose quelque chose, mais que personne n'en a jamais entendu parler, ça arrive que je tranche pour l'usage, du moment que j'ai une justification assez solide pour venir m'appuyer. (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b)

En faisant un tel choix, que cela soit conscient ou non, le réviseur participe à la création et à la diffusion d'une nouvelle norme. Ginette Lachance rapporte des propos semblables dans son ouvrage, affirmant que le réviseur participe au processus de normalisation d'une langue :

[P]uisque l'objet d'un travail de révision est justement de s'assurer de la qualité de la langue de différents écrits, il est permis de croire que ceux et celles qui exercent le métier de correctrice-réviseuse et de correcteur-réviseur sont au cœur même du processus de normalisation de la langue au Québec et qu'ils y contribuent par les choix linguistiques qu'ils font quotidiennement. (Lachance, 2006 : 31)

---

<sup>30</sup> Comme les ouvrages de référence attestent bien plus que les emplois neutres (ils attestent aussi des emplois familiers, vulgaires, vieilliss et même critiqués), nous notons ici les limites de notre définition sur la norme, et l'idée, peut-être trop large, de ce que représente le « français standard ». Dans leur pratique, les réviseurs tangent souvent entre les différentes interprétations de ce que serait la norme.

<sup>31</sup> Pour Julie-Jeanne Roy, la norme prendrait son origine dans l'usage si celui-ci parvient à s'imposer et à s'inscrire dans les dictionnaires. La norme deviendrait « officielle » lorsqu'elle est attestée par les outils de référence.

Le rôle du réviseur est essentiel puisqu'il a une conscience aiguë de la langue, et c'est ce qui lui permet d'exercer de tels choix en regard de l'usage et de la norme.

L'un des participants a précisé un peu plus ce qu'il entendait par norme en avançant l'idée qu'il n'y en avait pas qu'une seule. Pour Renaud Roussel, la norme varie selon chaque société :

[J]e dirais qu'il y a une norme qui est propre à chaque région de la francophonie, à chaque région du monde, pour chaque langue et [...] qui est définie en fait à la fois par des spécialistes de la langue – les linguistes, ces gens qui font des dictionnaires, qui créent des livres, que ce soit des lexiques, que ce soit des grammaires – qui finalement condensent tout le savoir qu'on peut avoir au fil des siècles, et qui ont une conscience aiguë de l'évolution de la langue, de la langue française, mais aussi de la langue québécoise en tant que telle, ce qui permet aussi d'avoir un cadre qui serait cette norme-là. Donc, c'est une norme qui peut évoluer au fil du temps et qui est, malgré tout, propre à chaque territoire. (R. Roussel dans Morin, 2017d)

Roussel évoque plusieurs éléments que nous avons déjà mentionnés par rapport à la norme. Ainsi, elle serait attestée par ceux qui conçoivent les dictionnaires et autres ouvrages de référence, à condition que ces personnes tiennent compte de l'évolution de la langue, et donc de l'usage. Pour Renaud Roussel, chaque société a une norme qui lui est propre. Roussel n'évoque pas seulement la position du Québec par rapport à la France, mais bien chaque région à l'intérieur d'un territoire<sup>32</sup>. Un bon réviseur devra tenir compte de ces différences régionales, puisque chaque auteur peut utiliser une norme qui est propre à sa région d'origine ou à sa région d'accueil.

Finalement, le seul écrivain que nous avons interrogé sur la question a rapporté des propos que nous n'avions pas entendus avec les autres participants, mais que nous avons évoqués dans la définition plus théorique. Pour Éric Gauthier, « la norme est en partie définie par les écrivains » (É. Gauthier dans Morin, 2017e). Durant son parcours, il a remarqué que la plupart des outils de référence qu'il consultait s'appuyaient sur les textes des grands écrivains pour

---

<sup>32</sup> Pour lui, la norme n'est pas la même à Montréal qu'en Gaspésie ou qu'au Saguenay (R. Roussel dans Morin, 2017d).

expliquer certaines règles ou pour montrer des exemples. Parce qu'il est lui-même écrivain, Éric Gauthier a peut-être eu une « prise de conscience » où, en tant qu'auteur, il s'expose à contribuer à la création et à la diffusion d'une norme. Les choix linguistiques que devra faire l'auteur seront sans doute influencés par la conscience qu'il aura de ce « pouvoir » sur la langue. Bien qu'il ne pense pas influencer les générations futures sur leur manière d'écrire, Éric Gauthier est tout de même conscient que « la norme évolue, et [qu']elle évolue entre autres au contact avec la littérature » (É. Gauthier dans Morin, 2017e).

Bien que chaque participant ait une définition personnelle de ce qu'est la norme, nous remarquons tout de même que plusieurs éléments semblables reviennent d'un discours à l'autre. Chacun des éléments évoqués nous ramène aux définitions théoriques que nous avons données précédemment. Nous pouvons donc croire que nos participants sont bien au courant de ce qu'est la norme, ce qui leur permet de jouer avec celle-ci dans un contexte littéraire. Il faut alors connaître la norme pour pouvoir s'en écarter.

#### **4. LA RÉVISION LITTÉRAIRE**

Si, en révision littéraire, la notion de norme est un peu remise en question, c'est parce que le contexte de communication n'est pas le même qu'en révision linguistique. Le réviseur littéraire doit en effet prendre en considération la dimension esthétique du texte. Si la dimension linguistique demeure importante – comme dans tout travail de révision –, l'efficacité communicationnelle soulève un nouvel enjeu, puisqu'il s'agit de communication « littéraire ». Dans le *Dictionnaire du littéraire*, Jean-François Chassay définit la communication littéraire comme « une relation entre un auteur (destinateur) et un lecteur ou un auditeur (destinataire) par le biais d'un texte lu ou entendu reposant sur un code spécifique, la langue, et dépendant de

divers médias (livre, spectacle) et intermédiaires (l'imprimeur, le libraire, l'acteur) » (Chassay, 2004 : 113). La communication littéraire a ceci de particulier qu'elle met davantage l'accent sur le signifiant, comparativement à d'autres formes de communication. À cause de la fonction poétique que nous retrouvons dans les textes littéraires, « les questions de forme posent des problèmes spécifiques de transmission, comme en font foi par exemple les difficultés que soulève la traduction, notamment pour le genre poétique » (Chassay, 2004 : 114).

La notion de discours littéraire aborde aussi les questions de forme du texte, puisqu'elle « possède certaines valeurs classiques en linguistique » (Maingueneau, 2004 : 31). Pour Maingueneau, le discours serait entre autres régi par des normes, celles-ci étant cependant adaptées à la réalité littéraire :

[L'écrivain] se voit imposer, quand il veut produire de la littérature, une langue et des codes collectifs appropriés à des genres de textes déterminés. Dans ce cas, il existe des usages spécifiés de la langue (une « langue littéraire »), voire une langue autre que la langue d'usage, qui sont réservés à la littérature. Dès lors, il n'y a pas conflit, bien au contraire, entre énonciation littéraire et soumission à un rituel langagier préétabli, le décalage entre l'écrivain et « sa » langue est en quelque sorte codifié. (Maingueneau, 2004 : 140)

Malgré les codes collectifs de l'écriture littéraire, l'écrivain réussit tout de même à se négocier « un *code langagier* qui lui est propre » (Maingueneau, 2004 : 140, l'auteur souligne), ce qui permet à chacun d'avoir un style unique. Avoir sa propre voix est indispensable pour se faire reconnaître dans le champ littéraire et pour pouvoir occuper une position singulière dans ce champ. D'ailleurs, « [l]es valeurs d'unicité, d'originalité voire d'anormalité [...] fondent la grandeur artistique en régime de singularité » (Rohrbach, 2017). Les écrivains sont libres de la manière dont ils peuvent user des codes puisqu'ils sont considérés « comme de parfaits connaisseurs des ressources qu'offre leur langue » (Maingueneau, 2004 : 155). Ils sont conscients des effets que leurs mots peuvent produire puisqu'ils sont aptes à réfléchir la langue, aptitude que

les réviseurs littéraires doivent aussi posséder pour bien comprendre les textes sur lesquels ils doivent travailler.

En ce sens, en plus d’user de leur conscience linguistique, les réviseurs littéraires doivent faire appel à leur surconscience linguistique puisqu’il s’agit d’une « réflexion sur la langue et sur la manière dont s’articulent les rapports langues/littérature » (Beniamino et Gauvin, 2005 : 172). Cette notion reprend l’idée de la conscience linguistique, mais en l’appliquant plus précisément à la littérature. Pour Lise Gauvin, la surconscience linguistique dont font preuve les écrivains<sup>33</sup> – ou les réviseurs dans le cas qui nous occupe – amène un véritable acte de langage dans l’écriture de ceux-ci :

Plus que de simples modes d’intégration de l’oralité dans l’écrit, ou que la représentation plus ou moins mimétique des langages sociaux, on dévoile ainsi le statut d’une littérature, son intégration/définition des codes et enfin toute réflexion sur la nature et le fonctionnement du littéraire. (Gauvin, 2000 : 8)

Le réviseur littéraire agirait en fonction de cette surconscience linguistique pour valider les textes des écrivains et décider s’il doit intervenir ou non. Ce professionnel doit mettre à profit ses connaissances littéraires pour proposer la meilleure modification possible, celle qui ira dans le même sens que le projet de l’auteur.

Comme le réviseur littéraire doit respecter le style unique de l’écrivain, il ne peut mettre en application une norme stricte pour corriger un texte. La plupart des participants rencontrés s’entendaient pour dire qu’il n’y a aucune norme en littérature, que les auteurs sont libres de faire ce dont ils ont envie. Pascal Genêt le dit bien : pour lui, il n’y a aucune norme, et le jour où il devrait y en avoir une, ce sera bien dommage (P. Genêt dans Morin, 2017c). Pour lui, la norme

---

<sup>33</sup> Gauvin utilise la notion de surconscience linguistique pour évoquer l’usage des écrivains nés en dehors de la France, mais qui écrivent en français. Ces derniers seraient confrontés à une norme centrale (française) qui n’est pas la leur. Les propos de Gauvin peuvent s’appliquer aux écrivains et réviseurs québécois et c’est pourquoi nous utilisons ce concept dans notre recherche.



équivalait à une classification du travail des écrivains, ce qui implique de les comparer, ce qui serait une aberration en quelque sorte, puisqu'aucun écrivain ne se ressemble : chacun a un parcours de création unique, chacun cherchant sa propre voix, sa singularité. Nous avons recueilli des propos similaires auprès de Renaud Roussel, qui affirme que la littérature est libre de toute norme : « [J]e pense qu'en littérature il n'y a aucune norme [...]. Mais, je dirais qu'en littérature, tout est acceptable tant que le projet est cohérent ; [...] on ne peut pas brimer un créateur, on ne peut pas lui imposer une norme [...]. » (R. Roussel dans Morin, 2017d) La liberté créatrice prime sur le respect d'une norme, c'est pourquoi la littérature n'en subirait aucune, quelle qu'elle soit. Éric Gauthier affirme la même chose : il n'y a aucune norme en littérature. Selon lui, il serait plus logique de parler de « traditions » et de « tendances » auxquelles de petits groupes pourraient se soumettre (É. Gauthier dans Morin, 2017e). Or, d'un groupe à l'autre, celles-ci ne seraient plus les mêmes, et c'est pourquoi la norme littéraire ne pourrait exister.

Dans ses propos, Renaud Roussel soulève également une idée intéressante, celle de la cohérence du texte. Tout peut se faire en littérature, mais cela doit être en lien avec le projet que veut mener l'écrivain : on ne peut pas « briser les règles » pour le simple plaisir de la chose. Francine Pelletier tient un discours semblable : « Donc, pour moi, la norme, ça reste que la norme est là, et l'auteur a une certaine liberté, mais il faut que ça serve l'œuvre, que ce ne soit pas un obstacle à la diffusion de l'œuvre. » (F. Pelletier dans Morin, 2017a) L'auteur serait libre d'utiliser les ressources de la langue comme il l'entend, mais cela ne devrait pas nuire à la compréhension du texte. Si un écrivain désire jouer avec la langue et faire des « erreurs » volontaires, celles-ci doivent être portées par une intention particulière et amener l'œuvre à un autre niveau de sens. Les écrivains ne seraient ainsi pas tenus de respecter la norme et ce serait aux réviseurs littéraires de s'adapter à leur style. C'est ce que nous a par ailleurs confié Marie-

Ève Laroche, qui affirme qu'il « faut être assez souple et flexible pour s'adapter à ça » (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b).

En plus de s'adapter au style des écrivains, les réviseurs doivent avoir en tête le public à qui le texte est destiné. Dans l'entretien que nous avons eu avec Francine Pelletier, celle-ci affirme que la considération du public est importante quand on écrit – ou quand on révise –, puisque pour elle « on écrit pour être lu et si on veut être lu, faut être compris » (F. Pelletier dans Morin, 2017a). Le réviseur doit donc prendre en considération les lecteurs potentiels et réviser le texte en fonction de leurs attentes. Nous emprunterons alors la notion d'horizon d'attente pour parler de cette aptitude que doit posséder ce professionnel.

Dans *Pour une esthétique de la réception* (1978), Hans Robert Jauss définit bien ce qu'il entend par horizon d'attente :

[C'est un] système de référence objectivement formulable qui, pour chaque œuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne. (Jauss, 1978 : 49)

Si, de prime abord, cette définition s'applique davantage à la diégèse d'un texte, nous pouvons de plus l'employer pour parler de la norme prescriptive à laquelle l'écriture renvoie, que l'auteur choisisse de la respecter ou de s'en écarter. Les trois facteurs nommés par Jauss sont tout aussi utiles pour décrire la langue (l'aspect poétique du message), puisque le public qui va recevoir le texte doit être apte à comprendre les codes qui sont utilisés par l'écrivain.

Jauss propose de distinguer l'horizon d'attente *littéraire*, impliquée par une œuvre nouvelle, et l'horizon d'attente *social*, qui représente « la disposition d'esprit ou le code esthétique des lecteurs qui conditionne la réception » (Jauss, 1978 : 259). Le réviseur littéraire

doit s'assurer que le texte qu'il révisé s'inscrit, en quelque sorte, dans l'horizon d'attente social des lecteurs qui le recevront, afin que ceux-ci puissent apprécier la dimension esthétique et poétique de l'œuvre. La norme est au centre même de l'horizon d'attente, que ce soit parce qu'on la respecte ou qu'on cherche à s'en distancer. Nous pourrions même parler d'horizon d'attente *linguistique* dans le cas qui nous occupe. Pour Jauss :

Le rôle particulier qui revient, dans l'activité communicationnelle de la société, à l'expérience esthétique peut s'articuler en trois fonctions distinctes : préformation des comportements ou *transmission de la norme* ; motivation ou *création de la norme* ; transformation ou *rupture de la norme*. (Jauss, 1978 : 261, l'auteur souligne)

Les auteurs et leurs réviseurs sont confrontés à ces mêmes fonctions : est-ce qu'on respecte une norme linguistique promue par les dictionnaires et autres ouvrages de référence ou est-ce qu'on s'en écarte pour rompre avec elle afin d'en créer une nouvelle, ou de nouvelles acceptions – dans la mesure où le public serait prêt à recevoir cette nouvelle norme ?

Mais dès lors, en quoi le travail du réviseur littéraire s'en trouve-t-il modifié ? Dans son travail de révision, le réviseur littéraire doit évidemment considérer le style de l'écrivain qui peut présenter des écarts par rapport à la norme prescriptive, comme nous venons de le voir. Pour nous, l'activité du réviseur littéraire pourrait se décliner en trois étapes : la révision linguistique, la révision éditoriale et la révision paratextuelle<sup>34</sup>.

D'abord, la révision linguistique est propre à tous les types de documents qui sont révisés<sup>35</sup>, puisqu'il s'agit de la vérification de la qualité de la langue. Nous parlons ici de la révision de forme : c'est à cette étape que le réviseur va corriger l'orthographe, la grammaire, la syntaxe et la ponctuation. Pour Marie-Ève Laroche, la révision linguistique consiste surtout en la

---

<sup>34</sup> Bien qu'il soit préférable de faire une lecture complète du manuscrit pour chacune des étapes de révision, celles-ci sont généralement faites simultanément à cause des délais serrés. Nous y reviendrons dans le troisième chapitre.

<sup>35</sup> Qu'il s'agisse d'un texte littéraire, d'une communication interne, d'un rapport gouvernemental, d'un site Web, etc.

correction « des fautes d'accord, des participes passés, des référents qui ne sont pas nommés, [...] des petites coquilles, des faux amis » (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b). De son côté, Renaud Roussel amène l'idée de diplomatie même si les erreurs d'orthographe et de syntaxe doivent être corrigées :

S'il y a de grosses erreurs de syntaxe, de grosses erreurs orthographiques, oui, on va les corriger, mais on va aussi [demander aux réviseurs] de faire preuve de diplomatie parce que les romanciers sont des artistes et un artiste est quelqu'un qui est en parfaite maîtrise de son texte et de ce qu'il a créé.  
(R. Roussel dans Morin, 2016b)

Au moment de la révision linguistique, le réviseur doit corriger les erreurs qui apparaissent dans le texte. Ces interventions sont généralement non-négociables et doivent être faites étant donné qu'il s'agit d'une « faute ». Somme toute, le réviseur pourra décider de laisser certaines « erreurs », de vocabulaire ou de syntaxe par exemple, afin de respecter le style de l'auteur, tout en s'assurant que le texte réponde aux exigences linguistiques de la maison d'édition et du public cible. Dans ce cas-ci, le réviseur littéraire ne va pas intervenir dans la syntaxe défectueuse des dialogues d'un personnage qui s'exprime dans un registre familier, à moins qu'il y ait un problème important pour la bonne compréhension de l'histoire. Si la révision linguistique renvoie à l'application d'une norme prescriptive, en révision littéraire, nous pouvons questionner celle-ci, puisque la langue littéraire, dans sa dimension esthétique, se distingue de cette norme.

Ensuite viendrait la révision éditoriale. Cette révision s'intéresse davantage à la structure du texte, où nous nous consacrons à l'analyse du sens et de la cohérence de l'histoire. Il s'agirait ici de la révision de fond. Normalement, c'est le type de lecture que fait l'éditeur avant d'envoyer le texte en révision. Il se pourrait cependant que ce dernier n'ait pas remarqué certains éléments problématiques ou qu'il ait manqué de temps, c'est alors au réviseur de les repérer. Comme le réviseur complète le travail de l'éditeur, nous appellerons ce type de révision la révision éditoriale. À ce moment, au lieu d'apposer une correction, le réviseur peut suggérer une

modification, puisqu'ici, on joue davantage sur le style d'écriture. En fait, dans la révision éditoriale, « même si le réviseur s'applique à ne pas imposer ses préférences, il peut aussi parfois faire des modifications ou des suggestions qui, selon lui, améliorent le style ou rendent le texte plus "coulant". L'auteur demeure libre d'accepter ou non ce genre de propositions de changements. » (Bisaillon, 2007 : 43) Pour Marie-Ève Laroche, cette étape va jusqu'à l'analyse du vocabulaire utilisé et donc du style exploité par l'auteur :

Souvent, on va me demander de regarder l'ensemble, de m'assurer que tout est cohérent, qu'il n'y a pas des éléments qui détonnent, mais c'est plus ça. Au point de vue du vocabulaire, s'il y a vraiment des termes qui détonnent de tout le reste, qui peuvent être choquants ou présenter des préjugés ou des choses comme ça, il se peut que j'intervienne, en plus de considérer tout l'aspect linguistique. (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b)

Le réviseur peut également réviser certaines informations factuelles, comme des dates, des événements ou des noms de lieux afin d'assurer la véracité de certaines informations<sup>36</sup>. Le réviseur devient alors « garant de la fiabilité des textes » (Legendre, 2007 : 73). C'est à cette étape que le réviseur peut regarder toute la structure interne du récit et commenter celle-ci au besoin :

Moi, je vérifie aussi, pas tout parce qu'on n'a pas le temps, les erreurs factuelles. En fait, on corrige tout ce qu'on voit. Il y a les anglicismes, aussi. C'est même déjà arrivé que je suggère à l'auteur de déplacer des paragraphes entiers, ou même des chapitres qui s'intégraient moins bien. Mais ce sont des suggestions, qui vont être acceptées ou non par l'auteur. (J.-J. Roy dans Morin, 2016c)

La qualité de la révision éditoriale dépendra du temps qui est alloué au réviseur pour faire son travail. Comme les délais de révision sont généralement courts, le réviseur n'a pas nécessairement le temps de faire une révision en profondeur. Ce sera l'étape de la révision éditoriale qui écopera davantage, étant donné que les réviseurs manquent de temps pour tout vérifier. La priorité sera accordée à la révision linguistique puisque, selon Marie-Ève Laroche, il

---

<sup>36</sup> L'auteur est tout de même le premier responsable des informations qu'il avance dans son texte.

s'agit des fautes « les plus choquantes pour le lecteur » (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b). La révision éditoriale se ferait en parallèle à la révision linguistique, même si elle semble tout autant fondamentale.

Finalement, la révision paratextuelle serait un peu moins fréquente lors de l'étape de la révision étant donné que le texte n'est pas toujours mis en page. Cette révision se ferait davantage à l'étape de la correction d'épreuves. Certains éléments peuvent tout de même être vérifiés pendant la révision. Ainsi, le réviseur littéraire peut avoir le mandat de revoir tous les éléments paratextuels, incluant la mise en page du texte, le cas échéant. Il peut vérifier les notices bibliographiques pour valider leur cohérence, s'assurer que la dédicace est placée à la bonne page, que les dialogues, les notes, les en-têtes et les références sont uniformes dans tout le document et que la table des matières est cohérente avec ce qui est présenté dans le texte. À ce stade, ce sont les connaissances des pratiques éditoriales générales et spécifiques des réviseurs qui seront mobilisées.

La révision littéraire serait l'amalgame de tous ces types de révision, de sorte que pour Alexie Morin, la révision d'un roman comprend toutes les trois étapes de révision que nous venons d'évoquer :

Je corrige l'orthographe, la grammaire, tous les accords, la syntaxe, toute la logique interne de la phrase, je corrige aussi la cohérence plus générale du livre, je vérifie tous les faits, les dates, les noms propres, est-ce que tel modèle de voiture existait vraiment cette année-là. Ensuite, je fais aussi de la révision stylistique, je vais regarder les répétitions, je corrige aussi tout l'aspect visuel de la mise en page, je vais vérifier la cohérence de la table des matières aussi, je vérifie tout le paratexte, je m'assure que l'ISBN qui est imprimé dans le livre est le bon, je m'assure que l'achevé d'imprimé est à la bonne date. Je révise tout, tout, tout. (A. Morin dans Morin, 2016a)

À notre connaissance, aucun ouvrage n'avance de définition en ce qui concerne la révision littéraire. À la lumière de tous les éléments que nous venons de voir, nous proposons la définition suivante pour mieux cerner notre objet de recherche :

La révision littéraire consiste en une activité de révision (correction et modification d'éléments textuels et paratextuels) qui tient compte des éléments esthétiques caractéristiques du style de l'écrivain et de la cohérence du texte, et qui est placée dans un contexte communicationnel précis.

La révision littéraire qui se fait en regard de l'horizon d'attente littéraire, social et linguistique du réviseur, de l'auteur, de l'éditeur et du public cible engage la conscience linguistique propre à chacun de ces agents.

C'est avec cette définition en tête que nous étudierons, dans les chapitres suivants, le travail effectué par les réviseurs littéraires.

\*\*\*

Pour conclure ce chapitre, il apparaît important de rappeler que même si l'activité de révision littéraire fait partie de la révision linguistique, elle va tout de même beaucoup plus loin et ne fait pas que « corriger des fautes ». Le réviseur littéraire doit mettre à profit bon nombre de notions – qu'il le fasse de manière consciente ou non – afin que les modifications qu'il propose dans le texte de l'écrivain soient cohérentes avec l'œuvre. Le réviseur littéraire doit user de ses connaissances littéraires pour intervenir dans un manuscrit. De plus, même s'il n'y a pas de réelle norme en littérature, le réviseur doit tout de même maîtriser la norme prescriptive – qui est relativement difficile à circonscrire – pour savoir comment on peut jouer avec celle-ci dans une œuvre, quelle forme les écrivains peuvent utiliser pour exprimer une idée particulière, etc. Malgré tout, l'idée de cohérence demeure importante à tous les niveaux, et les réviseurs doivent aussi garder en tête le public à qui est destiné le texte, car la compréhension par celui-ci est

primordiale. Le réviseur littéraire doit donc être attentif à plusieurs éléments lors de son travail, qui dépasse parfois largement les limites de la révision linguistique.



## **Chapitre 2**

### **Le réviseur littéraire**

*Le réviseur d'aujourd'hui est un professionnel dont les services sont très prisés. Sa contribution aux yeux du client est aussi importante que celle d'autres experts dans des domaines variés.*

Leclerc, 2000 : 14

Le réviseur littéraire est un professionnel de la langue qui demeure méconnu, sa profession étant peu étudiée. Pourtant, nous ne pourrions nous passer du travail de cet expert des subtilités de la langue. Le réviseur utilise ses connaissances linguistiques et littéraires pour améliorer les textes, les amener à leur plein potentiel. Dans ce chapitre, nous dresserons d'abord le portrait général des réviseurs au Québec, puis nous nous pencherons sur les parcours des réviseurs que nous avons rencontrés. Nous aborderons leurs trajectoires en nous concentrant sur leurs origines sociales ainsi que sur leur parcours scolaire et professionnel. Nous nous intéresserons également à leurs réseaux de sociabilité, en distinguant les liens personnels et professionnels. Nous regarderons ensuite les conditions de travail de ces professionnels, en considérant entre autres les questions du salaire, des avantages sociaux et des délais exigés dans le milieu éditorial. Finalement, nous verrons comment les réviseurs perçoivent leur profession. Pour ce faire, nous évoquerons les qualités requises pour exercer dans le milieu, nous énumérerons quelques avantages et inconvénients du métier en plus d'aborder la question de la reconnaissance professionnelle.

## 1. PORTRAIT DES RÉVISEURS

### 1.1 Considérations méthodologiques

Pour établir les statistiques qui sont présentées dans notre portrait général, nous avons utilisé les données accessibles à partir des répertoires de [Réviseurs Canada](#) et de [Pigiste Québec](#)<sup>37</sup>. Pour ce qui est du premier, nous avons dû opérer une certaine sélection, puisque celui-ci contient beaucoup de profils de réviseurs provenant de partout au Canada<sup>38</sup>. Nous n'avons retenu que les profils des réviseurs qui travaillent en français, ce qui, nous supposons, inclut la plupart des profils des réviseurs québécois<sup>39</sup>. Nos statistiques reposent sur un échantillon de 94 réviseurs établi en date du 27 décembre 2017.

Concernant le répertoire de Pigiste Québec, il y avait, en date du 17 décembre 2017, 312 individus inscrits comme réviseurs. Parmi ceux-ci, seulement dix profils étaient disponibles pour consultation<sup>40</sup>, ce qui ne permet pas vraiment d'établir des statistiques concluantes. Nous avons toutefois pu relever certaines informations intéressantes concernant le sexe des personnes inscrites ainsi que les domaines dans lesquels elles exercent. Somme toute, de façon générale, nos statistiques prennent appui sur les données recueillies grâce au répertoire de Réviseurs Canada à cause du plus grand nombre de profils disponibles pour consultation.

Afin d'établir les statistiques du portrait global, nous avons utilisé les informations disponibles dans les répertoires, sans tenir compte des spécialisations des réviseurs. Nous n'avons

---

<sup>37</sup> Nous avons déposé une requête auprès de Réviseurs Canada pour avoir quelques informations sur les membres de l'association. Cependant, elle n'a pu nous venir en aide puisque ces renseignements sont confidentiels. Nous avons également essayé d'obtenir quelques données du site internet Pigiste Québec, mais encore là, les profils des réviseurs sont bloqués et ne sont visibles qu'aux compagnies qui déboursent un certain montant pour se procurer des forfaits d'accessibilité. Nous voulions savoir, entre autres, l'âge moyen des membres, leurs niveaux d'études, leurs spécialités, leur nombre d'années d'expérience en tant que réviseurs.

<sup>38</sup> Il y a plus de 400 profils sur le répertoire électronique de Réviseurs Canada.

<sup>39</sup> Des réviseurs francophones peuvent bien entendu vivre en dehors du Québec, comme il peut y avoir des réviseurs anglophones à l'intérieur de la province. Notre sélection n'est donc pas exhaustive.

<sup>40</sup> Les profils accessibles sont ceux pour lesquels les membres ont payé une cotisation.

donc pas nécessairement ciblé les réviseurs littéraires pour obtenir ces données, puisque nous voulions dresser un portrait plus large des personnes qui exercent le métier de réviseur.

Pour les portraits spécifiques des réviseurs, nous avons utilisé les informations que nous avons recueillies par le biais d'entrevues que nous avons menées avec les participants à cette étude et de questionnaires auxquels ils ont accepté de répondre. Rappelons que nous avons rencontré quatre réviseurs : Marie-Ève Laroche, Alexie Morin, Renaud Roussel et Julie-Jeanne-Roy, et que ceux-ci ont été choisis parce qu'ils travaillent pour des maisons d'édition littéraires québécoises.

## **1.2 Portrait général**

### **1.2.1 Informations personnelles**

Le répertoire de Réviseurs Canada présente des données concernant les lieux d'origine des réviseurs, leur sexe, ainsi que la langue de travail utilisée. Parmi les personnes pouvant travailler en français, seulement la moitié vit au Québec (52,8 %) ; 38,5 % des profils sont de personnes établies en Ontario<sup>41</sup>, alors que les autres habitent les Maritimes ou l'ouest du pays. Ces données ne respectent pas tout à fait la répartition de la population francophone au Canada, étant donné que le poids des travailleurs francophones au Québec est moins marqué. Selon Statistique Canada, lors du dernier recensement de 2011, la majorité de la population pouvant soutenir une conversation en français provenait du Québec (74,1 %). Viennent ensuite les provinces de l'Ontario avec un taux de 14,4 % de locuteurs français, de l'Ouest-canadien (6,9 %), des Maritimes (4,5 %) et des territoires du nord (0,1 %). Comme bon nombre de réviseurs pouvant

---

<sup>41</sup> Le fait que le gouvernement fédéral siège en Ontario pourrait expliquer le haut pourcentage de travailleurs francophones dans cette province.

travailler en français sont établis dans les provinces anglophones, cela montre peut-être l'importance de savoir travailler dans plus d'une langue, surtout quand il est question d'exercer une profession langagière. Le même phénomène s'observe également au Québec, où les réviseurs peuvent travailler dans les deux langues officielles.

Il semblerait par ailleurs que la révision soit une profession essentiellement féminine. Selon les profils sélectionnés sur Réviseurs Canada, 88,3 % des réviseurs sont des femmes. Nous avons relevé une statistique semblable sur Pigiste Québec : 82,7 % de ces professionnels sont des femmes. Cela explique sans doute pourquoi, lors de nos entretiens, et même dans les livres de référence qui abordent la question de la révision, le féminin est souvent employé pour parler de cette profession<sup>42</sup>. Ces données renvoient d'ailleurs au fait que les femmes sont très nombreuses en édition, mais que, bien souvent, elles occupent des fonctions subalternes. Selon les informations recueillies par Audrey Tremblay (2014) dans *l'Annuaire de l'édition au Québec et au Canada français 2004-2005*, il y avait plus de femmes qui travaillaient dans l'édition littéraire que d'hommes (113 femmes pour 89 hommes) (Tremblay, 2014 : 56). Bien qu'il y ait un peu moins d'hommes en édition, ceux-ci occupent généralement les postes de cadres : 67 % d'hommes occupent un poste de cadre comparativement à 33 % de femmes. Les fonctions régulières<sup>43</sup> sont ainsi laissées aux femmes : 72,2 % des femmes en édition occuperaient des fonctions régulières (Tremblay, 2014 : 62). Bref, «les fonctions subordonnées [au] pouvoir décisionnel, bien que partagées entre les deux sexes, sont majoritairement accomplies par des individus de sexe féminin» (Tremblay, 2014 : 62-63). Les données recueillies par Tremblay

---

<sup>42</sup> Dans notre mémoire, nous avons choisi d'employer le masculin afin d'alléger le texte, et aussi pour faire une distinction avec « la réviseure » qui a travaillé sur le manuscrit à l'étude dont nous allons parler au chapitre 3.

<sup>43</sup> Pour Tremblay, les fonctions régulières sont celles où une personne met en application ce qui a été décidé par les cadres. Nous y retrouvons entre autres les étapes de la production du livre : révision, graphisme, impression, etc.

viennent appuyer nos statistiques montrant que les femmes sont beaucoup plus nombreuses en révision, fonction subalterne au travail de l'éditeur.

Finalement, comme nous n'avions retenu que les profils des réviseurs francophones dans le répertoire de Réviseurs Canada, on ne s'étonnera pas que leur langue de travail soit le français. Cependant, la majorité de ces réviseurs travaillent également en anglais. En effet, 57,5 % des réviseurs francophones opèrent dans les deux langues officielles canadiennes, et 19,2 % peuvent même faire des révisions dans une troisième langue<sup>44</sup>. En fait, seulement 23,4 % des réviseurs inscrits au répertoire ne travaillent qu'en français. Sur les 22 personnes qui ne travaillent qu'en français, vingt proviennent du Québec.

### 1.2.2 Informations professionnelles

Avec les données que nous avons recueillies à partir des 312 profils présents sur Pigiste Québec, nous constatons que plusieurs réviseurs cumulent plus d'une fonction<sup>45</sup>, comme le recense le tableau 2.1.

Tableau 2.1 : *Les professions langagières* (Pigiste Québec, décembre 2017)

Fonctions	Femmes (258)	Hommes (54)	Total (312)
Révision	229	52	281
Correction	121	27	148
Rédaction	108	18	126
Traduction	25	5	30
Enseignement	6	1	7
Scripte	5	2	7
Auteur	4	2	6

<sup>44</sup> Le multilinguisme des réviseurs est un élément très intéressant, voire surprenant, considérant que la révision est une profession qui nécessite une très grande maîtrise de la langue. Malheureusement, par manque de temps, nous n'avons pas creusé en ce sens. Des recherches subséquentes pourraient toutefois être entreprises sur le sujet.

<sup>45</sup> Même si la grande majorité de ces profils sont bloqués, nous avons tout de même accès au nom de la personne et à l'appellation qu'elle s'est donnée, par exemple, un individu va se dire réviseur-correcteur-rédacteur.

Ce qui ressort de l'analyse de ces données, c'est que les réviseurs qui occupent une deuxième fonction travaillent dans des domaines connexes. Ces professionnels évoluent dans le monde des lettres ou du livre, peu importe les fonctions qu'ils y occupent. Plusieurs réviseurs sont aussi des rédacteurs (environ 40 %), mais peu seraient des traducteurs (moins de 10 % d'entre eux), malgré que bon nombre de réviseurs peuvent travailler dans une autre langue comme nous l'avons vu précédemment. Nous retrouvons des données semblables lorsque nous regardons les compétences éditoriales des réviseurs sur le répertoire de Réviseurs Canada<sup>46</sup> : encore là, la profession de rédacteur est plus fréquente que celle de traducteur. En fait, comme les traducteurs bénéficient d'un ordre professionnel, il est possible que les réviseurs ne puissent s'arroger le titre de traducteur puisqu'ils ne font pas partie de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec, même s'ils peuvent faire quelques traductions à l'occasion.

Le répertoire de Réviseurs Canada contient plusieurs autres informations sur les réviseurs. Un moteur de recherche permet de sélectionner les aptitudes recherchées. Il est possible de choisir un réviseur en fonction de ses compétences éditoriales, des types de documents sur lesquels il peut travailler, de ses spécialités (thématiques qui l'intéressent), de ses langues de travail ou encore de sa localisation. Pour la plupart de ces rubriques, un nombre variable d'options est offert pour raffiner la recherche.

Dans la rubrique « Compétences éditoriales », il y a trente options de recherche, telles que : canadianisation, éditique, référencement ou encore adaptation Web. C'est aussi dans cette catégorie que se retrouvent les cinq étapes de la révision que proposent les *Principes directeurs*

---

<sup>46</sup> Voir tableau 2.2 : *Les compétences éditoriales*.

en révision professionnelle<sup>47</sup> (Réviseurs Canada, 2014) ; il s'agit d'ailleurs des compétences les plus recherchées, comme le montre le tableau suivant.

Tableau 2.2 : *Compétences éditoriales*<sup>48</sup>  
(Réviseurs Canada, décembre 2017)

Compétences éditoriales	Nombre de personnes
Correction d'épreuves	81
Préparation de copie	65
Révision stylistique	65
Révision de fond	60
Révision de traductions	60
Réécriture	59
Révision à l'écran	56
Rédaction	55
Révision bilingue	49
Langage clair et simple	41
Recherche, vérification de données	40
Traduction, anglais vers français	38

Nous constatons également ici que la plupart des réviseurs portent plus d'un chapeau : en plus de la révision ou de la correction, ils peuvent faire de la rédaction, de la réécriture ou encore de la traduction. Comme mentionné précédemment, même si les réviseurs occupent plus d'une fonction, celles-ci sont généralement liées à la sphère éditoriale, donc au monde des lettres.

Pour ce qui est des supports<sup>49</sup>, le répertoire présente 67 options. Les types de documents les plus travaillés par les réviseurs sont les documents administratifs, comme les documents d'affaires, les

<sup>47</sup> Rappelons que ces étapes sont constituées de la révision de forme (stylistique), de la révision de fond, de la préparation de copie, de la correction d'épreuves et de la révision comparative (bilingue).

<sup>48</sup> Pour chacun des tableaux concernant les compétences éditoriales, les supports et les spécialités, nous avons choisi de présenter les douze premières occurrences, puisque cela nous semble suffisant pour montrer l'importance de certaines catégories par rapport à d'autres. D'ailleurs, les listes complètes de ces trois rubriques sont présentées aux annexes 3, 4 et 5.

<sup>49</sup> Il s'agit du mot employé sur le répertoire de Réviseurs Canada. Nous entendons par là les types de documents sur lesquels les réviseurs travaillent.



rapports ou les publications internes. Le tableau 2.3 montre les principaux supports sur lesquels les réviseurs travaillent.

Tableau 2.3 : *Supports*  
(Réviseurs Canada, décembre 2017)

Types de documents	Nombre de personnes
Documents d'affaires : général	53
Matériel publicitaire et de promotion	52
Dépliants et brochures	50
Site web	50
Autres types de rapports	49
Publications internes	47
Publications gouvernementales : général	42
Documents universitaires : général	39
Documents pédagogiques : général	38
Infolettres	36
Rapports annuels	36
Ouvrages : général	34

À partir de la liste complète des supports, nous avons regroupé les options en fonction de secteurs d'activités, soit l'administration (qui rassemble tout ce qui est relatif aux publications en entreprises), les médias et journaux, le Web, ainsi que l'édition, que nous pourrions subdiviser en deux sous-catégories, l'édition pratique et l'édition littéraire<sup>50</sup>. Le petit nombre de secteurs potentiels explique alors pourquoi la plupart des réviseurs travaillent dans le domaine de l'administration, puisque la majorité des supports proposés sont en lien avec ce secteur. De plus, comme il s'agirait du marché principal, il y a sans doute plus d'employeurs et de besoins pour ce type de mandats, généralement mieux payés que dans l'édition littéraire, par exemple.

---

<sup>50</sup> Peu de réviseurs semblent travailler sur les supports littéraires, c'est pourquoi ces derniers sont absents du tableau 2.3. Nous reviendrons toutefois sur ce secteur d'activité au point 1.2.3, lorsque nous aborderons les spécificités des réviseurs littéraires.

Dans la rubrique « Spécialités », 76 options de recherche sont proposées afin de couvrir plusieurs domaines d'intérêt des réviseurs, comme l'administration, les arts, l'ingénierie, le droit, l'histoire ou encore les soins de santé. Ici aussi, certains secteurs principaux sont bien représentés, telles l'administration, la santé, la politique, les sciences physiques, les sciences humaines, la géographie, les technologies et les industries.

Parmi les spécialités les plus populaires, certaines sont liées au domaine artistique, comme les arts, lettres et sciences humaines, la culture, et même la littérature, comme nous pouvons le voir dans le tableau 2.4.

Tableau 2.4 : *Spécialités*  
(Réviseurs Canada, décembre 2017)

<b>Spécialités</b>	<b>Nombre de personnes</b>
Arts, lettres et sciences humaines : général	39
Communications	38
Culture	36
Médecine et santé : général	36
Affaires	33
Soins de santé	33
Écologie et environnement	28
Littérature	28
Administration	27
Arts	26
Grammaire et linguistique	26
Société : général	26

Notons que les spécialités des réviseurs ne vont pas nécessairement de pair avec les supports sur lesquels ils peuvent travailler. Bien que les réviseurs semblent se spécialiser dans les arts et la culture, ils corrigent aussi des documents d'affaires et du matériel publicitaire. Il apparaît alors que les réviseurs se doivent d'être polyvalents pour travailler sur une multitude de documents et se spécialiser dans plusieurs domaines afin de cumuler assez de contrats pour bien vivre de leur métier.

Le répertoire de Réviseurs Canada affiche également une zone « profil personnel » où le réviseur peut ajouter les informations de son choix. La plupart du temps, le profil ressemble à un texte de vente, où le réviseur met de l'avant ses compétences. Parmi les 94 réviseurs qui travaillent en français, 81 ont ajouté de telles informations. Dans ces textes, de longueur variable, nous pouvons retrouver des informations concernant leurs expériences de travail, leur nombre d'années d'expérience en révision ainsi que les diplômes qu'ils ont obtenus. Certains rappellent leurs spécialités en matière de révision et plusieurs font part de leurs qualités et de ce pour quoi ils devraient être choisis pour la révision d'un projet. Le tableau 2.5 montre la répartition des réviseurs en fonction des informations qu'ils ont mentionnées dans leur profil personnel.

Tableau 2.5 : *Informations du profil personnel*  
(Réviseurs Canada, décembre 2017)

	<b>Femmes (71)</b>	<b>Hommes (10)</b>
<b>Qualités</b>	46	3
<b>Expériences de travail</b>	43	6
<b>Années d'expérience</b>	40	4
<b>Spécialités</b>	39	3
<b>Scolarité</b>	39	2

Les hommes miseraient davantage sur leurs expériences professionnelles pour vendre leurs services, alors que les femmes mettent généralement de l'avant leurs qualités. Voici quelques exemples de textes que nous pouvons retrouver dans le répertoire :

La courtoisie, la diligence et la rigueur dont je fais preuve sont certaines des raisons pour lesquelles les gens font appel à mes services. En plus de la traduction de la pensée aux mots, je suis en mesure de traduire d'une langue à une autre (de l'anglais vers le français). Mes études en linguistique m'ont permis d'améliorer mes connaissances dans le domaine des communications. C'est donc en utilisant la reformulation que je m'assure d'être sur la même longueur d'ondes que mes clients et collègues. (Une réviseure, Réviseurs Canada, 2018)

Réviseur agréé depuis janvier 2018. Révision de textes littéraires, universitaires, scientifiques et administratifs. Écrivain de science-fiction, fantastique et fantasy. Solide expérience de la direction littéraire. Ancien conseiller en bioéthique au Gouvernement du Québec. Doctorat en sciences biomédicales, option bioéthique (U. de Montréal). Maîtrise sur les anticancéreux (UQAC). Baccalauréat en biologie (U. Laval). (Un réviseur, Réviseurs Canada, 2018)

Mes 25 années d'expérience ont été acquises à travers plusieurs entreprises de multiples domaines d'activité économique. Je parle couramment le français et l'anglais et j'ai une excellente connaissance de plusieurs logiciels bureautiques et de messageries les plus connus. J'offre une large gamme de services bureautiques, y compris la révision de texte, la traduction, la saisie de données, la transcription, la mise en page de processus et la création de formulaires PDF dynamiques. (Une réviseure, Réviseurs Canada, 2018)

Bien que les réviseurs puissent mettre les informations de leur choix, celles-ci se ressemblent beaucoup d'un profil à l'autre. Nous constatons la même chose avec les profils accessibles sur Pigiste Québec.

Plusieurs réviseurs possèdent un ou des grades universitaires : sur les 41 personnes qui évoquent leur scolarité, trente d'entre elles auraient au moins un diplôme universitaire<sup>51</sup> comme le montre le tableau 2.6.

Tableau 2.6 : *Niveau de scolarité des réviseurs*<sup>52</sup> (Réviseurs Canada, décembre 2017)

<b>Certificat</b>	<b>Baccalauréat</b>	<b>Maîtrise</b>	<b>Doctorat</b>	<b>Autres</b>
12 (29 %)	27 (66 %)	9 (22 %)	4 (10 %)	18 (44 %)

<sup>51</sup> Rappelons que dans la zone « profil personnel », le réviseur peut inscrire les informations de son choix, de sorte que nos données ne sont sans doute pas exhaustives. De plus, un réviseur peut n'évoquer qu'un seul de ses diplômes ou tous les nommer.

<sup>52</sup> Une liste complète des diplômes évoqués est présentée à l'annexe 6.

La majorité des réviseurs sont très scolarisés : plusieurs détiennent des diplômes universitaires en langue, en études littéraires ou en traduction, alors que d'autres ont fait des études en géographie ou en sciences naturelles, par exemple. Quelques personnes ont de plus suivi certains cours spécialisés (certificat ou autre) en révision. Par exemple, sept personnes ont des diplômes en rédaction professionnelle ou en linguistique, trois individus possèdent un certificat en édition/révision (Editing) alors que deux personnes ont suivi des cours à la Banff publishing workshop et une personne a fait le microprogramme de deuxième cycle en édition qui se donne au campus de Longueuil de l'Université de Sherbrooke. Malgré l'absence de programme spécifique offert en révision, la plupart des réviseurs ont reçu une formation universitaire pertinente dans le domaine dans lequel ils exercent, certains étant d'ailleurs spécialisés dans le domaine de la rédaction, des communications et de l'édition.

Avec toutes les informations professionnelles que nous avons recueillies, nous constatons que les réviseurs sont des travailleurs polyvalents, puisqu'ils peuvent faire des révisions sur une grande variété de textes, en passant des documents administratifs, aux brochures publicitaires ou aux textes plus littéraires. Bien que la révision/correction semble être leur principale profession langagière, bon nombre de réviseurs travaillent également dans d'autres domaines, en faisant, par exemple, de la rédaction ou de la traduction. Il faut d'ailleurs souligner que la plupart d'entre eux ont fait des études universitaires ou ont suivi des cours de perfectionnement, ce qui contribue à la professionnalisation de ces travailleurs langagiers.

### 1.2.3 Les réviseurs littéraires

Comme les compétences éditoriales sont sensiblement les mêmes pour l'ensemble des réviseurs<sup>53</sup>, il est difficile, a priori, de distinguer les réviseurs linguistiques des réviseurs littéraires. Autant les réviseurs linguistiques que littéraires auront à utiliser leurs compétences pour faire des corrections d'épreuves, des révisions stylistiques ou des révisions de fond. Comme nous l'avons vu précédemment, les spécialités plus littéraires sont elles aussi populaires auprès de bon nombre de réviseurs<sup>54</sup>, et plusieurs vont travailler dans les arts, la culture ou la littérature. En fait, lorsque nous sélectionnons seulement les spécialités plus littéraires (arts, culture, littérature et arts, lettres et sciences humaines), nous pouvons réduire le nombre de réviseurs à 59 personnes (sur les 94 qui peuvent travailler en français). C'est en examinant les types de documents sur lesquels les réviseurs peuvent travailler que nous pouvons faire une réelle distinction entre les réviseurs linguistiques et les réviseurs littéraires. Les types de documents qui sont les plus travaillés par les réviseurs ne sont pas des documents littéraires, mais plutôt des documents administratifs. En fait, peu de réviseurs travaillent sur des supports plus littéraires, comme nous pouvons le voir dans le tableau 2.7.

Tableau 2.7 : *Supports littéraires*  
(Réviseurs Canada, décembre 2017)

Types de documents	Nombre de personnes
Précis, résumés et synopsis	20
Littérature jeunesse	18
Romans	17
Auto-édition	14
Résumés	10
E-livres	9
Romans à suspense	3
Poésie	3

---

<sup>53</sup> Voir le tableau 2.2 pour plus d'informations.

<sup>54</sup> Voir le tableau 2.4 pour plus d'informations.

En sélectionnant les documents littéraires (littérature jeunesse, romans, romans à suspense et poésie), nous obtenons 27 noms de réviseurs potentiels sur les 94 personnes travaillant en français. Si nous combinons les options que nous avons retenues dans les spécialités et les supports, nous obtenons une liste de 22 réviseurs. Ces 22 réviseurs littéraires représentent moins du quart des réviseurs francophones inscrits sur le portail. Et parmi ces personnes, il y aurait 21 femmes. Celles-ci seraient donc encore plus présentes dans le milieu de la révision littéraire, puisque 95 % des réviseurs seraient des femmes.

Lorsque nous regardons le niveau d'études des réviseurs littéraires, nous remarquons que ceux-ci seraient peut-être un peu plus scolarisés par rapport à l'ensemble des réviseurs linguistiques comme le montre le tableau 2.8.

Tableau 2.8 : *Niveau de scolarité des réviseurs littéraires*  
(Réviseurs Canada, décembre 2017)

<b>Certificat</b>	<b>Baccalauréat</b>	<b>Maîtrise</b>	<b>Doctorat</b>	<b>Cours spécialisés en édition/rédaction</b>
7 (46,7 %)	11 (73,3 %)	2 (13,3 %)	2 (13,3 %)	5 (33,3 %)

Parmi les 22 réviseurs littéraires, 15 ont mentionné leur niveau d'études dans leur profil personnel. En fait, les réviseurs littéraires auraient obtenu davantage de certificats et de baccalauréats. Nous observons en effet une nette augmentation du taux d'obtention de ces diplômes. En revanche, les réviseurs littéraires détiendraient moins de diplômes de 2<sup>e</sup> cycle et auraient également fait moins de cours spécialisés, alors que le taux d'obtention d'un doctorat reste sensiblement le même pour tous les réviseurs.

Par ailleurs, la majorité des réviseurs littéraires qui ont poursuivi des études universitaires ont fait des programmes en lettres ou en langue et communication, ce qui les spécialise pour la

révision littéraire, comme nous le verrons plus loin<sup>55</sup>. Notons que bon nombre de réviseurs littéraires ont obtenu des certificats ou d'autres diplômes pour se spécialiser dans leur domaine. Sur les 15 personnes qui évoquent les cours qu'elles ont suivis, huit auraient été chercher une spécialisation en rédaction ou en édition<sup>56</sup>.

En somme, le réviseur littéraire se distingue de l'ensemble des réviseurs par les documents qu'il est en mesure de réviser et par les diplômes qu'il acquiert. Le réviseur littéraire a un cursus centré autour des études littéraires et des communications, ce qui l'amène d'emblée vers la spécialisation qu'est la révision littéraire.

### **1.3 Profils spécifiques des réviseurs rencontrés**

Penchons-nous maintenant sur les profils des personnes que nous avons rencontrées dans le cadre de cette recherche, pour voir s'ils correspondent, de manière générale, aux données que nous avons obtenues précédemment à partir des plateformes électroniques.

#### **1.3.1 Origines familiales**

Dans le questionnaire « Parcours personnel et professionnel »<sup>57</sup> que nous avons remis aux réviseurs participants<sup>58</sup>, nous avons posé quelques questions concernant le lieu de naissance, le

---

<sup>55</sup> Voir l'annexe 6 pour plus d'informations sur les cours suivis par les réviseurs littéraires.

<sup>56</sup> Ce résultat a été obtenu en combinant les cours faits dans le cadre d'un certificat ou d'un cours spécialisé.

<sup>57</sup> Le questionnaire est reproduit à l'annexe 2.

<sup>58</sup> Comme Alexie Morin a dû se désister de notre étude, elle n'a pu répondre à ce questionnaire : ses origines familiales ne sont donc pas présentées ici.



lieu de résidence actuel et les métiers qu'exercent leurs parents, afin d'avoir une idée plus générale du statut de ces réviseurs.

Renaud Roussel a grandi dans les environs de Grenoble, plus précisément dans le village de Saint-Michel-de-Saint-Geoirs, où il a été élevé par un père chauffeur de tramway et une mère correctrice et éditrice pour une maison d'édition. Afin de poursuivre ses études universitaires, il a décidé de venir s'installer à Montréal, où il demeure encore aujourd'hui (Roussel, 2016 : 1). Julie-Jeanne Roy est née à Longueuil, d'un père biologiste et d'une mère qui occupait la fonction de secrétaire médicale. Après avoir vécu une vingtaine d'années à Montréal, elle s'éloigne un peu de la ville pour s'établir à Farnham, en Montérégie (Roy, 2016 : 1). Quant à Marie-Ève Laroche, elle est originaire de La Tuque, petite ville en Mauricie, au nord de Trois-Rivières, où ses parents exerçaient comme conseiller en orientation et infirmière. Elle a passé sa jeunesse dans différentes villes de la Rive-Sud, puis, après des études universitaires effectuées à Montréal, elle décide de rester plus près de la métropole et s'établit à Blainville (Laroche, 2017 : 1).

Nous n'avons pu recueillir davantage de données concernant les origines sociales de nos participants. Ce que nous remarquons tout de même, c'est qu'ils proviennent de la petite bourgeoisie et que les occupations de leurs parents correspondent à un certain niveau d'étude, entre le collégial et le premier cycle universitaire. Nos participants auraient alors grandi dans un environnement où les études devaient être favorisées.

### **1.3.2 Parcours scolaire**

Bien que chacun des participants rencontrés possède au moins un diplôme universitaire – baccalauréat en lettres pour chacun d'entre eux – aucun n'a de spécialité en révision linguistique étant donné que celle-ci n'existe pas vraiment. En effet, ce type de programme est bien rare : la

« formation de réviseur linguistique [est] encore embryonnaire au Québec » (Leroux, 2016 : 19). Il suffit de quelques recherches pour constater le faible nombre de programmes en révision<sup>59</sup>. Outre le microprogramme de premier cycle en révision de textes proposé par l'Université de Sherbrooke<sup>60</sup>, la majorité des programmes offerts se spécialisent davantage vers la communication/rédaction et l'on retrouve des cours de révision à l'intérieur de ces programmes d'études<sup>61</sup>.

Parmi les réviseurs interrogés, aucun ne possède de formation spécialisée en révision linguistique. Par contre, ils ont tous poursuivi des études universitaires en littérature. Dans une entrevue menée par Jocelyne Bisailon auprès de réviseurs, l'un d'eux affirme que « le baccalauréat en littérature prédispose à la révision et à la réécriture, car il prépare de bons lecteurs » (Bisailon, 2007 : 50). Ainsi, même sans études spécialisées en révision, nos participants seraient tout de même formés pour devenir de bons réviseurs littéraires. Pour Pascal Genêt, il est pratiquement impensable d'engager quelqu'un qui n'a pas une formation initiale en littérature : « Et c'est sûr aussi qu'un réviseur qui arrive sans formation en études littéraires, ça part mal, parce que c'est quelqu'un qui n'est peut-être pas capable de contextualiser les choses, qui n'a pas la base attendue pour comprendre les démarches. » (P. Genêt dans Morin, 2016d) Les études littéraires apparaissent donc comme un prérequis essentiel pour se trouver du travail dans le monde de l'édition littéraire.

Après avoir obtenu son diplôme collégial en lettres, Julie-Jeanne Roy s'est inscrite à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM) où elle a obtenu son baccalauréat en études

---

<sup>59</sup> Dans son ouvrage *La révision linguistique en français* (2006), Ginette Lachance dresse une liste des programmes et cours officiels en révision.

<sup>60</sup> L'offre de programmes en révision professionnelle s'est améliorée, puisque l'Université Laval propose, depuis la session d'automne 2018, un baccalauréat intégré en langue française et révision professionnelle, un certificat en révision professionnelle ainsi qu'un microprogramme en révision linguistique et perfectionnement langagier. (Université Laval, 2019)

<sup>61</sup> Il y a au moins un cours de révision qui est offert dans la plupart des universités du Québec.

littéraires. Elle a ensuite commencé une maîtrise en littérature, qu'elle n'a pas terminée (Roy, 2016 : 1). Bien que l'obtention d'un diplôme de deuxième cycle ne soit pas obligatoire pour travailler en révision littéraire, il s'avère que Julie-Jeanne Roy est la seule participante interrogée qui ne possède pas ce diplôme. Alexie Morin, qui a aussi complété un baccalauréat en études littéraires à l'UQÀM, a choisi un parcours en création littéraire au deuxième cycle (A. Morin dans Morin, 2016a). Notons qu'en plus d'être éditrice et réviseuse littéraire, Alexie Morin est écrivaine<sup>62</sup>. Marie-Ève Laroche a quant à elle un baccalauréat et une maîtrise en études littéraires de l'Université de Montréal (Laroche, 2017 : 1). Enfin, Renaud Roussel détient une licence et un master en littérature anglaise avec une spécialisation en littérature canadienne de l'Université Stendhal, en France. À son arrivée au Québec, il a entrepris un doctorat en littérature anglaise à l'Université McGill, qu'il a abandonné pour s'inscrire à la maîtrise en littérature française avec une spécialisation en littérature québécoise (Roussel, 2016 : 1). De tous nos participants, Renaud Roussel est celui qui a le plus haut niveau de diplomation avec ses deux maîtrises. Notons aussi que, parmi nos participants, Roussel est le seul réviseur salarié à temps plein<sup>63</sup>.

L'obtention d'un diplôme d'études de deuxième cycle universitaire semble en fait être la norme parmi les réviseurs littéraires rencontrés. Même si nous ne pouvons affirmer que c'est le cas pour tous les réviseurs, il apparaît que le niveau de scolarité de ces travailleurs a augmenté au cours des dernières années. En 1985, Suzanne Robert affirmait que rares étaient les réviseurs attachés à une maison d'édition qui avaient étudié au-delà du premier cycle universitaire : « La plupart des réviseurs possèdent un baccalauréat universitaire en lettres québécoises ou françaises, parfois en linguistique ou en traduction ; très peu proviennent d'autres secteurs d'études et une faible minorité détient un diplôme de maîtrise ou de doctorat. » (Robert, 1985 : 4-5) Quelque

---

<sup>62</sup> Elle a publié quelques ouvrages au Quartanier, dont *Chien de fusil* (2013) et *Ouvrir son cœur* (2018).

<sup>63</sup> Bien qu'Alexie Morin soit aussi une travailleuse salariée, elle n'est pas que réviseuse pour le Quartanier, elle est aussi éditrice.

35 ans plus tard, les domaines d'études n'ont peut-être pas beaucoup changé, mais le niveau de scolarité aurait augmenté. Selon les données recueillies auprès de nos participants, il est possible de croire que les réviseurs littéraires seraient plus scolarisés que les réviseurs exerçant dans d'autres domaines, même si les données recueillies sur les plateformes électroniques ne sont pas aussi concluantes comme nous l'avons vu précédemment. Rappelons que notre échantillon est très restreint, et que les personnes qui ont accepté de participer à notre étude travaillent pour des maisons qui sont très reconnues au Québec. Ces entreprises ont peut-être des standards plus élevés, ce qui fait que les réviseurs qui travaillent pour elles seraient plus scolarisés.

### **1.3.3 Parcours professionnel**

Chacun des participants rencontrés présente une trajectoire spécifique qui l'a conduit vers la carrière de réviseur littéraire. Certes, il ne suffit pas d'avoir un bon cursus scolaire pour se faire engager comme réviseur par une maison d'édition. Le réviseur doit bénéficier de bons contacts et posséder une certaine expérience de travail, du moins en révision linguistique. Afin d'acquérir cette expérience, certains réviseurs vont commencer leur carrière dans des domaines qui n'ont rien à voir avec la littérature. Ils vont réviser, par exemple, des rapports financiers, des magazines culinaires ou encore des statistiques gouvernementales. Le fait d'accepter des contrats pour d'autres entreprises permet au réviseur « d'apprendre sur le tas » (Leroux, 2016 : 19) et le prépare un peu mieux pour la révision de textes littéraires.

Malgré les contacts dans le monde littéraire qui ont pu l'aider à obtenir des contrats, Alexie Morin a tout de même dû trouver des clients parmi d'autres entreprises privées (non

littéraires) pour arriver à joindre les deux bouts<sup>64</sup>. Elle a fait plusieurs contrats dans divers univers :

Et j'ai travaillé pour d'autres magazines, comme *Camping Caravaning*, qui est une revue de voyage, la revue des producteurs du bois d'œuvre du Québec, des rapports gouvernementaux aussi et des trucs sur la situation du marché des propriétés indivises, c'est-à-dire les condos, donc tu révises 150 pages de statistiques, de tableaux rédigés par un fonctionnaire. (A. Morin dans Morin, 2016a)

Comme nous l'avons mentionné, Alexie Morin a souvent fait cohabiter des contrats littéraires avec des contrats non-littéraires. Or, elle a tout de même pu travailler pour bon nombre de maisons d'édition, dont Québec Amérique, qui lui a donné ses premiers contrats, il y a une dizaine d'années, VLB, Lux Éditeur ainsi que Le Quartanier, où elle travaille aujourd'hui comme éditrice et réviseuse depuis plus de quatre ans (A. Morin dans Morin, 2016a). Même si les contrats pour les entreprises non-littéraires l'intéressent moins (A. Morin dans Morin, 2016a), ils permettent tout de même d'acquérir une certaine expérience en révision, une expérience qui, selon elle, peut parfois être reconnue et augmenter d'autant les possibilités de trouver du travail.

Le parcours de Marie-Ève Laroche présente des similitudes. Pour elle aussi, c'est du côté non-littéraire qu'elle a pu entreprendre sa carrière : « J'ai commencé, j'en ai fait un petit peu pour des entreprises privées, dont la Fiducie Desjardins entre autres, des compagnies de finance. [...] J'ai fait des révisions de maîtrises et de doctorats pour des étudiants du HEC. » (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b) Même si elle a réussi à obtenir ses premiers contrats de manière autonome<sup>65</sup>, elle s'est également inscrite au répertoire électronique des réviseurs de l'association Réviseurs Canada. C'est comme cela qu'elle a pu obtenir son premier contrat littéraire, puisqu'un auteur lui a demandé son aide pour la révision de son roman (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b). Elle a

---

<sup>64</sup> Nous verrons plus loin que la révision littéraire n'est pas suffisante aux réviseurs pour leur permettre d'en vivre confortablement.

<sup>65</sup> Elle est elle-même partie à la recherche de clients, sans nécessairement postuler pour des offres d'emploi.

ensuite travaillé quelque temps pour un journal local avant de se faire engager, après sa maîtrise en 2001, par Brault et Bouthillier, une maison d'édition scolaire, où elle occupait le poste d'adjointe à l'édition. Par la suite, les contrats éditoriaux se sont multipliés, et elle a pu travailler pour quelques entreprises, dont Guy Saint-Jean Éditeur pendant une dizaine d'années à titre d'éditrice. Ses plus récents contrats de révision sont avec les Éditeurs Réunis, Druide, ainsi qu'avec les Éditions Au Carré (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b).

Pour Julie-Jeanne Roy, ses premières expériences de travail en édition ont été faites aux 400 coups, au début des années 2000, où elle était assistante de production et où elle faisait de la correction d'épreuves comme pigiste (J.-J. Roy dans Morin, 2016c). En 2002, Roy est devenue réviseure-correctrice chez TVA Publications, où elle est restée pendant quatre ans. Après cette expérience, elle a décidé de se lancer à son compte. Son parcours a ensuite été assez diversifié :

J'ai beaucoup travaillé pour la Courte échelle, où j'ai fait de la direction littéraire en parallèle. J'ai travaillé pour Saint-Joseph Médias, pour Ricochet, pour Rogers, les magazines *Loulou*, *Châtelaine*, *Chocolat*. J'ai travaillé pour la Mèche, où j'étais assistante éditoriale et directrice littéraire, en plus de faire de la révision. J'ai travaillé pour Boréal, Alto, pour Druide, pour les Malins, là je travaille beaucoup pour XYZ en ce moment, et j'en oublie sûrement. (J.-J. Roy dans Morin, 2016c)

Depuis une dizaine d'années maintenant, Julie-Jeanne Roy est très présente dans le monde éditorial québécois et reçoit de nombreux contrats, autant pour de la révision que de la traduction<sup>66</sup>.

Plus rares sont les réviseurs, comme Renaud Roussel, qui ont échappé aux compagnies non-littéraires ou gouvernementales en obtenant d'emblée des contrats plus littéraires. Roussel a signé ses premiers contrats grâce à sa mère, éditrice chez Glénat, en France. De plus, durant ses années universitaires, il a exercé en tant que réviseur en travaillant pour le journal étudiant, pour

---

<sup>66</sup> Afin de bénéficier d'une meilleure rémunération, Julie-Jeanne Roy travaille autant comme réviseure que comme traductrice. Elle occupe plus d'une profession langagière, ce qui est le lot de bon nombre de professionnels, comme nous l'avons vu précédemment.

des revues universitaires comme *CuiZine*, pour un blogue étudiant, *The Bull Calf*, et en révisant des mémoires et des thèses (R. Roussel dans Morin, 2016b). Il a aussi obtenu des contrats pour des revues littéraires, telles qu'*Études françaises* et *Voix et Images*, et œuvré du côté français, à titre de réviseur-pigiste, pour les Éditions Glénat et les Éditions du Mont-Blanc, où il publie des traductions, ainsi que pour les Presses universitaires de Liège. Du côté de l'édition québécoise, il est entré à l'emploi des Éditions du Boréal peu de temps après sa sortie de l'Université McGill (Roussel, 2016 : 2). Après avoir été pigiste quelque temps pour cette maison, il est désormais engagé à titre d'employé régulier depuis près de six ans, ce qui est tout de même exceptionnel étant donné la taille des maisons d'édition au Québec<sup>67</sup>. Il est donc possible, mais rare, pour un réviseur d'acquérir une expérience de travail qui est majoritairement liée au domaine littéraire. Notons cependant que le parcours de Renaud Roussel est peut-être exceptionnel.

En somme, découvrir le profil général des réviseurs nous apprend que peu de gens ont les compétences souhaitées pour exercer cette profession. Nous avons vu, autant par le portrait général que par les portraits spécifiques, que les réviseurs ont reçu, pour la plupart, une formation universitaire en littérature (ou d'un autre domaine langagier). Les réviseurs littéraires possèdent des connaissances essentielles autant en ce qui concerne la langue que la littérature. Comme nous le verrons bientôt, la révision littéraire n'est malheureusement pas suffisante pour leur permettre de bien en vivre. Plusieurs d'entre eux feront des révisions dans d'autres domaines, en travaillant, par exemple, pour des compagnies financières ou pour le gouvernement. Certains exerceront aussi d'autres professions, ces dernières ayant généralement un lien avec la langue et l'édition, et quelques réviseurs seront également des rédacteurs, des traducteurs, des enseignants, voire des

---

<sup>67</sup> La plupart des maisons d'édition littéraire emploient des pigistes pour faire les révisions et n'ont généralement pas de responsable de la révision. Or, en plus de faire la révision de certaines œuvres littéraires, le responsable de la révision s'occupe, entre autres, de l'équipe de réviseurs-pigistes : il recrute les pigistes et supervise leur travail.

écrivains. Peu importe dans quel(s) domaine(s) se spécialisent les réviseurs, il est important qu'ils s'entourent des bonnes personnes pour les aider et les soutenir dans leur travail.

## **2. LES RÉSEAUX DES RÉVISEURS**

Pour en venir à se faire connaître dans le milieu de l'édition et obtenir davantage de contrats, les réviseurs doivent bénéficier d'un important réseau de contacts. Bien souvent, ils s'entourent de quelques personnes qui peuvent les aider dans leurs tâches. D'ailleurs, Alain Degenne et Michel Forsé utilisent la notion de capital social pour parler de ces personnes-ressources (amis, collègues ou professionnels) : « En utilisant la notion de capital social, on veut signifier que les individus ou les groupes peuvent trouver des ressources dans leurs connexions aux autres individus ou groupes, selon la forme que prennent ces connexions. » (Degenne et Forsé, 2004 : 123) Rappelons que cette forme de capital est « définie comme l'ensemble des ressources accessibles à un acteur *via* ses relations » (Dozo, 2017). Plus spécifiquement, c'est la théorie des réseaux sociaux qui définit le mieux ces types de relations. Pour Vincent Lemieux, « les *réseaux* sont des systèmes d'acteurs sociaux qui, pour des fins de mise en commun de la variété dans l'environnement interne, propagent la transmission de ressources en des structures fortement connexes » (Lemieux, 1999 : 11). Toujours selon Lemieux, les réseaux servent à faire circuler de l'information, à apporter de l'aide, à relier des agents économiques entre eux et à mobiliser du capital social (Lemieux, 2000 : 108). Il s'agit là d'éléments qui seront fort utiles dans la pratique des réviseurs, puisqu'ils auront recours à plusieurs de ces fonctions dans leurs tâches quotidiennes. De plus, Lemieux distingue quatre types d'aide qui peuvent être fournies : « le soutien émotionnel, l'aide matérielle (l'argent, les biens, les services), l'information et la camaraderie » (Lemieux, 2000 : 48). Les membres du réseau des réviseurs ont donc plusieurs



utilités, ce qui démontre l'importance de celui-ci, autant dans le domaine privé que professionnel. Par exemple, le réviseur pourra faire usage de ses contacts lorsqu'une question plus difficile surviendra au cours de son travail ou lorsqu'il fera face à un problème particulier. Il pourra se tourner vers différents individus de son réseau afin que ceux-ci puissent lui suggérer des pistes intéressantes pour résoudre son problème, qu'il s'agisse d'une question linguistique ou d'un ennui professionnel. Leurs contacts sont donc très diversifiés, allant des relations familiales aux relations professionnelles, en passant aussi par l'appui de certains organismes.

## **2.1 Réseaux familiaux**

Quelques réviseurs font leur entrée dans la profession grâce à des contacts familiaux. Selon Renaud Roussel, « beaucoup de réviseurs ont des parents qui sont éditeurs ou réviseurs ; c'est le cas pour certains [des réviseurs au Boréal] » (R. Roussel dans Morin, 2016b). Lui-même a pu compter sur l'appui de sa mère, éditrice aux Éditions Glénat, en France, pour obtenir ses premiers contrats (R. Roussel dans Morin, 2016b). L'avantage des contacts familiaux, c'est qu'ils permettent au réviseur d'obtenir rapidement des contrats qui l'aident à se former. Le jeune réviseur peut bénéficier de conseils pour s'améliorer en plus de se faire accompagner dans son travail. Le membre de la famille agit comme un mentor pour le réviseur novice.

Alexie Morin a aussi profité de liens familiaux à ses débuts dans le monde de la révision : « Je me suis mise à faire de la sous-traitance pour une membre de ma famille, qui est réviseure-rédactrice-traductrice professionnelle, qui avait beaucoup de travail et qui m'a engagée pour faire le débroussaillage. » (A. Morin dans Morin, 2016a) C'est comme cela qu'elle a pu apprendre les bases du métier et acquérir un peu d'expérience avant de trouver par elle-même ses contrats.

En somme, les liens familiaux aident grandement les réviseurs à trouver leurs premiers contrats rémunérés en plus de leur permettre d'acquérir une expérience pertinente dans le domaine. Par la suite, le réviseur pourra utiliser ses autres contacts afin d'aller chercher davantage de contrats.

## **2.2 Réseaux professionnels**

### **2.2.1 Milieu éditorial**

Le milieu éditorial fournit les contacts les plus importants dont les réviseurs littéraires peuvent profiter. Ceux-ci doivent entretenir de bonnes relations avec différents éditeurs, auteurs ou avec tout autre agent du milieu<sup>68</sup>. Dans bien des cas, l'éditeur sera l'un des seuls à contacter le réviseur, ce qui se fait généralement par courriel ou par téléphone. À ce moment, il ne suffit que de quelques échanges pour fixer les termes du contrat (tarif et délai), donner quelques consignes concernant la révision à faire et pour envoyer le manuscrit au réviseur. En fait, les clients « orientent le travail du réviseur par l'entremise du mandat et ont parfois des exigences précises » (Bisaillon, 2007 : 37). À tout moment, le réviseur peut écrire à l'éditeur pour régler des problèmes ou pour s'assurer de certains éléments<sup>69</sup>. L'éditeur est le maillon principal du réseau que se crée le réviseur, puisque c'est avec lui qu'il entretient les liens les plus directs. En fait, le réviseur entre très peu en relation avec d'autres agents de la chaîne de production du livre. Généralement, il est engagé par le chargé de projet (éditeur, directeur de collection ou

---

<sup>68</sup> Ce type de relation pourrait s'étudier entre autres par le biais des pages Facebook ou LinkedIn des réviseurs. Il serait possible de récolter plusieurs données quant aux liens « d'amitié » entre les différents agents du milieu éditorial québécois et relever l'importance de ces liens.

<sup>69</sup> La nature des échanges entre l'éditeur et le réviseur sera davantage détaillée dans le troisième chapitre.

responsable de la révision<sup>70</sup>) et n'aura des échanges qu'avec cette personne. Une fois son travail accompli, le réviseur n'a pas à expliquer ses modifications à l'auteur, ce qui fait qu'il n'a pas à le rencontrer. N'empêche, le réviseur qui désire agrandir son réseau peut entrer en contact avec différents agents ou auteurs afin de faire circuler son nom dans le milieu.

Dans certains cas, les écrivains peuvent aussi s'attacher les services d'un réviseur, en particulier si leur collaboration se déroule bien. Si l'auteur change de maison d'édition, il peut demander à l'éditeur d'engager le réviseur avec lequel il est habitué de travailler. Il peut même arriver qu'un auteur requière les services d'un réviseur pour que celui-ci fasse une première révision avant qu'il envoie son manuscrit à une maison d'édition.

Il est donc possible pour le réviseur de bénéficier des bonnes relations au sein de l'industrie du livre, que ce soit par le biais, entre autres, d'éditeurs ou d'auteurs.

### **2.2.2 Personnes-ressources**

Parmi les personnes-ressources qui gravitent dans l'univers des réviseurs, nous pouvons compter, d'une part, sur les autres réviseurs. Des propos recueillis par nos participants, il semblerait que la plupart d'entre eux auraient quelques collègues vers qui se tourner lorsqu'ils ont des questions : « J'ai une amie à qui j'écris quand je suis vraiment bloquée, et elle le fait aussi, quand on a vraiment des problèmes compliqués. » (A. Morin dans Morin, 2016a) Pour Renaud Roussel, qui est responsable de l'équipe de réviseurs du Boréal, c'est un tout autre travail de collaboration, puisqu'il échange avec tous les réviseurs-pigistes qu'il emploie, que ce soit pour lui-même poser des questions ou pour répondre aux interrogations de ses pigistes :

---

<sup>70</sup> Peu importe qui est le chargé de projet, la nature des échanges entre celui-ci et le réviseur est la même.

Je collabore avec tous mes pigistes véritablement. On a une équipe d'une douzaine de pigistes, je dirais qu'il y a cinq pigistes avec lesquels on travaille beaucoup [...]. Mais avec ces cinq pigistes principaux, oui, il y a beaucoup d'échanges, et je les connais mieux aussi, je suis plus à l'aise avec eux, nos échanges sont moins formels et on a développé une dynamique de travail : moi je sais exactement à quoi m'attendre, je sais exactement quel texte leur donner aussi, je connais leurs forces. (R. Roussel dans Morin, 2016b)

De plus, lorsqu'un réviseur se tourne vers un autre réviseur pour répondre à une question pointue – plutôt que vers un ouvrage de référence particulier – c'est parce qu'il s'attend à trouver une réponse pertinente, voire à confirmer la solution imaginée. Certes, « si un individu a besoin de l'aide de certains membres de son réseau pour atteindre un objectif, il faut bien sûr que ces derniers détiennent les ressources nécessaires, mais il faut surtout qu'ils soient prêts à lui accorder leur aide » (Degenne et Forsé, 2004 : 123). Et pour s'assurer, d'une certaine manière, que les autres membres du réseau soient prêts à répondre aux questions du réviseur, il faut que celui-ci soit aussi prêt et apte à venir en aide à ses collègues. Il s'agit d'une relation de réciprocité où les membres doivent donner autant qu'ils reçoivent, ce que Marie-Ève Laroche a bien exprimé :

Mais à l'occasion, ça peut arriver, j'ai quand même un petit réseau de trois ou quatre personnes qui font de la révision et en qui j'ai confiance, parce qu'il y a ça aussi, il faut avoir confiance en ce qu'on va nous donner comme réponse. C'est déjà arrivé que je pose de petites questions, mais encore là, je me dis qu'il faut que ce soit un peu donnant-donnant : si moi j'ose prendre du temps à l'autre pour lui poser des questions, il faut que lui aussi puisse oser, à l'occasion, de mon côté. (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b)

La collaboration entre réviseurs semble donc courante dans la profession, sans doute parce qu'il n'est pas toujours possible pour eux de trouver des réponses satisfaisantes à leurs questions dans les ouvrages de référence, puisque la littérature est un art qui s'écarte régulièrement de la norme. Les réviseurs n'ont d'autres choix que de se tourner vers des collègues pour les aider sur une question difficile. Cependant, comme le fait bien remarquer Marie-Ève Laroche, il s'agirait d'une

collaboration occasionnelle, puisqu'on ne tient pas à déranger d'autres réviseurs en leur imposant un peu de temps de travail supplémentaire dans des délais qui sont souvent trop serrés.

Le réviseur peut également se tourner vers d'autres personnes, qui ne sont pas nécessairement des professionnels de la langue, mais qui peuvent tout de même les aider à vérifier quelques éléments plus spécifiques. Dans leurs textes, les écrivains peuvent mettre en scène des personnages occupant toute sorte de fonctions (mécanicien, médecin, horticulteur, etc.) ou ils peuvent situer l'histoire dans une région où les gens utilisent des expressions particulières (Acadie, Canada anglais, Saguenay, etc.). Toutefois, le réviseur ne maîtrise peut-être pas le vocabulaire spécialisé utilisé par l'écrivain. Il se tourne alors vers des personnes (famille, amis, connaissances, professionnels) pour l'aider à confirmer que le vocabulaire utilisé est adéquat. Dans son travail, le réviseur va s'assurer que les termes employés sont les bons, ce qui veut dire que ce professionnel révise au-delà de la langue et de la linguistique. Pour Renaud Roussel, comme le réviseur veut être certain des interventions qu'il effectue, il consultera les sources nécessaires :

Le réviseur étant une personne curieuse par nature [...] et qui aime être sûre d'elle, donc qui s'appuie toujours sur des livres et qui veut aussi s'appuyer sur des spécialistes. Donc, oui, c'est vrai qu'on est amenés à contacter des gens fréquemment et on aime ça, on aime être sûrs de notre réponse. (R. Roussel dans Morin, 2016b)

Selon Alexie Morin, les dictionnaires n'ont parfois pas toutes les réponses dont le réviseur a besoin, et c'est pourquoi il faut parfois consulter des spécialistes : « [II] y a des questions des fois où *Termium* ou le *Dictionnaire terminologique* ne peuvent pas répondre à ta satisfaction, alors tu appelles ton oncle ou quelqu'un qui travaille dans ce domaine. » (A. Morin dans Morin, 2016a) Même si certains réviseurs préfèrent encore utiliser des ouvrages de référence (papier ou électronique) pour trouver les réponses à leurs questions, il est aussi fréquent qu'ils utilisent les connaissances offertes par des personnes-ressources. Il s'avère que le réseau des réviseurs est

assez grand, puisqu'ils savent s'entourer d'un bon nombre de personnes qui peuvent les aider dans leur travail en leur apportant des réponses précises à des questions particulières, que ces questions soient en lien avec la langue ou non.

### **2.2.3 Groupes et associations**

Il existe différents groupes informels ou associations pour soutenir les réviseurs dans leur travail. Ces regroupements agissent un peu au même titre que les personnes-ressources. Ils permettent en plus d'échanger sur la profession, et les réviseurs peuvent y trouver un certain réconfort, voire une sécurité, surtout pour ce qui est des associations étant donné leur statut plus formel.

Les équipes de révision sont une belle occasion pour les réviseurs de s'entourer de personnes fiables pour les aider dans leur travail. Certaines entreprises de plus grande envergure peuvent se permettre d'engager plusieurs réviseurs qui travailleront à l'interne comme salariés de l'entreprise<sup>71</sup>. C'est ainsi que Julie-Jeanne Roy a commencé à faire de la révision, puisqu'elle a été engagée par le groupe de TVA Publications : « J'ai donc commencé à être réviseure-correctrice au sein d'une grande équipe de révision. C'est très formateur, parce qu'on échange beaucoup sur certaines règles et sur notre travail. » (J.-J. Roy dans Morin, 2016c) Les équipes de révision sont de bons endroits où commencer dans le métier, puisqu'il est possible de profiter de l'expérience des autres membres de l'équipe pour se perfectionner dans le domaine : les collègues agissent comme des mentors auprès du réviseur débutant, en plus d'être une ressource indispensable lorsque des questions plus difficiles surgissent. Bien que les équipes de réviseurs

---

<sup>71</sup> Il s'agit plus fréquemment d'entreprises œuvrant dans les médias et qui publient un grand nombre de communications, comme les journaux, les revues ou les chaînes de télévision.

soient très profitables pour ces professionnels, celles-ci n'existent pas vraiment dans le domaine littéraire, la plupart des réviseurs littéraires étant des pigistes.

À l'ère numérique où nous nous trouvons, d'autres ressources sont aussi disponibles pour aider les réviseurs dans leur travail. Sur les réseaux sociaux, notamment Facebook, des groupes ont été créés pour rassembler les réviseurs, autant pigistes que salariés, linguistiques ou littéraires. Sur ces pages, nous pouvons retrouver des conversations sur la qualité de la langue, sur les conditions de travail ou sur tout autre sujet entourant le monde de la révision. Il s'agit de ressources bien profitables pour les réviseurs, puisque certains groupes Facebook rassemblent des milliers de personnes : les groupes les plus populaires sont ceux des [\*Correctrices en détresse\*](#) (2019), le [\*Groupe de discussion du Carrefour des langagiers entrepreneurs \(CLEF\)\*](#) (2019) et le groupe [\*Vie de pyjiste\*](#) (2019)<sup>72</sup>. Chacun de ces groupes compte quelque 1600 membres<sup>73</sup>. Il est donc fort possible de trouver une réponse pertinente à ses questions en interrogeant les membres de ces différents groupes.

En plus des groupes, il existe des pages personnelles sur Facebook où il est possible de « suivre » des réviseurs. Nous retrouvons plusieurs dizaines de pages sur cette plateforme où des réviseurs offrent leurs services, telles que : [\*RÉVISION + RÉDACTION\*](#) (Massé, 2017), [\*Révision Œil félin\*](#) (Véronique, 2017), [\*A+ Correction et révision\*](#) (Gagné-Choinière, 2017) ou encore, [\*Donnez bonne mine à vos textes – correction et révision de textes\*](#) (Baban Roy, 2017). Sur leurs pages, ces professionnels peuvent donner des conseils sur la révision, expliquer certaines règles particulières de la langue, voire raconter des anecdotes personnelles de leur vie. Ces pages

---

<sup>72</sup> Ce ne sont pas que des réviseurs qui sont membres de ces groupes, il y a aussi beaucoup de traducteurs (notamment au CLEF). Le groupe *Vie de pyjiste* regroupe quant à lui des travailleurs à la pige de différents domaines.

<sup>73</sup> Il est fort probable que plusieurs mêmes membres soient inscrits sur ces trois groupes fermés. Il faut d'ailleurs souligner que ces membres ne viennent pas tous du Québec ou du Canada; plusieurs proviennent également de la France.

agissent un peu au même titre que les blogues – qui sont aussi très populaires – en encourageant la discussion sur divers sujets. Parmi les blogues les plus connus, nous trouvons celui de [\*RÉVISION + RÉDACTION\*](#) (Massé, 2017) et celui du [\*Clin d’Œil félin\*](#) (Véronique, 2017), en plus du [\*Blogue d’une réviseuse\*](#) (Audet, 2017) et de [\*L’Hebdomadaire des réviseurs\*](#), qui est le blogue officiel de Réviseurs Canada (2017). Il existe donc des communautés virtuelles où le réviseur peut se diriger lorsqu’il a besoin de conseils. Cela permet en outre au réviseur de créer un esprit de communauté en le sortant de son isolement quotidien.

Il n’y a pas que dans le monde virtuel que le réviseur peut trouver du soutien. Quelques associations sont aussi là pour aider le réviseur dans son travail. Les associations sont très importantes, puisqu’elles permettent la reconnaissance d’une profession : « La création d’une association marque un moment important, puisqu’elle constitue en quelque sorte l’étape ultime de la reconnaissance sociale d’un métier. Son émergence coïncide avec l’aboutissement d’un long cheminement qui transforme une activité de dilettante en métier socialement reconnu. » (Vincent, 2005 : 119) Les associations ont un rôle formel, car elles ont des missions et des objectifs pour appuyer les professionnels. D’ailleurs, pour être membre d’une association, il faut généralement déboursier un certain montant d’argent, et des examens peuvent être offerts pour rendre compte des qualifications des membres (agréments).

L’association la plus connue demeure [\*Réviseurs Canada\*](#), qui regroupe plus de 1300 membres<sup>74</sup>. L’association « a pour mandat d’élaborer et de promouvoir des normes professionnelles en révision, de mieux faire comprendre la valeur de la révision et d’offrir des produits et des services aux réviseurs tout au long de leur carrière » (Réviseurs Canada, 2017). De plus :

---

<sup>74</sup> Ce chiffre a été pris sur le site internet de l’association en mars 2019. Nous ne savons toutefois pas s’il est à jour.



Révisers Canada permet de se perfectionner professionnellement par l'entremise des ateliers, des formations en ligne et des congrès, préconise et maintient des normes élevées en révision au moyen de l'agrément et de la publication d'ouvrages de référence, offre aux réviseurs salariés et pigistes l'occasion de se joindre à un réseau et de nouer des collaborations, tisse des liens et établit des partenariats avec d'autres associations connexes dans des domaines d'intérêt commun. (Révisers Canada, 2017)

L'association encadre ses membres en mettant plusieurs ressources à leur disposition, dont des guides de travail, des exemples de contrats types pour les réviseurs-pigistes en plus d'offrir des formations de perfectionnement dans chacune des sections régionales. Le programme d'agrément en révision linguistique offert par Révisers Canada permet aux réviseurs de faire évaluer et reconnaître leurs compétences par l'association. Aucune exigence n'est requise pour s'inscrire à l'examen d'agrément, contrairement aux traducteurs, par exemple, qui doivent posséder des diplômes universitaires reconnus pour faire partie de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec. L'absence d'exigences spécifiques pour devenir réviseur agréé explique sans doute pourquoi la profession tarde à être pleinement reconnue.

Même si Révisers Canada est l'association la plus reconnue pour les réviseurs, ceux-ci peuvent aussi se tourner vers d'autres groupes, comme le Carrefour des langagiers entrepreneurs, l'Association des conseils en gestion linguistique ou encore la Société québécoise de la rédaction professionnelle. Ces regroupements ne sont peut-être pas destinés directement aux réviseurs, par contre ceux-ci peuvent y trouver des ressources très utiles concernant la langue et la rédaction.

Le [Carrefour des langagiers entrepreneurs](#) (CLEF<sup>75</sup>) désire « être la plateforme centrale d'information et de services pour les langagiers entrepreneurs du Québec et du Canada » (CLEF, 2018). Pour mener à bien sa mission, le regroupement propose quatre objectifs : « offrir des activités de formation utiles aux langagiers entrepreneurs ; favoriser le réseautage entre les différents acteurs du milieu langagier ; fournir toute une gamme de services, de rabais et

---

<sup>75</sup> L'acronyme combine le nom de l'association en français et en anglais (Language Entrepreneurs Forum).

d'avantages à ses membres ; défendre les intérêts politiques et professionnels des langagiers en pratique privée. » (CLEF, 2018) Ce groupe permet aussi à ses membres d'avoir accès à une certaine visibilité, puisqu'ils peuvent s'inscrire dans le répertoire, en plus d'offrir des activités de réseautage où les membres peuvent rencontrer d'autres professionnels, et ainsi créer des liens qui pourront leur être utiles dans leur pratique.

[L'Association des conseils en gestion linguistique](#) (ACGL) a, quant à elle, pour but de « rassemble[r] les décideurs en gestion linguistique animés par un souci d'excellence et engagés à promouvoir la valeur ajoutée des services langagiers professionnels » (ACGL, 2017). Dans son programme de visibilité et de partenariat, l'Association précise qu'elle souhaite « apporter une aide concrète et efficace aux décideurs de la fonction linguistique et viser l'excellence en gestion linguistique », en plus de vouloir « informer ses membres des tendances dans les professions langagières » (ACGL, 2017). Grâce à cette association, le réviseur pourra retrouver les nouvelles normes acceptées en linguistique, ce qui pourra grandement l'aider dans son travail.

Pour ce qui est de la [Société québécoise de la rédaction professionnelle](#) (SQRP), elle « a pour mission de certifier des compétences en rédaction professionnelle, de promouvoir les intérêts de ses membres et de faire rayonner le titre de rédacteur agréé dans le secteur des communications » (SQRP, 2017). Ainsi, les réviseurs, qui œuvrent parfois comme rédacteurs, peuvent bénéficier de cette société afin de faire valoir leurs compétences.

Bref, il existe plusieurs regroupements vers lesquels les réviseurs peuvent se tourner en cas de besoin. Chacune des associations que nous avons décrites présente des caractéristiques particulières et complémentaires qui peuvent s'avérer très utiles pour un réviseur. Il en va de même pour les différents groupes Facebook : chacun regroupant une clientèle spécifique qui peut fournir des réponses à ses questions. Bien que le monde de la révision et du travail des langagiers (salariés ou pigistes) soit petit au Québec, nous ne sentons pas d'effet de concurrence entre les

diverses ressources offertes aux réviseurs, il s'agit plutôt d'une complémentarité dans les offres de services.

À tort, nous avons tendance à penser que le réviseur est un solitaire puisqu'il exerce généralement son métier de chez lui. Or, nous venons de voir que même s'il travaille de la maison, il sait s'entourer d'un bon nombre de personnes et peut profiter d'un assez large réseau pour le soutenir dans sa tâche, qu'il s'agisse d'un réseau professionnel ou personnel. Que sa question soit d'ordre linguistique, pratique ou professionnel, le réviseur a toute sorte de ressources à portée de main pour l'aider dans sa tâche ; il ne lui suffit que d'aller vers elles.

### **3. CONDITIONS DE TRAVAIL**

Nous avons vu précédemment que la plupart des réviseurs cumulent plusieurs contrats pour arriver à bien vivre de leur profession, ce qui fait qu'ils ne sont pas attachés à une entreprise en particulier et qu'ils ne peuvent pas profiter des avantages qui viennent avec le statut de salarié. Quelles sont donc les conditions de travail de ces réviseurs-pigistes ?

#### **3.1 Tour d'horizon des conditions de travail**

Dans son article, Suzanne Robert (1985) dépeint un tableau plutôt sombre des conditions de travail de réviseurs :

Qu'en est-il des honoraires accordés au réviseur-correcteur ? Pour combien de dollars met-il tous ses neurones et ses connaissances au service du château de l'édition, de l'art et de la science ? Avec un peu de chance, pour 10 \$ l'heure<sup>76</sup>.

---

<sup>76</sup> À cette époque, le salaire minimum était à 4 \$ l'heure.

Les plus audacieux réussissent parfois à obtenir 12 \$, mais la chose reste exceptionnelle. [...] De plus, il n'est accompagné d'aucun avantage social ; pas de vacances payées, pas d'assurance-salaire, pas de fonds de pension, pas d'assurance-chômage. [...] Il ne peut pas nourrir l'espoir d'obtenir de l'avancement ; il ne peut négocier avec l'appui d'aucun syndicat ; il ne fait partie d'aucune association professionnelle (il n'en existe pas dans ce domaine) ; il est entièrement soumis au bon vouloir de l'éditeur ; il ne possède aucun statut. (Robert, 1985 : 5-6)

Selon Robert, le métier de réviseur ne bénéficiait d'aucun avantage social en 1985 : les conditions de travail y étaient plutôt difficiles.

Lors des entretiens que nous avons menés, nous avons posé la question à nos participants, à savoir si leurs conditions de travail ont évolué depuis qu'ils exercent la profession de réviseur, puisque la plupart travaillent dans ce domaine depuis plus d'une dizaine d'années. Il s'avère que grâce aux progrès informatiques, la profession a beaucoup évolué. Comme la majorité du travail peut se faire à distance grâce à internet, le réviseur profite d'une plus grande liberté :

Donc, pour les réviseurs, je pense que les conditions ont un petit peu changé... ils sont énormément derrière leur écran, mais ils ont aussi... peut-être aussi une plus grande liberté parce qu'avant il fallait travailler à proximité de la maison d'édition avec laquelle on faisait affaire, alors que maintenant, ils peuvent aller voyager en Chine et ils peuvent toujours travailler sur un texte écrit par un auteur québécois, il n'y a aucun problème. (R. Roussel dans Morin, 2017d)

Les réviseurs auraient également gagné en rapidité « grâce aux courriels et à l'intégration informatique » (P. Genêt dans Morin, 2017c). Comme les réviseurs travaillent désormais à l'écran, ils n'ont plus à saisir chaque correction à la main et gagnent ainsi en rapidité. Selon Renaud Roussel, ce gain pourrait leur permettre de produire plus et, par le fait même, d'améliorer leurs revenus (R. Roussel dans Morin, 2017d). Toutefois, les contrats que les maisons d'édition, les revues et les magazines proposent aux réviseurs sont moins nombreux qu'auparavant<sup>77</sup>, ce qui les oblige à se tourner vers la révision d'autres types de documents (rapports gouvernementaux, institutions financières ou pharmacologiques, etc.) afin de pouvoir bien vivre de leur métier.

---

<sup>77</sup> Plusieurs entreprises choisissent de se passer des services d'un réviseur pour limiter les coûts de production.

Mis à part les progrès informatiques, il apparaît que les conditions socioéconomiques des réviseurs n'ont pas beaucoup évolué. En fait, selon eux, les conditions et les salaires sont les mêmes depuis une vingtaine d'années. Pascal Genêt est affirmatif : « [Les] condition[s] de travail, c'est-à-dire [les] salaire[s], c'est à peu près la même chose depuis 20 ans. » (P. Genêt dans Morin, 2017c) Nous retrouvons un discours semblable auprès des réviseurs rencontrés : « Très peu de changements de ce côté, les salaires ont très peu monté et sont toujours à négocier. » (Laroche, 2017 : 3) « Les tarifs ont très, très peu augmenté en 15 ans – les conditions se sont donc dégradées. » (Roy, 2017 : 2) Pour Renaud Roussel, les salaires des réviseurs ne peuvent augmenter, puisque toute la chaîne du livre a atteint un certain plafond :

Malheureusement, je pense que ça évolue pas trop sur le plan salarial, en fait sur le plan de la rémunération... Malheureusement, j'ai l'impression qu'on a atteint un plafond aujourd'hui... Les profits des maisons d'édition n'augmentent pas, donc le tarif horaire des réviseurs augmente très peu, ce qui est triste parce qu'ils font un travail essentiel. (R. Roussel dans Morin, 2017d)

Dans un contexte où l'ensemble des métiers du livre est en difficulté, les conditions de travail des réviseurs demeurent elles aussi difficiles.

Au cours des dernières années, en France, les correcteurs<sup>78</sup> ont d'ailleurs commencé à manifester leur mécontentement. Au printemps 2016, un groupe de correcteurs a mis en place une pétition pour faire valoir leur statut dans l'édition, ainsi que les conditions qui y sont liées :

Un correcteur est travailleur à domicile (TAD) ; il peut être embauché en CDD<sup>79</sup>.

Jusque-là tout va bien.

La plupart du temps, sans avoir signé de contrat, s'il travaille régulièrement pour une maison d'édition, le correcteur est en CDI<sup>80</sup> de fait, mais sans aucune garantie d'un nombre d'heures travaillées, ni aucun revenu fixe et prévisible, l'annexe IV de la Convention nationale de l'édition qui régit le statut des TAD

---

<sup>78</sup> Rappelons qu'en France, on utilise le terme « correcteur » plutôt que « réviseur ».

<sup>79</sup> Contrat à durée déterminée.

<sup>80</sup> Contrat à durée indéterminée.

n'imposant aucune obligation aux employeurs d'un salaire mensuel minimum. Il doit se tenir en permanence à disposition de l'entreprise, qui l'emploiera une heure, quinze heures, cent vingt heures ou pas du tout dans le mois. Il est payé à la tâche, au nombre de signes, à un salaire horaire trop bas, et parfois dans des délais qui ignorent que certains jours sont chômés. Si un manuscrit est en retard ou annulé, le correcteur n'a aucune compensation, il se retrouve avec un compte en banque dans le rouge et ses yeux pour pleurer. Étant en CDI, et bien que cotisant, il n'a pas droit aux allocations chômage. C'est un intermittent... sans le statut de l'intermittence ! (*L'édition mérite une bonne correction*, 2018)

En plus de la pétition qui circule depuis plus de trois ans, certains correcteurs se regroupent lors d'événements, notamment pendant l'édition du salon Livre Paris de mars 2017, pour manifester leur désir d'améliorer leurs conditions de travail. Ils revendiquent entre autres la révision de l'annexe IV de la Convention nationale de l'édition. Parmi leurs demandes, « on retrouvait principalement le “*lissage du salaire sur l'année*”, qui permettrait aux correcteurs et travailleurs à domicile, à la charge de travail irrégulière, de recevoir un salaire plus constant d'un mois à l'autre. » (Oury, 2016, l'auteur souligne) L'ajustement salarial n'était pas leur seule demande. En fait, plusieurs conditions de travail étaient à revoir et les « autres demandes de l'intersyndicale portaient sur l'égalité entre les travailleurs à domicile et les autres salariés : indemnités de licenciement et de chômage, prise en compte de l'ancienneté, accès aux actions de formation, paiement des jours fériés, non-avance des frais de mutuelle... » (Oury, 2016)

Malgré les moyens qui ont été pris depuis quelques années et malgré le soutien de structures officielles, comme le Syndicat des correcteurs<sup>81</sup>, les demandes de ces travailleurs n'ont pas encore été entendues : les parties sont toujours en négociation. En date du 21 décembre 2017, voici ce qui était proposé aux correcteurs : « [N]ous aurions enfin un contrat de travail écrit, comme tous les salariés ; le droit d'être payées [sic] pendant une formation, comme tous les

---

<sup>81</sup> La vocation de ce syndicat est « de fédérer et de défendre les correcteurs, lecteurs-correcteurs et tous les travailleurs des professions connexes de l'édition, salariés de presse quotidienne ou magazine, travailleurs à domicile (TAD) de l'édition. » (Le Syndicat des correcteurs, 2011)

salariés ; nous pourrions enfin toucher des indemnités journalières en cas d'arrêt de travail... Nous partons de si loin. » (*L'édition mérite une bonne correction*, 2018) Bref, les conditions de travail des correcteurs français ne sont pas encore enviables, mais elles seraient sur la bonne voie pour le devenir.

Au Québec, comme la plupart des réviseurs sont des pigistes, il est plus difficile pour les travailleurs de se regrouper pour protester contre leurs conditions de travail difficiles et leur statut fragile au sein des entreprises pour lesquelles ils offrent leurs services. Pourtant, selon les informations que nous avons recueillies, la profession ne bénéficie pas des meilleures conditions, du moins pour ce qui est des pigistes ; les réviseurs salariés ont des conditions tout autres en ce qui concerne les délais, la précarité d'emploi, les assurances et les salaires.

### **3.2 Les délais**

De manière générale, les réviseurs-pigistes rencontrés disent que les délais accordés pour la révision d'un roman sont souvent trop courts. Les délais sont généralement calculés selon une « règle de trois : nombre de pages divisé par le nombre de pages à l'heure visé. On donne une date limite en jours, considérant que la personne va travailler six ou sept heures par jour, et on laisse une journée tampon à la fin pour les imprévus. » (A. Morin dans Morin, 2016a) Ce mode de calcul semble plus ou moins apprécié par les pigistes, puisqu'il ne leur laisse pas de marge de manœuvre advenant des imprévus. Pour Julie-Jeanne Roy, en réalité, la révision d'un roman demanderait davantage de temps : « Donc, ils vont calculer, dépendamment des maisons d'édition, environ 1000 ou 1500 mots à l'heure, et le délai va être établi en fonction de ça. Disons qu'on a un texte de 70 000 mots : on nous donne souvent environ une semaine pour le réviser,

mais dans la réalité, ce n'est pas comme ça, c'est beaucoup plus long. » (J.-J. Roy dans Morin, 2016c) Certaines maisons imposent même des délais de 2000 mots à l'heure, ce qui exige une grande rapidité de travail de la part du réviseur, et ne laisse pas de temps pour faire une bonne révision de type éditorial. Le fait d'avoir des délais toujours très serrés peut causer beaucoup d'anxiété, le réviseur devant produire un travail de qualité en un temps minimum. Dans le but d'améliorer quelque peu ses conditions, Marie-Ève Laroche n'accepte plus ce type de contrat : « Quand c'est trop serré, il peut arriver que je décide carrément de ne pas prendre le projet. [...] Alors maintenant, je dirais que je négocie deux à trois semaines de délai chaque fois que j'ai un roman à faire [...]. » (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b) Certains pigistes exercent un certain contrôle sur leurs conditions : il s'agit d'une négociation à avoir entre les éditeurs et leurs pigistes.

Du côté des réviseurs salariés, les délais ne sont généralement pas aussi serrés, puisqu'ils ont souvent des tâches connexes à effectuer, du moins, c'est ce que nous a confié Alexie Morin :

En ce qui me concerne, étant donné que je suis rendue à l'interne et que j'ai d'autres tâches qui sont reliées à l'édition : je suis sur le comité de lecture, je fais un peu de correspondance, je fais de la mise en forme de documents, donc ça devient un petit peu plus flou. Mais en gros, on se fixe aussi un objectif d'un nombre de pages à l'heure, avec une cible d'heures à travailler chaque jour, ce qui nous permet de dégager un calendrier. (A. Morin dans Morin, 2016a)

Les réviseurs salariés ont une plus grande latitude en ce qui concerne les délais, mais le stress vécu par ces travailleurs n'en est pas moins diminué, puisqu'ils ont beaucoup d'autres choses à faire au sein de l'entreprise, ce qui peut également devenir une source d'anxiété.



### 3.3 La précarité d'emploi et les assurances

Étant donné le statut précaire du pigiste, celui-ci ne bénéficie généralement d'aucune assurance, ni pour sa santé, ni pour son emploi. Pour Jean-Pierre Leroux, le pigiste se doit de faire du bon travail, s'il veut continuer à avoir des contrats et s'assurer une certaine sécurité :

J'en suis en effet venu à saisir que le pigiste – peu importe dans quel domaine il évolue – a tout intérêt à exécuter un travail de qualité, car sa place au sein d'une entreprise (à laquelle, en fait, il n'appartient même pas) n'est jamais garantie. Il est sur la corde raide. [...] Ainsi, le client ne doit jamais rien au pigiste, tout comme le pigiste a la liberté de se détourner d'un client, de ne pas être disponible, de choisir la période de ses congés et vacances [...]. (Leroux, 2016 : 42-43)

Tout comme les correcteurs français, les réviseurs-pigistes du Québec n'ont aucune assurance pour leur salaire, n'ont pas droit au chômage et les années d'ancienneté ne comptent pas vraiment. Ils vivent dans la précarité<sup>82</sup> et n'ont pas d'assurances en cas de maladie ou de perte d'emploi. Le réviseur doit, de lui-même, faire des demandes auprès d'institutions, ce qu'a fait Marie-Ève Laroche : « En fait, il faudrait que j'y aille par moi-même, c'est-à-dire que j'ai des assurances personnelles pour certaines choses, mais je n'ai pas d'assurances-salaire et tout. Honnêtement, je trouvais que ça revenait vraiment trop cher. Donc, on se croise les doigts pour ne pas tomber malade, finalement ! » (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b) Il est également possible pour certains réviseurs de profiter des assurances d'un conjoint, même si celles-ci ne couvrent pas tout. C'est le cas de Julie-Jeanne Roy : « [J']ai des assurances parce que mon conjoint a un emploi rémunéré comme employé, donc lui a des assurances sur lesquelles je suis moi-même. Sinon, non, il n'y a aucune sécurité à moins d'être réviseur sur place, et ce ne sont pas des postes qui sont très courants. » (J.-J. Roy dans Morin, 2016c)

---

<sup>82</sup> Nous reviendrons sur la question de la précarité d'emploi et du salaire dans les avantages et inconvénients de la profession.

Les réviseurs salariés bénéficient effectivement de plus d'avantages sociaux, autant en ce qui concerne la sécurité d'emploi que les assurances. En ce sens, les employés du Boréal peuvent profiter d'assurances collectives (assurances maladies et assurances dentaires) (R. Roussel dans Morin, 2016b). Étant donné leur statut de salarié, ils ont droit à l'assurance-chômage et leur ancienneté au sein de l'entreprise devrait généralement être prise en considération. Se trouver un emploi comme salarié dans une maison d'édition serait l'idéal, puisqu'à ce moment, le travail est assuré et la précarité n'existe presque plus (A. Morin dans Morin, 2016a). Les réviseurs salariés bénéficient de réels avantages sur les réviseurs-pigistes, du moins, en ce qui a trait aux avantages sociaux.

### **3.4 Les salaires des réviseurs**

Bon nombre de réviseurs-pigistes estiment ne pas gagner assez d'argent avec la révision littéraire. Marie-Ève Laroche l'a même mentionné pendant l'entretien : « Et puis, pour les inconvénients, eh bien, il y a le salaire, vraiment, qui est un peu décourageant pour toutes les qualifications que ça demande, en fait. » (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b) De manière générale, un réviseur littéraire<sup>83</sup> peut recevoir un salaire horaire qui se situe entre 20 \$ et 25 \$<sup>84</sup>. S'il s'agit d'un réviseur expérimenté qui travaille pour une maison bien établie, il peut réussir à demander jusqu'à 30 \$ l'heure. Pourtant, lorsque nous regardons la grille des tarifs proposée par l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ), un réviseur stylistique devrait recevoir un salaire horaire d'environ 44 \$, alors qu'un correcteur d'épreuves pourrait demander autour de 34 \$ (UNEQ, 2017). Nous comprenons alors la frustration des réviseurs. En fait, si un réviseur ne fait

---

<sup>83</sup> Les réviseurs travaillant dans d'autres domaines peuvent recevoir de plus gros salaires.

<sup>84</sup> Selon ce que nos participants nous ont confié.

que de la révision littéraire, il pourra difficilement en vivre. En moyenne, un réviseur aura une vingtaine de contrats littéraires dans une année<sup>85</sup>. Selon les calculs d'Alexie Morin, un réviseur qui aurait une vingtaine de contrats d'environ 25 heures chacun, et qui demanderait 22 \$ l'heure cumulerait un salaire annuel d'environ 11 000 \$ (A. Morin dans Morin, 2016a). Il s'avère ainsi que la révision littéraire n'est pas suffisante pour permettre de bien en vivre.

La majorité des réviseurs cumulent donc un deuxième emploi pour avoir un revenu annuel suffisant. Pour Bernard Lahire, la double vie des écrivains – qu'on pourrait aussi appliquer aux réviseurs<sup>86</sup> – est assez courante dans la vie contemporaine : « [La] fréquente double vie des écrivains ne constitue pas un fait anodin ou insignifiant, mais un fait absolument central de la vie littéraire. » (Lahire, 2006 : 62-63) Central, oui. Tous les réviseurs que nous avons rencontrés, autant pigistes que salariés, occupent plus d'une fonction, qui ont généralement un lien avec le domaine langagier. Avant d'occuper un poste au Quartanier, Alexie Morin a toujours combiné plusieurs revenus : « C'est pour ça que j'ai toujours eu un ou deux clients dans le corpo, j'ai toujours cumulé plein de revenus : j'ai toujours eu deux jobs, ou des bourses d'écriture, des prêts et bourses, des prêts étudiants, et ainsi de suite. » (A. Morin dans Morin, 2016a) Aujourd'hui encore, Alexie Morin cumule les titres puisqu'en plus d'être réviseure, elle est éditrice au Quartanier et elle est écrivaine. Même chose pour Marie-Ève Laroche : elle occupe plusieurs postes pour arriver à bien vivre, que ce soit par l'enseignement, les charges de projets ou autre chose (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b). Julie-Jeanne Roy trouve des contrats au-delà de la révision littéraire : « [Je] fais de la traduction aussi, et je fais de la révision pour des magazines, c'est ce qui me permet d'avoir un revenu suffisant. » (J.-J. Roy dans Morin, 2016c) De son côté,

---

<sup>85</sup> Il s'agit de la moyenne des contrats que nos réviseurs se voient confier en une année.

<sup>86</sup> Nous pouvons en fait appliquer cette affirmation à plusieurs agents du milieu littéraire. Selon Pascal Genêt, même les éditeurs cumulent plusieurs métiers : « [L]es conditions d'exercice du métier [d'éditeur] sont marquées par une situation économique souvent précaire, imposant une pluriactivité salariale nécessaire à la survie. » (Genêt, 2015 : 72)

Renaud Roussel profite des accalmies au Boréal pour prendre quelques contrats de traduction pour une maison d'édition française (R. Roussel dans Morin, 2016b). Peu importe le statut des réviseurs, qu'ils soient pigistes ou salariés, chacun occupe une deuxième fonction pour lui permettre de continuer à faire de la révision littéraire. D'ailleurs, ces propos rappellent les statistiques que nous avons vues précédemment, à savoir que la grande majorité des réviseurs ne travaillent pas qu'en révision, mais qu'ils occupent d'autres fonctions qui ont généralement un lien avec la langue ou l'édition.

Comme les réviseurs exercent plusieurs professions, se considèrent-ils toujours comme des réviseurs ? Bernard Lahire relève la question pour les écrivains dans son essai *La condition littéraire, La double vie des écrivains* (2006) :

Peut-on parler, en effet, de l'activité d'écrivain en termes de « position sociale », comme on parlerait d'un enseignant, d'un ouvrier ou d'un patron, lorsqu'on sait que nombre d'auteurs occupent des positions socioprofessionnelles diverses en fonction de leur second métier ? (Lahire, 2006 : 126)

Bien que les conditions socioéconomiques et symboliques des écrivains et des réviseurs soient très différentes, nous noterons que les réviseurs ont aussi besoin d'exercer un second métier pour arriver à vivre.

Lors des entretiens que nous avons menés, nous avons d'ailleurs posé la question aux participants, à savoir comment ils se percevaient, professionnellement parlant. Malgré la double vie de chacun, tous se considèrent d'abord comme des réviseurs. Pour Renaud Roussel, la révision est son premier métier, puisqu'il y consacre plus d'heures dans une semaine, comparativement à la traduction, où il ne prend pas toujours des contrats : « Dans un ordre d'importance, oui, absolument, [la révision serait mon premier métier] parce que je consacre 35 heures par semaine, minimum, à la révision au Boréal. » (R. Roussel dans Morin, 2016b) Nous avons recueilli des propos semblables auprès de Marie-Ève Laroche. Pour elle, la révision

est son premier métier, puisqu'elle y consacre davantage de temps : « Mon premier métier actuellement, c'est la révision linguistique : la révision, la correction, l'édition également, j'y inclus un peu tout là-dedans. Tout ce qui est "travail du texte", c'est mon métier premier, étant donné que j'y consacre le plus de journées par semaine. » (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b) De son côté aussi, malgré le cumul de plusieurs emplois, Alexie Morin se considère comme une réviseuse : « Non, je suis quand même une réviseuse. » (A. Morin dans Morin, 2016a) Seule Julie-Jeanne Roy a manifesté une certaine hésitation lorsque nous lui avons posé la question : « Mon premier métier, je pense que c'est réviseuse, et ensuite c'est traductrice. Mais c'est pas mal équivalent. C'est dur à dire. J'aime bien pouvoir faire les deux ; c'est vraiment les deux, en fait. » (J.-J. Roy dans Morin, 2016c) Malgré les salaires peu élevés et la presque obligation au deuxième emploi, les professionnels rencontrés se considèrent quand même tous comme des réviseurs.

En somme, les réviseurs bénéficient de conditions de travail relativement difficiles, surtout pour ce qui est des réviseurs-pigistes, qui sont, rappelons-le, majoritaires au Québec. Les délais serrés qui leur sont imposés génèrent en effet une bonne source de stress. Mais ce qui est le plus inquiétant pour ces travailleurs, c'est la précarité d'emploi dans laquelle ils se trouvent. Ceux-ci peuvent ne plus recevoir de contrats pendant un certain temps et n'ont généralement aucune assurance pour les aider à passer ce moment pénible. De plus, les salaires peu élevés leur permettent difficilement de mettre de l'argent de côté en prévision de ces moments. Les réviseurs n'ont d'autres choix que de se tourner vers d'autres sources de revenus, qui sont parfois plus fructueuses que la révision littéraire. Malgré toutes les difficultés rencontrées, ces professionnels de la langue se définissent tout de même comme des réviseurs, affirmant que la révision est leur premier métier. Pourquoi ? Est-ce l'amour du métier, de la langue, qui les maintient dans cette

profession ? Bien que nous ayons relevé ici les côtés plus négatifs des conditions de travail, nous verrons que le métier bénéficie de nombreux avantages et que ces derniers compensent la plupart des aspects négatifs entourant le métier de réviseur-pigiste.

#### **4. PERCEPTION DES RÉVISEURS ENVERS LEUR MÉTIER**

Chacun des participants rencontrés a emprunté une trajectoire particulière le menant vers la révision littéraire, et force est de constater que plusieurs d'entre eux n'envisageaient pas cette carrière. Julie-Jeanne Roy nous a confié qu'elle voulait faire un doctorat en littérature pour enseigner à l'université (Roy, 2016 : 3), alors que Renaud Roussel est beaucoup plus direct en affirmant que cet emploi n'était pas dans ses projets et qu'il ne pense pas occuper cette fonction toute sa carrière :

Donc, je suis devenu réviseur parce que quand j'étais étudiant, c'était un moyen pour moi de gagner ma vie, et je suis aujourd'hui réviseur, ou responsable de la révision ici au Boréal, parce que c'est l'emploi que j'ai trouvé. Je ne sais pas si je resterai réviseur pour le restant de ma vie, si un poste d'éditeur se présente, ce serait quelque chose que j'aimerais essayer.  
(R. Roussel dans Morin, 2016b)

Même si cette profession ne faisait pas nécessairement partie de leurs projets d'avenir, les réviseurs interrogés ne semblent pas nécessairement mécontents de leur métier et ils reconnaissent qu'il requiert des qualités indispensables.

##### **4.1 Qualités des réviseurs**

Comme nous l'avons vu précédemment, pour Charles Martin, les réviseurs doivent avoir certaines connaissances et capacités, en plus de faire preuve de professionnalisme pour mener à

bien leurs tâches (Martin, 2012 : 95). Si ces qualités sont importantes, elles sont loin d'être les seules que les réviseurs utilisent.

Dans certains ouvrages ou dans des articles qui abordent spécifiquement le sujet de la révision, nous trouvons des listes qui recensent les qualités que les réviseurs devraient posséder. Dans *Pratique de la révision*, Paul A. Horguelin et Michelle Pharand dressent une liste de cinq qualités essentielles. Selon eux, le réviseur doit faire preuve de jugement, de sociabilité, de respect d'autrui, de modestie et de patience (Horguelin et Pharand, 2009 : 80). Certes, ces qualités sont davantage décrites en fonction de la révision comparative, mais elles s'appliquent tout de même bien à la révision unilingue, puisque chaque réviseur doit manifester du jugement et de la patience dans son travail. Si nous restons du côté de la révision comparative, un article publié dans la revue *Circuit* de juin 1984 décrit également les qualités des réviseurs : « Les qualités primordiales du réviseur sont l'objectivité, la souplesse et l'ouverture d'esprit, la curiosité intellectuelle, la minutie équilibrée par le sens pratique, la diplomatie et la patience, le jugement, le leadership et la facilité de communiquer. » (Ouellet Simard, 1984 : 6) Encore là, ces qualités sont principalement associées au travail des réviseurs-traducteurs, mais nous pouvons aussi y reconnaître les traits du réviseur unilingue et du réviseur littéraire. De son côté, Ginette Lachance décrit en profondeur les qualités des réviseurs unilingues dans *La révision linguistique en français*. Elle divise en neuf catégories les qualités qui sont importantes pour mener à bien le travail de révision :

- Amour de la langue et de l'étude ;
- Curiosité et doute ;
- Rigueur, sans rigidité ;
- Souplesse et jugement ;
- Capacité de concentration et méticulosité ;
- Autonomie et sens de l'organisation ;
- Vigilance et discrimination ;

- Tact, psychologie et discrétion ;
- Capacité de faire face au stress (Lachance, 2006 : 145-150).

Chacune de ces catégories est bien définie, bénéficiant d'un paragraphe qui explique en quoi ces qualités sont importantes et en quoi elles sont utiles au réviseur.

À la suite des articles que nous avons lus et des propos qu'ont tenus les participants à l'étude, nous remarquons qu'une des principales qualités recherchées est la « connaissance approfondie de la langue, de ses ressources et de ses difficultés » (Réviseurs Canada, 2014 : 3). Un bon réviseur linguistique/littéraire doit d'abord maîtriser la langue française. Cependant, pour le réviseur littéraire, en plus de maîtriser la langue, il lui faut également avoir de bonnes connaissances en littérature : « [P]our un réviseur de romans, il faut vraiment avoir un sens littéraire très, très aiguisé, un sens de la forme [...] et il faut aussi savoir quand c'est nécessaire de corriger, c'est-à-dire qu'il faut intervenir très peu, mais il faut être efficace dans ses interventions. » (R. Roussel dans Morin, 2016b) C'est pourquoi, comme nous l'avons vu précédemment dans les propos de Pascal Genêt, les réviseurs littéraires ont, pour la plupart, étudié en littérature : l'éditeur s'assure de la qualité du sens littéraire des personnes qu'il engage.

De plus, parmi les qualités les plus évoquées, nous retrouvons, comme mentionné plus haut, la curiosité intellectuelle et le sens du doute, « c'est-à-dire, cette capacité à se remettre constamment en question et à aller vérifier les choses qui nous paraissent même les plus évidentes » (R. Roussel dans Morin, 2017d). Pour Muriel Gilbert, « le correcteur devrait douter sans cesse, la langue [étant] si complexe, si farceuse, si mouvante » (Gilbert, 2017 : 100). Effectivement, un bon réviseur prendra le temps nécessaire pour faire toutes les vérifications



possibles dans des ouvrages de référence, ou auprès de personnes-ressources, afin de laisser le moins de chance possible à une erreur<sup>87</sup> de s'immiscer dans le texte.

Les réviseurs doivent donc posséder de nombreuses qualités pour mener à bien leur travail. Ils ne sont toutefois pas obligés de toutes les posséder pour exercer cette profession : certaines peuvent s'acquérir en cours de route. D'ailleurs, le fait d'avoir effectué des études universitaires peut aider le réviseur à développer certaines d'entre elles, comme sa capacité de concentration ou encore son sens de l'organisation.

## **4.2 Avantages et inconvénients de la profession**

Comme dans toute profession, le travail du réviseur comprend des avantages et des inconvénients. Pourtant, selon l'article écrit par Suzanne Robert, le métier ne semble comporter que des désagréments : « [L]e réviseur-correcteur n'existe que pour les désavantages de son métier. [...] Les avantages de la profession ? On n'en compte à peu près pas. » (Robert, 1985 : 6-8) Lorsque nous avons posé la question aux participants à cette étude, ceux-ci ont, à l'inverse, souligné les avantages de la profession, même si les inconvénients sont peut-être plus difficiles à vivre.

D'abord, ce qu'ils apprécient le plus, c'est de lire les nouveautés, et d'être payés pour le faire : « Pour les avantages, pour quelqu'un qui aime lire, je dirais que c'est ça, c'est la lecture, [...] c'est la possibilité de lire des textes intéressants » (R. Roussel dans Morin, 2016b). Julie-Jeanne Roy formule une idée semblable dans ses propos : « Dans les avantages, on est payé pour

---

<sup>87</sup> Que ce soit une erreur grammaticale, une erreur factuelle, une erreur d'interprétation ou même une erreur sémantique.

lire, on voit ce qui sort, les nouveautés... C'est varié, aussi. » (J.-J. Roy dans Morin, 2016c)

Marie-Ève Laroche mentionne la grande variété des projets comme étant un avantage incontournable :

Ce que j'aime le plus, c'est la très grande variété des projets. Ça, c'est vraiment agréable. [...] Ça peut aller des romans érotiques, aux essais, aux romans populaires, à des romans un peu plus littéraires. Et là, récemment, pour *Druide*, je fais beaucoup plus de romans jeunesse. Donc c'est vraiment agréable, j'adore passer d'un type de document à l'autre. (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b)

Pour quelqu'un qui est passionné de littérature, il peut être en effet intéressant d'occuper un poste qui permet de lire constamment, et de lire des textes variés, passant du roman réaliste, à la bande dessinée ou au fantastique.

Ensuite, malgré la précarité de leur statut de pigiste, les participants ont insisté sur la liberté qu'il leur procure : « Bon, dans les grands avantages, je dirais la liberté, ça vraiment, la liberté dans l'horaire, liberté dans le choix des projets, liberté dans un peu tout : on peut organiser nos journées, nos semaines comme on veut [...]. » (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b) Alexie Morin est du même avis : « La flexibilité, la possibilité de travailler à la maison, de travailler à ton rythme, de faire ton horaire : ça, c'est merveilleux, c'est vraiment génial pour certaines personnalités. » (A. Morin dans Morin, 2016a) Pour Julie-Jeanne Roy, la gestion du temps fait aussi partie des avantages de la profession : « Ce que j'aime le plus, c'est la possibilité de gérer moi-même mon horaire, c'est aussi le fait de travailler par projet. » (J.-J. Roy dans Morin, 2016c) Comme le réviseur-pigiste est un travailleur autonome, il a la possibilité d'aménager son horaire comme bon lui semble et d'accepter les contrats qui l'intéressent le plus ou qui s'intègrent le mieux dans son emploi du temps.

Enfin, le fait de pouvoir graviter dans le milieu littéraire demeure l'un des principaux avantages de la profession : « Donc, oui, on a la chance de lire des textes très intéressants, de

rencontrer des auteurs aussi, de rencontrer des gens passionnants et d’obtenir leur reconnaissance, ça, c’est vrai que c’est formidable, de côtoyer le milieu littéraire, de faire les salons, tout ça est intéressant. » (R. Roussel dans Morin, 2016b) Même si les contacts directs avec les auteurs se font de plus en plus rares pour les réviseurs-pigistes, Julie-Jeanne Roy évoque quand même ces rencontres comme étant un bon avantage de la profession : « Avant, quand je travaillais avec les auteurs, les contacts avec les auteurs me plaisaient vraiment beaucoup ; maintenant, c’est un peu plus rare. Et la plupart des auteurs sont très reconnaissants et très contents, car on est comme leur premier lecteur, et ça, c’est un bel aspect de notre travail. » (J.-J. Roy dans Morin, 2016c) Les avantages semblent nombreux, la plupart de ceux-ci étant liés directement au côté plus littéraire du métier et à la liberté qu’apporte le statut de pigiste.

Pour ce qui est des désavantages, les participants rencontrés sont pratiquement unanimes : l’inconvénient principal est d’ordre monétaire. Dans tous les entretiens que nous avons menés, chacun a, à un moment ou un autre, mentionné le fait que les tarifs étaient beaucoup trop bas. Julie-Jeanne Roy l’affirme sans gêne : « Les tarifs sont ridicules, c’est très, très mal payé. » (J.-J. Roy dans Morin, 2016c) Les participants ont aussi confié que l’insécurité financière et la précarité d’emploi pouvaient être difficiles à vivre par moment. Au début de sa carrière – et parfois pendant un assez long moment –, le réviseur doit constamment faire ses preuves et être à la recherche de nouveaux contrats pour différentes maisons d’édition s’il veut pouvoir espérer vivre de son métier. La sécurité d’emploi n’est malheureusement jamais vraiment acquise, comme l’affirme Renaud Roussel :

Pour les points négatifs, et ça, je pense que c’est assez général au monde du livre ou à la culture en général, c’est-à-dire que les salaires ne sont pas très élevés, la précarité existe. Même si mon emploi n’est pas menacé, je sais aussi qu’il suffit de quelques mauvaises années pour que les choses se compliquent pour moi, car on ne sait vraiment pas de quoi demain sera fait. [...] Le Québec

est encore un milieu assez protégé grâce aux subventions gouvernementales, et je pense que les réviseurs seraient les premiers à en pâtir parce qu'un texte avec des fautes, c'est mieux qu'une absence de texte. (R. Roussel dans Morin, 2016b)

Les réviseurs doivent donc composer quotidiennement avec ces insécurités et ces conditions de travail ardues, ce qui peut devenir difficile à vivre au bout d'un moment.

Certains participants disent enfin se sentir seuls à cause du travail qui se fait souvent de la maison : « On est très seul, par contre, et on travaille sans filet aussi, c'est-à-dire qu'on est souvent la seule personne à pouvoir prendre la décision, même si, après, l'auteur est toujours libre de refuser les modifications. » (J.-J. Roy dans Morin, 2016c)

Malgré les inconvénients de la profession et le fait qu'ils n'exercent pas nécessairement la profession qu'ils souhaitaient, les réviseurs littéraires semblent tout de même trouver plusieurs avantages à leur vie professionnelle. D'ailleurs, Marie-Ève Laroche nous a avoué que son changement de carrière est des plus positifs :

Mais honnêtement, je suis très, très satisfaite de la qualité de vie que j'ai depuis que je suis travailleuse autonome. J'ai énormément perdu, soyons francs, côté salaire, depuis que je suis passée d'éditrice littéraire dans une maison d'édition à réviseuse linguistique à la maison. Mes conditions de travail ont beaucoup changé, ce qui est assez dur au début, c'est dur à accepter aussi. Mais honnêtement, du point de vue de la qualité de vie, j'ai tellement gagné [...]. Ça, je suis vraiment contente ! Ça valait le coup ! (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b)

Nous sommes bien loin des propos tenus par Suzanne Robert il y a quelque trente-quatre ans. Si les conditions de travail ont peu évolué pour les réviseurs, comme nous l'avons vu précédemment, il faut croire que ces derniers trouvent d'importants avantages dans d'autres aspects de leur travail.

### **4.3 Reconnaissance du travail**

La profession de réviseur étant peu présente sur la place publique, nous pourrions penser que ces professionnels ne sont pas reconnus pour leur travail. Malgré tout, les personnes rencontrées indiquent recevoir une certaine reconnaissance en plus de la fierté ressentie après avoir travaillé certains textes.

#### **4.3.1 Reconnaissance personnelle**

Les réviseurs interrogés ressentent une certaine fierté devant le travail accompli. Chacun a dit ressentir un sentiment de satisfaction, soit pour la révision d'un titre en particulier ou pour leur travail en général. Ainsi, Marie-Ève Laroche apprécie grandement le fait qu'on lui confie « des textes de plus en plus fins ou d'auteurs connus » (Laroche, 2017 : 2). Elle sent alors que ce qu'elle fait est reconnu par ses pairs. Pour Renaud Roussel, c'est le façonnage de « textes qui ont nécessité un important travail de révision et qui ont été bien reçus par la critique » (Roussel, 2016 : 3) qui le rend particulièrement heureux.

Ce sentiment d'accomplissement montre que les réviseurs prennent leur travail au sérieux. Pour Renaud Roussel, « ce n'est pas parce que le travail de réviseur, ou le travail du correcteur, est un travail de l'ombre qu'il est superflu » (R. Roussel dans Morin, 2017d). En effet, les réviseurs ont « le recul et l'objectivité nécessaires pour remettre en question certains choix stylistiques ou linguistiques » (Laroche, 2017 : 3), ce qui fait que leur présence est importante dans la production d'une œuvre. En sachant que leur travail est essentiel et apprécié de la plupart des gens du milieu, le réviseur pourra ressentir beaucoup plus de fierté à l'égard de son travail.

### 4.3.2 Reconnaissance du milieu

Pour Pascal Genêt, la révision est une étape dont on ne peut se passer :

[La révision] c'est vraiment un des rôles essentiels, en fait, un des maillons essentiels. [...] Et donc... j'ai appris avec le temps à voir cette étape comme étant un regard, justement comme je vous dis, que je n'ai pas comme éditeur et premier lecteur, et qu'au début je me sentais un peu coupable de pas l'avoir, et je m'apercevais que si j'avais ce regard-là, de révision linguistique, je perdais le fil de la révision littéraire. Et c'est là que j'ai vu que c'était une complémentarité formidable pour moi [...]. (P. Genêt dans Morin, 2017c)

L'objectif étant toujours d'amener le texte à son plein potentiel, l'éditeur a tout avantage à profiter des compétences des réviseurs, compétences qu'il sait reconnaître et apprécier. L'écrivain Éric Gauthier tient un discours semblable : « C'est une étape essentielle, c'est une étape positive parce que je ne prétends pas avoir la parfaite maîtrise de la langue. » (É. Gauthier dans Morin, 2017e) Comme le réviseur est spécialiste en son domaine, il reçoit la reconnaissance de ses collègues qui ne pourraient accomplir cette tâche. Le réviseur est alors reconnu pour la qualité de son travail.

Même si les agents du milieu du livre affirment que le rôle du réviseur est primordial, comme il s'agit d'un métier de l'ombre, sa reconnaissance se fait surtout par le biais de remerciements, publics ou privés. Les remerciements publics sont généralement faits par les auteurs lors des lancements : ils reconnaissent ainsi l'importance du travail du réviseur sur leur propre texte. Certains auteurs préféreront plutôt écrire un petit mot au réviseur pour le remercier de son travail. Sans nécessairement être des remerciements, le réviseur peut sentir une certaine reconnaissance lorsqu'il sait que son travail est respecté, autant par les éditeurs que les auteurs, et c'est le cas pour Marie-Ève Laroche :

Mais je le sens beaucoup, c'est-à-dire qu'on respecte la qualité du travail que je fais sur le texte, ça, c'est vraiment agréable, c'est la raison pour laquelle je fais ce métier-là, en fait ! Réussir à contribuer à un texte et que les gens comprennent ce qu'on essaie de faire avec eux, donc plutôt que d'être rebutés par les corrections demandées. Quand les gens saisissent pourquoi on fait les

choses, quand ils commencent à savoir comment je travaille, toujours dans le respect de l’auteur, dans le respect de ce que j’ai comme texte devant moi sous les yeux, et que la finesse du travail est reconnue, ça, je trouve ça tellement extraordinaire, c’est extrêmement valorisant. (M.-É. Laroche dans Morin, 2017b)

Hormis des remerciements, les réviseurs peuvent parfois décrocher quelques prix<sup>88</sup>. L’association Réviseurs Canada a créé cinq prix pour « reconnaître le talent et le dévouement de réviseurs [membres] » (Réviseurs Canada, 2017). Parmi ces prix, deux offrent des montants d’argent en récompense. [Le Prix d’excellence Tom-Fairley](#) a une valeur de 2000 \$ et vise à « mettre en valeur la contribution souvent invisible apportée par un réviseur dans le domaine de la communication écrite » (Réviseurs Canada, 2017). [La bourse d’études Claudette-Upton](#) propose un montant de 1000 \$ afin de fournir une aide « pour le perfectionnement professionnel et la formation continue de l’étudiant en révision » (Réviseurs Canada, 2017). Les autres distinctions servent à récompenser les bénévoles de l’association ([Prix de la présidence](#)), les membres ayant apporté une contribution exceptionnelle au développement de celle-ci ([membres honoraires à vie](#)) ainsi que les personnes ou organismes qui ont fait la promotion des services de révision dans leur milieu ([Prix Karen-Virag](#)). Il est donc possible, pour certains réviseurs, de recevoir une reconnaissance différente grâce à l’obtention de prix.

Le fait que le métier bénéficie d’une telle reconnaissance, qu’elle soit personnelle ou qu’elle provienne du milieu de l’édition, montre que la profession commence à être de plus en plus reconnue, et plus particulièrement grâce à la remise de prix. Avec une remise de prix, la profession obtient alors une certaine reconnaissance sociale.

\*\*\*

---

<sup>88</sup> Le milieu du livre au Québec ne propose pas (encore) de prix pour le travail des réviseurs.

Pour ce qui est des profils spécifiques des réviseurs rencontrés, il apparaît intéressant de constater que la plupart de ceux-ci viennent de milieux familiaux scolarisés où les études devaient revêtir une forte importance : c'est sans doute pourquoi nos participants ont tous obtenu au moins un diplôme universitaire, et la plupart en ont au moins deux. Or, faire des études littéraires ne permet pas nécessairement de travailler uniquement dans le milieu littéraire : bien souvent, les réviseurs doivent aussi trouver des contrats au sein de journaux, de revues ou avec des compagnies non-littéraires. Par contre, le fait d'évoluer dans d'autres sphères permet au réviseur d'acquérir de l'expérience et de se créer un réseau de contacts pour l'aider à obtenir d'autres contrats. Le réviseur a tout intérêt à se créer un fort réseau, puisqu'il s'agit de la manière la plus fréquente pour lui d'obtenir des contrats : le bouche-à-oreille étant la meilleure façon de se faire connaître dans le milieu. Dans son réseau, le réviseur peut en outre s'entourer de personnes qui pourront l'aider et le soutenir dans son travail.

Bien souvent, dans les propos que nous avons recueillis, nous avons pu entendre que les réviseurs en étaient venus à pratiquer ce métier par hasard, que cela ne faisait pas vraiment partie de leur projet de carrière. Pourtant, quand nous regardons la manière dont ils décrivent ce métier, nous réalisons qu'être réviseur littéraire allait de pair avec les qualifications et la personnalité des personnes rencontrées, et que la reconnaissance qu'elles reçoivent est amplement satisfaisante pour elles : elles ont le sentiment de faire du bon travail et que celui-ci est respecté. Même si cette carrière ne semblait pas être présente dans leurs projets, tous les réviseurs rencontrés se définissent tout de même comme étant des réviseurs, malgré qu'ils combinent souvent plus d'une activité professionnelle et que leurs conditions de travail sont quelque peu désagréables. Il semble évident que ces travailleurs apprécient les fonctions qu'ils occupent et les tâches qui y sont associées, tâches que nous prendrons le temps de bien décrire dans le chapitre suivant.



## **Chapitre 3**

**La révision littéraire de *La vieille fille et la mort***

**Étude de cas**

*Les grands écrivains n'ont jamais été faits pour  
subir la loi des grammairiens, mais pour imposer  
la leur et non pas seulement leur volonté, mais  
leur caprice.*

Claudiel, 1928

Dans les chapitres précédents, nous avons voulu établir une distinction entre la révision littéraire et la révision linguistique. Si la révision linguistique vise le respect des normes prescriptives reconnues, la révision littéraire remet parfois en question ces mêmes normes pour laisser libre cours à la créativité des écrivains. Les réviseurs littéraires ont, pour la plupart, un cursus scolaire distinct qui, justement, leur permet de déroger de la norme afin de respecter les particularités stylistiques des auteurs. Le rapport à la norme est donc tout autre dans le domaine de la révision littéraire. Dans ce chapitre, nous nous intéresserons au rapport entre la révision littéraire et la norme prescriptive. Dans un premier temps, nous regarderons comment les réviseurs pratiquent la révision littéraire en évoquant leurs méthodes de travail. Nous verrons quels sont les outils qu'ils utilisent, la manière dont ils lisent les manuscrits et les types de demandes qui peuvent être faites par les éditeurs afin de préciser ce qui est attendu du réviseur. Nous nous pencherons ensuite sur le cas de la révision de *La vieille fille et la mort*, roman publié aux Éditions Alire. Nous étudierons différentes versions du texte afin de voir en quoi consistent les modifications faites au moment de la révision. Nous aurons ainsi un exemple concret des interventions effectuées par la réviseuse et ce qu'elle laisse intact, en plus de voir ce qui est accepté ou refusé par une auteure en contexte littéraire. Mentionnons d'emblée que les textes qui nous ont été fournis par Catherine Sylvestre, l'auteure du roman étudié, contiennent de nombreuses informations qui pourraient être analysées plus en profondeur sur le plan de la langue. Toutefois, comme nous ne sommes pas spécialiste en la matière, nous n'étudierons que ce qui relève de la révision littéraire, et nous analyserons les types d'éléments susceptibles d'être modifiés en contexte littéraire.

## 1. LA PRATIQUE DE LA RÉVISION

### 1.1 Les directives des éditeurs

Généralement, lorsqu'un éditeur contacte un réviseur, il établit un mandat de travail, c'est-à-dire un contrat dans lequel il stipule ce qu'il attend de son pigiste :

[Le réviseur] reçoit habituellement un mandat de révision de la part d'un client – que ce soit un auteur, un éditeur ou un rédacteur en chef, par exemple –, dans lequel ce dernier lui fournit des renseignements sur le travail de révision qu'il désire voir accompli. Le mandat est donc une sorte de contrat qui comporte l'information utile au réviseur pour définir son travail. (Laflamme dans Bisaillon, 2007 : 29)

Pour Laflamme, quatre aspects essentiels devraient être spécifiés dans un mandat de travail pour chaque contrat reçu, même avec une entreprise pour laquelle le réviseur travaille régulièrement. Dans tout mandat de travail, l'échéancier ainsi que la rémunération doivent être spécifiés, puisqu'un réviseur se base sur ces deux éléments pour accepter ou refuser un contrat : le temps imparti à une révision étant « un facteur pouvant affecter [le] travail ou [la] démarche de révision » (Laflamme dans Bisaillon, 2007 : 31). De plus, « [le] support de révision, papier ou informatique, dans lequel le client désire obtenir le résultat de l'activité révisiennelle fait également partie des éléments qui devraient être spécifiés dans le mandat » (Laflamme dans Bisaillon, 2007 : 31). Finalement, le client devrait aussi stipuler le type de révision qu'il souhaite recevoir en fournissant au réviseur certaines informations :

Parmi les paramètres que le client doit mentionner au réviseur, un des plus importants est sans doute le type de révision ou de tâche révisiennelle à effectuer. [...] Pour améliorer la qualité et l'efficacité communicationnelle d'un texte, le réviseur doit connaître certaines caractéristiques du texte – par exemple, le sujet, le but du texte (informer, divertir, conseiller, etc.), les destinataires (enfants, universitaires, grand public, fonctionnaires, etc.), le genre (rapport de recherche, article, manuel d'entretien, etc.), le média (revue scientifique, magazine pour hommes ou pour femmes, livre, site Web, etc.) et la longueur du texte. (Laflamme dans Bisaillon, 2007 : 29-30).

La maison d'édition peut remettre un protocole de rédaction<sup>89</sup> au réviseur. Ce protocole contient des directives concernant la présentation des références et la mise en page à privilégier. Il peut aussi contenir des informations quant à la position de la maison en regard des cas orthographiques litigieux, de l'écriture des nombres ou de la nouvelle orthographe<sup>90</sup>. Est ainsi établie une uniformité visuelle et typographique pour l'ensemble des titres d'un catalogue.

Les réviseurs aguerris, qui travaillent régulièrement pour les mêmes entreprises, reçoivent néanmoins peu de directives concernant les détails de la tâche à effectuer. Selon Pascal Genêt, les réviseurs sauraient exactement ce qui est attendu d'eux sur le plan littéraire, et il ne serait pas nécessaire de les avertir lorsqu'il y a des particularités stylistiques, les bons réviseurs étant capables de les voir tout de suite et d'intervenir dans le même sens et avec le même ton que l'auteur (P. Genêt dans Morin, 2016d). Lorsque les éditeurs fournissent peu de consignes, certains réviseurs n'hésitent pas à poser des questions :

Puis, pour les directives, ça va de la très vague directive « on ne touche que les grosses fautes laides », ça c'est ce que j'ai de plus flou. En même temps, on finit par savoir ce que ça veut dire, les grosses fautes laides, ça veut dire les fautes majeures : syntaxe, orthographe d'usage, orthographe grammaticale, un peu de ponctuation, mais pas trop. C'est vraiment de cet ordre-là. Parfois, on va me donner un petit peu plus de détails, quand vraiment il y a des particularités dans la manière de s'exprimer des personnages. Sinon, j'y vais d'emblée avec la correction et je pose plutôt mes questions au fur et à mesure. (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b)

Les réviseurs rencontrés ont toutefois dit recevoir à l'occasion certaines indications concernant les textes, notamment à propos des particularités stylistiques des écrivains :

Mais des fois, il peut y avoir des petites consignes de l'ordre, comme « ce livre-là est de tel niveau de langue, on accepte certaines expressions familières, certaines abréviations », ou au contraire « ce livre est d'un niveau très soutenu, donc tu laisses passer les expressions littéraires ou vieilles », ou dans le cadre de certains projets qui sont en nouvelle orthographe. [...] Lors des premiers

---

<sup>89</sup> Ce ne sont pas toutes les maisons d'édition qui possèdent un tel document.

<sup>90</sup> Ces exemples sont tirés des documents que nous ont remis Pascal Genêt et Renaud Roussel. Selon leurs demandes, nous ne pouvons reproduire ces documents en annexe.

contacts avec l'éditeur, on va aussi te dire à quel type d'erreur il faut que tu fasses particulièrement attention, il va te mettre en garde contre les problèmes principaux, mais en général, on en dit le moins possible pour ne pas orienter la lecture, et pour ne pas que la personne se mette à surcorriger dans une mauvaise direction. On veut aussi connaître sa vision du texte avec un esprit frais et clair. (A. Morin dans Morin, 2016a)

Julie-Jeanne Roy affirme recevoir le même type de directives :

[On] va me donner parfois une indication générale comme « c'est un langage très oral » ou « c'est un style très impressionniste » ou « on ne touche pas à la ponctuation ». Mais c'est rare qu'on reçoive ce type d'indications-là, car ça va de soi qu'on doit respecter le style de l'auteur. (J.-J. Roy dans Morin, 2016c)

En fait, lorsque les éditeurs indiquent des éléments liés à la révision littéraire, la majorité de leurs consignes mentionnent le style. Les éditeurs tiennent à s'assurer que le manuscrit ne sera pas dénaturé par un réviseur qui n'aurait pas su cerner l'écriture de l'auteur. Il arrive aussi que ce soit l'auteur lui-même qui cherche à protéger son texte en décrivant ses particularités<sup>91</sup>, c'est du moins ce que fait Éric Gauthier :

Oui, oui, des fois je prépare le terrain. Par exemple, pour mon deuxième roman qui s'appelle *Montréal*, ça se passe dans une autre version de notre monde, et puis il y a de la magie dans ce monde-là, il y a des gens qui étudient, qui pratiquent la magie de façon intensive, donc il y a tout un vocabulaire qui se rattache à ça, qui existe pas dans notre monde. Donc, quand j'ai soumis le manuscrit, j'ai soumis un genre de petit lexique pour aller avec, pour que le directeur littéraire, et pour que la correctrice bien sûr, aient tout de suite la liste des termes, sachent comment je définis ces termes-là, comme ça, ils peuvent juger en lisant le manuscrit si j'ai bien utilisé mes propres termes. Oui, j'ai préparé le terrain, sinon pour la langue aussi. Pour mon troisième roman, je faisais exprès d'avoir une narration qui était un peu plus informelle, juste un petit peu plus proche de la langue parlée, et puis ça je l'ai indiqué aussi, pour qu'ils ne se surprennent pas si certaines tournures sonnaient moins... étaient en langue moins soutenue que d'habitude. (É. Gauthier dans Morin, 2017e)

Bref, les réviseurs reçoivent peu de directives concernant la langue, soit pour les erreurs d'orthographe, de grammaire et de syntaxe. Lorsque les éditeurs ou les auteurs formulent des directives, celles-ci concernent davantage le style d'écriture, ce qui se rapporte alors à la révision

---

<sup>91</sup> Ces indications sont valables autant pour le réviseur que pour l'éditeur.

de type éditoriale. On insiste doublement sur le fait que les réviseurs doivent respecter le style des écrivains, plutôt que la norme prescriptive.

## **1.2 La lecture des manuscrits**

Idéalement, les réviseurs littéraires devraient prendre leur temps pour effectuer la révision complète d'un ouvrage. Ginette Lachance suggère une méthode de travail en trois étapes : « Pour faire une bonne révision d'un manuscrit sur papier<sup>92</sup>, il vaut donc mieux procéder en trois temps, soit : deux lectures et une vérification finale. » (Lachance, 2006 : 97) Pour Lachance, la première lecture serait du mot à mot et permettrait de « trouver les fautes d'orthographe, de grammaire et de typographie, soit les fautes les plus importantes et qui doivent absolument être corrigées » (Lachance, 2006 : 97). C'est à la deuxième lecture que le réviseur devrait s'attarder au contenu pour en examiner la cohérence et la clarté. C'est aussi à ce moment que le réviseur peut faire des suggestions afin d'améliorer certains passages. On s'intéresserait ici à la dimension plus littéraire du texte. Finalement, lors de la vérification finale, « il ne s'agit plus de relire tout le texte, mais de repérer, à l'œil, ce qui cloche, en tournant les pages une à une » (Lachance, 2006 : 101). Pour Lachance, il s'agit ici de vérifier la mise en page du texte ainsi que certains éléments de la typographie et du paratexte.

Jean-Pierre Leroux évoque une méthode de travail semblable. Il mentionne aussi deux lectures, mais laisse de côté la vérification finale<sup>93</sup> :

La première lecture, essentiellement visuelle, mécanique, se présente comme une suite de mots – du vocabulaire, des éléments liés entre eux par des conjonctions et des prépositions –, et le sens s'esquisse bien entendu, mais il

---

<sup>92</sup> La méthode proposée par Lachance s'applique aussi à la révision à l'écran, qui est davantage utilisée de nos jours, et non seulement à la révision sur papier.

<sup>93</sup> Peut-être en fait-il une, mais il ne l'évoque pas dans son ouvrage.

est en grande partie dissimulé derrière les signes graphiques. La deuxième lecture, déjà plus distanciée, comme une vue en plongée, permet d'apercevoir ce que les mots cherchent à dire, va au-delà de la syntaxe et du sens sommairement perçu. Elle livre un sens plus global. (Leroux, 2016 : 34-35)

Lire minimalement deux fois le manuscrit constituerait la méthode de travail idéale. Mais en réalité, les délais extrêmement serrés permettent rarement de faire plus d'une lecture du texte.

Les réviseurs essaient de tout repérer en même temps, ce qui augmente la difficulté du travail :

Donc, étape numéro un : lire un extrait ou ce que j'appelle, moi, m'imprégner du texte, pour voir ce qui est là avant d'intervenir, pour être sûre que quand je vais intervenir, je vais proposer une correction qui se fonde dans le décor, je ne veux pas que ça paraisse [...]. Bon, la vraie étape ensuite, c'est la lecture de correction, je dirais du mot à mot, phrase par phrase, donc vraiment faire l'analyse pour voir si tous les mots sont présents et bien accordés. Donc, je regarde les mots et les phrases individuellement. Et, malheureusement, bien souvent, ça s'arrête là, c'est-à-dire que je ne peux pas faire une autre relecture [pour le sens]. [...] Lors de ma correction, donc en même temps que je fais la correction de la syntaxe, la ponctuation, etc., j'essaie de garder en tête l'histoire, les personnages, les années de naissance, je prends des petites notes à côté, je m'aide, en tout cas, je me fais des petites fiches pour essayer de suivre un peu l'histoire en même temps. Ce n'est pas la manière de travailler idéale, mais j'ai appris à fonctionner comme ça parce qu'on ne m'a jamais permis vraiment de faire autrement à cause des délais qui étaient toujours serrés. (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b)

Comme toutes les modifications doivent se faire en une seule lecture, les réviseurs ne peuvent suivre une liste d'étapes et compartimenter leur travail. Ils doivent être à l'affût de tout pour repérer le plus grand nombre d'erreurs possible.

Dans ces conditions, chaque réviseur développe une manière de procéder qui lui permet de rendre un travail de qualité. Alexie Morin, par exemple, préconise une lecture circulaire pour tout repérer :

En fait, je fais une lecture du début à la fin, c'est-à-dire que je ne recommence pas du début à lire chaque page, mais c'est un mouvement qui est très circulaire la lecture du réviseur. Tu avances de trois lignes, après tu repars, tu vas revenir en arrière, et tu vas relire cinq lignes, et tu vas tomber sur quelque chose qui va te faire demander si tu n'as pas vu une répétition deux pages en amont. Et là, tu vas peut-être voir quelque chose que tu n'avais pas vu la première fois, et tu continues à avancer comme ça, et tu dépasses le point où tu

avais arrêté, et ainsi de suite. C'est un truc de mémoire, tu finis par apprendre le livre par cœur, et tu te mets à la recherche, non seulement des erreurs de français, mais des fautes de cohérence, de répétitions. Et tu es entre les pages tout le temps. Donc je lis une fois, mais chaque mot du livre je les ai lus certainement trois ou quatre fois. (A. Morin dans Morin, 2016a)

Tant que les conditions de travail des réviseurs ne s'amélioreront pas et que les délais qui leur sont imposés resteront aussi serrés, les réviseurs ne pourront lire de façon optimale les textes qui leur sont soumis. Pour l'instant, les réviseurs n'ont d'autre choix que d'apprendre à composer avec cette problématique et de développer une méthode de travail qui leur permet de rendre le meilleur résultat possible dans un temps limité.

### **1.3 Les outils de travail du réviseur**

Comme la plupart des réviseurs littéraires sont des pigistes, donc des travailleurs autonomes, ils œuvrent généralement de leur maison. Lors des entretiens que nous avons menés, certains participants ont dit qu'ils appréciaient parfois aller dans un café, ou encore à l'extérieur pendant les journées de beau temps. Mais, travailler à leur bureau est tout de même l'idéal, puisqu'ils ont besoin d'utiliser plusieurs outils de travail.

De nos jours, l'élément central dans tous les bureaux des réviseurs est sans aucun doute l'ordinateur. Les avancées informatiques ont en effet considérablement transformé les méthodes de travail de ces professionnels. Auparavant, tout se faisait à la main, directement sur les manuscrits, comme le rappelle Jean-Pierre Leroux<sup>94</sup> :

Une table bien ordonnée aide à se concentrer sur la tâche à affronter. Tout doit être à sa place. Le stylo rouge qui répandra le sang des corrections sur les feuilles, le crayon à mine pour les discrètes et effaçables annotations et

---

<sup>94</sup> Notons également qu'auparavant, les services d'un messenger étaient requis pour permettre au réviseur de recevoir le manuscrit sur lequel il devait travailler, sinon il devait lui-même se déplacer à la maison d'édition pour le récupérer. Aujourd'hui, tout est transmis par courriel.



interrogations dans la marge de gauche, les stylos de couleur pour les notes de toutes sortes à prendre sur une feuille à part [...]. L'ordinateur n'a pas été oublié pour autant. L'écran se dresse au fond de la table, ou sur une table qui lui est réservée, mais les réviseurs linguistiques préfèrent souvent entreprendre leur lecture sur papier, pour avoir la sensation de mieux voir le texte, de mieux flairer ses pièges, dans le format traditionnel, circonscrit et rassurant de la feuille, sans la lumière surajoutée de l'écran à la page se déroulant presque à l'infini. Il s'agira ensuite de transcrire les corrections dans le fichier, de se relire à l'écran. Mais chaque réviseur a sa méthode, et il n'est pas impossible que les travailleurs plus jeunes jugent inutile, d'une époque révolue, la copie papier. (Leroux, 2016 : 33-34)

Quelques réviseurs, comme Alexie Morin, inscrivent encore les modifications sur une copie papier, puis travaillent à l'écran :

Je travaille à la main seulement. Je trouve que la révision à l'ordinateur n'est pas une bonne idée de manière générale. Il faut absolument te réviser sur la table, parce qu'une fois que tu l'as imprimé, il y a des fautes qui apparaissent que tu n'as pas vues une seule seconde à l'ordinateur. Je trouve que professionnellement ce n'est pas une bonne chose de corriger à l'écran [...] parce que je ne peux garantir la qualité de mon travail de la même façon si on m'oblige à lire sur un écran, c'est impossible. (A. Morin dans Morin, 2016a)

Mais la plupart des réviseurs travaillent directement à l'écran, ce qui leur permet de gagner beaucoup de temps étant donné qu'ils n'ont plus à retranscrire les corrections qu'ils proposent. L'idée des délais trop serrés dans le milieu éditorial revient encore ici et semble affecter la qualité du travail que les réviseurs peuvent rendre.

L'intégration de l'ordinateur et des outils d'éditique est maintenant chose commune pour tous les travailleurs de la chaîne du livre. Aujourd'hui, pratiquement tous les intervenants<sup>95</sup> connaissent et maîtrisent les outils proposés dans les logiciels Word ou PDF, que ce soit les fonctions de commentaires, de « suivi des modifications », de recherche dans le document ou encore de prise de notes.

Mais ce qui est récent... c'est le fait que ce soit intégré dans la chaîne [...]. Je le constate depuis les dernières années, c'est non seulement cette intégration,

---

<sup>95</sup> Ce seraient surtout les auteurs qui ont eu le plus de difficultés à intégrer ces nouveautés. (P. Genêt dans Morin, 2017c)

mais c'est le fait... sérieusement, il n'y a pas si longtemps que ça, sérieusement, je parle même pas en décennies, je parle en quelques années [...], mais j'étais fasciné de voir la nullité de la plupart des gens face à ces outils-là [...]. Maintenant, c'est parfaitement intégré, c'est automatique. Donc ça, c'est un changement radical, parce qu'évidemment tout est en mode commentaire, toutes les interventions, et ils savent faire la différence entre le mode dialogue et le mode intervention. (P. Genêt dans Morin, 2017c)

Comme la majorité des intervenants et des auteurs sont à l'aise avec les logiciels, les réviseurs et les correcteurs sont de plus en plus enclins à les utiliser. Ainsi, la révision se fait désormais à l'aide du « suivi des modifications » dans le logiciel Word, et les corrections d'épreuves se font avec les signes de marquage de copies dans des logiciels comme Acrobat Reader ou PDF Exchange Editor<sup>96</sup> :

Pour la révision, c'est toujours à l'ordinateur maintenant [...], c'est toujours avec le « suivi des modifications » dans Word, donc tu gardes une trace des modifications de cette façon-là, et ça peut être accepté ou refusé. Pour la correction d'épreuves, normalement c'est beaucoup mieux sur papier parce que le cerveau a plus tendance à corriger ce que tu vois que quand c'est à l'écran, c'est plus difficile et c'est beaucoup plus fatigant pour les yeux. Donc normalement c'est sur papier, mais plus personne ne fonctionne comme ça à peu près; maintenant, c'est sur PDF à l'écran. (J.-J. Roy dans Morin, 2016c)

Très présents dans le quotidien des réviseurs, ces outils d'éditique ont permis le développement de nouvelles méthodes de travail qui sont plus rapides qu'à l'époque où les réviseurs devaient tout faire à la main. De nos jours, les réviseurs peuvent travailler uniquement à l'écran grâce à des logiciels plus adaptés à la réalité de ces professionnels. Il s'agit somme toute d'être prudent avec l'utilisation de tels outils, puisque, selon certains réviseurs, la révision sur papier demeurerait l'idéal.

---

<sup>96</sup> D'autres logiciels peuvent être utilisés selon les maisons d'édition, mais il s'agit tout de même des principaux que nous retrouvons, du moins, selon les personnes que nous avons rencontrées.

## 1.4 Les outils de référence

Pour l'aider dans son travail, le réviseur se sert de plusieurs types d'outils de référence. Sur ses tablettes ou en ligne, le réviseur bénéficie d'une foule de ressources, qu'il s'agisse de dictionnaires, de grammaires ou encore d'ouvrages plus spécialisés. Renaud Roussel, par exemple, consulte diverses ressources :

Les ouvrages que je consulte le plus souvent, ça va être le *Grand Robert*, pour les dictionnaires, vraiment, de langue, le *Multi*, *Usito*, le *Larousse*, des fois pour contrevérifier, après, le *Grand dictionnaire terminologique* sur internet, *Termium* sur le site du gouvernement canadien, le *Dictionnaire des cooccurrences* du gouvernement canadien aussi, qui fait partie du site *Termium*... Qu'est-ce qu'il y a d'autre? Pour les expressions québécoises, le Meney, qui est le *Dictionnaire du français québécois*. Après, pour tout ce qui est typographique, donc là on a plusieurs outils, mais celui qu'on utilise principalement aux éditions du Boréal, c'est le *Ramat de la typographie*, qui est, je pense, le plus utilisé au Québec. (R. Roussel dans Morin, 2017d)

Julie-Jeanne Roy utilise sensiblement les mêmes outils de référence dans sa pratique quotidienne :

*Le Petit Robert* est le dictionnaire français le plus complet sur le plan lexical. Le *Multi* est plus axé sur l'usage québécois et offre certaines précisions grammaticales intéressantes. Le *Dictionnaire québécois français* de Meney recense les expressions québécoises : il est assez complet et propose différentes graphies des expressions en question, selon les auteurs. Une bonne façon d'écrire le « québécois » d'une manière relativement normative. Le *Grevisse* est la référence la plus complète en matière de norme grammaticale. Le *Ramat* est la référence la plus complète en matière de normes typographiques québécoises. Il propose aussi plusieurs outils très pratiques et faciles à consulter (liste d'anglicismes, liste de toponymes, abréviations, etc.) [...] J'utilise également le logiciel *Antidote*, ainsi que certains outils en ligne, notamment *Termium*, le *Grand dictionnaire terminologique* et la *Banque de dépannage linguistique* de l'Office de la langue française. (Roy, 2017 : 1-2)<sup>97</sup>

Nous avons relevé tous les ouvrages de référence que les participants ont évoqués lors des entretiens afin d'en dresser les caractéristiques et la manière dont ils peuvent influencer le travail des réviseurs. D'abord, nous avons pu établir une certaine distinction entre les outils papier et les

---

<sup>97</sup> Notons que ces listes ne sont sans doute pas exhaustives : les réviseurs rencontrés n'ont probablement pas nommé tous les ouvrages qu'ils pouvaient consulter dans leur pratique.

outils numériques. De plus en plus de réviseurs consultent des ressources en ligne pour trouver les réponses à leurs questions. Ces ressources ont l'avantage d'être mises à jour régulièrement, contrairement aux ouvrages papier. Dans un article, Jean-Jacques Lavoie mentionne la liberté qu'il retrouve dans la consultation d'outils en ligne :

Je me suis en partie affranchi des dictionnaires. Ce n'est plus parce qu'un mot n'est pas consigné dans l'un des *Robert* que je me sens empêché de l'utiliser. Le Web, par exemple, me fournit un constat de l'usage beaucoup plus à jour et pertinent que n'importe quel ouvrage. [...] Internet nous aide aussi à déterminer si un usage donné est exclusivement régional, ou si l'expression a cours dans l'ensemble de la francophonie, précision qui peut être très utile. Grâce aux nouvelles technologies, j'ai plus de liberté et de souplesse et je dispose d'informations à jour. (Lavoie, 2000 : 8)

L'intégration de ces outils informatiques a par ailleurs permis le développement d'une nouvelle étape dans le processus de révision. Comme l'a mentionné Marie-Ève Laroche, davantage d'éditeurs demandent à ce que le logiciel *Antidote* soit passé dans les documents à réviser :

J'ai de plus en plus d'éditeurs aussi qui me demandent de passer *Antidote* à la fin de la révision linguistique pour s'assurer d'attraper vraiment toutes les petites coquilles qui auraient pu nous échapper. C'est une étape qui s'est ajoutée dans le processus. (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b)

Les outils numériques sont tellement présents dans le quotidien des réviseurs qu'il apparaît difficile de faire un véritable partage entre les ressources papier et celles en ligne. En fait, de nos jours, bon nombre d'ouvrages papier ont désormais leur équivalent en ligne, tels le *Robert*, le *Larousse* et le *Grevisse*, de sorte que nous ignorons quelle version utilisent les réviseurs que nous avons rencontrés. Comme la plupart ont évoqué la rapidité des ressources en ligne, nous supposons qu'ils consultent davantage les outils numériques que les ouvrages papier, en plus que les outils en ligne sont actualisés régulièrement et répondraient mieux à la réalité linguistique québécoise.

Nous pouvons néanmoins nous arrêter à la nature des ouvrages. Le tableau 3.1 montre la répartition des ouvrages de référence que les réviseurs ont mentionné durant la rencontre selon la catégorie dans laquelle ils se trouvent.

Tableau 3.1 : *Catégories des ouvrages de référence*

Nature des ouvrages		Titre des ouvrages
Dictionnaire	Dictionnaires généraux	<i>Le Robert</i> <i>Le Larousse</i> <i>Le Trésor de la langue française informatisé</i> <i>Usito</i>
	Dictionnaires de difficultés	<i>Le Multidictionnaire</i> <i>Le Dictionnaire québécois français</i> <i>Le Colpron</i> <i>Le Grand dictionnaire terminologique</i> <i>Antidote</i> <i>ProLexis</i>
	Dictionnaires différentiels	<i>Le Prépositionnaire</i> <i>Le Dictionnaire des cooccurrences</i>
Grammaire		<i>Le Grevisse</i> <i>Le Bescherelle</i> <i>La Banque de dépannage linguistique</i> <i>Antidote</i> <i>ProLexis</i>
Typographie		<i>Le Ramat de la typographie</i> <i>The Chicago Manual of Style</i>

Les participants rencontrés utilisent beaucoup les dictionnaires de langue, la vérification de l'orthographe et du sens des mots apparaissant comme une priorité. Un réviseur peut en effet consulter plus d'un dictionnaire pour vérifier toutes les utilisations possibles d'un mot. Nous voyons un peu moins de variété du côté des grammaires : les règles étant moins changeantes, le réviseur a peut-être moins besoin de contrevérifier des informations comme pour l'utilisation de certains mots de vocabulaire. Il faut en plus ajouter que plusieurs informations grammaticales se retrouvent également dans certains dictionnaires (comme dans le *Multidictionnaire*), ce qui fait que les réviseurs ont peut-être moins besoin de consulter des grammaires. Pour ce qui est des documents typographiques, le réviseur n'en utilise généralement qu'un seul pour vérifier

certaines informations, puisque les maisons d'édition suivent habituellement les règles d'un seul guide en particulier : le *Ramat de la typographie* étant le guide le plus utilisé au Québec, comme l'a affirmé Renaud Roussel (R. Roussel dans Morin, 2017d).

Les réviseurs littéraires consultent principalement des ressources qui vont les aider à faire la révision linguistique d'un document, puisque les règles d'orthographe ou de grammaire sont régies dans divers ouvrages disponibles à la consultation. Pour ce qui est du côté plus littéraire, le réviseur doit se fier à son instinct et à son expérience, étant donné qu'il ne peut trouver de réponses à ses questions dans des ouvrages de référence. Il peut aussi consulter des collègues, comme nous l'avons vu dans le deuxième chapitre.

La provenance des ouvrages de référence consultés par les réviseurs nous intéresse également. Nous notons que plusieurs ouvrages français et québécois sont utilisés par les réviseurs, ce qui n'a pourtant pas toujours été le cas. En fait, selon les propos de Jean-Pierre Leroux, il semblerait que les outils français étaient davantage utilisés auparavant :

À côté de la feuille (ou du clavier), *Le Petit Robert*, l'ouvrage de référence par excellence, la bible généraliste. Un peu plus loin, [...] d'autres livres de référence, plus spécialisés, notamment l'indémodable *Bon Usage* de Grevisse, *L'Art de conjuguer* de Bescherelle, [...] *Le Petit Robert des noms propres* (auquel se substituent de plus en plus souvent les moteurs de recherche tels que Google, *Le Grand Dictionnaire terminologique* de l'Office québécois de la langue française ou des sites encyclopédiques comme *Wikipédia*), le *Multidictionnaire de la langue française* pour les emplois québécois, *Le Colpron* pour l'impitoyable liste des anglicismes qui contaminent souvent à notre insu le français d'ici, l'indispensable *Ramat de la typographie*, *Le Nouveau Dictionnaire visuel*, peu souvent utilisé mais planche de salut quand il n'y a pas d'autre moyen de trouver le mot correspondant à un objet. (Leroux, 2016 : 32-33)

De nos jours, de nouveaux outils québécois sont consultés. Le tableau 3.2 fait la distinction entre les ouvrages québécois et les ouvrages français qui sont utilisés par les réviseurs rencontrés.

Tableau 3.2 : *Provenance des outils de référence*

Outils québécois	Outils français
<ul style="list-style-type: none"> <li>• <i>Le Multidictionnaire</i></li> <li>• <i>Le Dictionnaire québécois français</i></li> <li>• <i>La Banque de dépannage linguistique</i></li> <li>• <i>Le Grand dictionnaire terminologique</i></li> <li>• <i>Le Dictionnaire de cooccurrences</i></li> <li>• <i>Le Ramat de la typographie</i></li> <li>• <i>Le Prépositionnaire</i></li> <li>• <i>Le Colpron</i></li> <li>• <i>Antidote</i></li> <li>• <i>Usito</i></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <i>Le Robert</i></li> <li>• <i>Le Larousse</i></li> <li>• <i>Le Grevisse</i></li> <li>• <i>Le Bescherelle</i></li> <li>• <i>Le Trésor de la langue française informatisé</i></li> <li>• <i>ProLexis</i></li> </ul>

Dans les dernières années, les grammairiens et les lexicographes québécois ont développé plusieurs outils qui tiennent compte des particularités du français québécois, tels : *Antidote*, *Usito* et la *Banque de dépannage linguistique (BDL)*. Ces outils répondraient mieux aux normes du français québécois et ils sont mis à jour régulièrement. Mais les outils français semblent encore utilisés d'emblée, puisqu'ils demeurent hautement reconnus et attestés dans le milieu du livre. Les réviseurs ont donc encore tendance à utiliser ces ouvrages, même s'ils sont moins représentatifs du français québécois.

Aborder les pratiques de la révision nous permet en somme de mieux comprendre comment les réviseurs travaillent. Nous avons vu qu'ils sont un peu livrés à eux-mêmes devant les tâches à effectuer, puisque les éditeurs ne leur donnent que très peu de directives à suivre. Les réviseurs ont tout intérêt à bien saisir le style de l'auteur afin de proposer des corrections qui vont bien s'intégrer, et ce, en ne faisant qu'une lecture complète du manuscrit. À cause des délais serrés, les réviseurs ne peuvent en effet lire plus d'une fois les documents qui leur sont envoyés, de sorte qu'ils ne peuvent se concentrer sur tous les éléments à réviser en même temps, ce qui fait que la priorité est généralement mise sur la révision linguistique. Comme tout se fait désormais à l'ordinateur, les réviseurs peuvent obtenir ici un petit gain de temps. Même les ouvrages de

référence sont de plus en plus électroniques, et de plus en plus québécois, ce qui constitue une évolution de la norme prescriptive au Québec. En tenant compte des réalités reliées aux pratiques du métier de réviseur littéraire, nous pourrions mieux comprendre le contexte dans lequel s'est effectuée la révision de notre étude de cas.

## **2. ÉTUDE DE CAS : *LA VIEILLE FILLE ET LA MORT***

### **2.1 Source et méthodologie**

Pour étudier concrètement le travail effectué en révision littéraire, nous avons analysé les diverses versions du manuscrit du roman *La vieille fille et la mort*<sup>98</sup> de Catherine Sylvestre. Ce polar de 337 pages a été publié en mars 2015 aux Éditions Alire<sup>99</sup>, et il s'agit du premier roman de l'auteure.

Dans ce roman, qui s'adresse à un public d'âge adulte, le personnage éponyme, Catherine Sylvestre, tente de retrouver le meurtrier qui a sévi dans l'appartement adjacent au sien. Le texte est entièrement écrit du point de vue du personnage de Catherine, qui exerce la profession de bibliothécaire et de réviseuse linguistique<sup>100</sup> à la pige, ce qui offre d'ailleurs un intéressant cas de réflexivité sur la profession de réviseur<sup>101</sup>. La narration se faisant d'un point de vue interne, le texte est teinté d'oralité. Le niveau de langue employé par la narratrice tout au long du roman relève d'un niveau populaire afin de refléter la manière de s'exprimer des personnages issus de la classe moyenne lavalloise. Le personnage de Catherine étant titulaire d'une maîtrise en

---

<sup>98</sup> Pour faire référence à ce roman lorsque nous présenterons des exemples, nous utiliserons l'abréviation *VF*.

<sup>99</sup> Depuis la fondation en 1996, les Éditions Alire publient des romans de genre : ils se spécialisent entre autres dans l'édition de polar, de science-fiction, de fantastique, d'horreur et d'espionnage.

<sup>100</sup> Le personnage de Catherine se dit réviseuse linguistique, même si, dans les faits, elle révise des romans pour des éditeurs : elle serait alors une réviseuse littéraire.

<sup>101</sup> Toutefois, comme il ne s'agit pas de l'objectif premier de ce mémoire, nous n'étudierons pas le cas de mise en abyme qui est présenté dans ce roman.



littérature, un vocabulaire plus soutenu apparaît aussi dans le roman<sup>102</sup>. Comme il s'agit d'un polar, l'action domine le texte. L'auteure utilise des phrases courtes et simples pour garder le rythme et passer d'une scène à l'autre.

Nous disposons de huit versions du texte de Catherine Sylvestre. La première version, qui compte 145 pages au format Word, est le document que l'auteure a soumis au comité de lecture de la maison d'édition. La deuxième version est commentée par Jean Pettigrew, directeur littéraire de l'entreprise : il formule des remarques portant sur l'histoire et sur la qualité de la narration. Ses annotations sont faites en « suivi des modifications » dans un document Word. La troisième et la quatrième versions rendent compte des modifications que l'auteure a apportées à la suite des commentaires du directeur littéraire : il n'y a aucune différence entre les deux documents. Les versions cinq et six sont aussi identiques : il s'agit d'une version commentée par Philippe Turgeon, adjoint à l'édition et à la production chez Alire, soit une deuxième lecture éditoriale qui sert en fait à régler les dernières difficultés relevant de la narration et de la cohérence de l'histoire. Dans ce document figurent les réponses de l'auteure aux commentaires de Turgeon et les modifications qu'elle apporte au texte, qui compte désormais 214 pages<sup>103</sup>. Ces interventions apparaissent, encore une fois, en « suivi des modifications ». La septième version présente le travail de la réviseuse<sup>104</sup> : elle y inclut les corrections linguistiques et littéraires qu'elle juge nécessaires. Finalement, la dernière version présente les réponses de l'auteure aux corrections proposées lors de la révision. Il s'agit de la dernière version précédant la mise en page et les épreuves. Malheureusement, nous n'avons pas eu accès aux épreuves de ce roman. Il est possible

---

<sup>102</sup> Ces termes sont relevés dans la grille présentée à l'annexe 7.

<sup>103</sup> Pour notre analyse, nous nous référons à la pagination du document Word.

<sup>104</sup> Francine Pelletier préférerait qu'on garde l'anonymat de la réviseuse, puisque cette dernière n'a pas pris part à notre recherche.

que d'autres corrections aient été effectuées dans le texte ou dans le paratexte avant d'aller sur les presses<sup>105</sup>.

La révision du roman a été faite en « suivi des modifications » dans le logiciel Word. Nous pouvons savoir combien de temps la réviseure a consacré au manuscrit, le jour et l'heure étant enregistrés. La révision du roman *La vieille fille et la mort* s'est faite entre le 27 et le 30 janvier 2015. Elle aura pris un peu moins de trois jours, soit une vingtaine d'heures si la réviseure travaille sept heures par jour<sup>106</sup>. Comme le manuscrit compte près de 79 500 mots, la réviseure travaillerait à un rythme d'environ 4000 mots à l'heure, ce qui est somme toute assez rapide<sup>107</sup>. La réviseure n'aurait vraisemblablement lu le texte qu'une seule fois pour effectuer toutes ses interventions. Comme nous n'avons pu entrer en communication avec elle, nous ne disposons d'aucune information quant à ses méthodes de travail et à ses outils de référence.

Pour rendre compte des modifications apportées par la réviseure dans le manuscrit de Catherine Sylvestre, nous avons produit la grille d'analyse suivante<sup>108</sup> (tableau 3.3). Nous avons utilisé cette grille pour analyser, dans un premier temps, les versions sept et huit (v. 7 et v. 8) du manuscrit de l'auteure. Les corrections faites par la réviseure ont été divisées en huit grandes catégories, certaines d'entre elles ont aussi été subdivisées en sous-catégories pour plus de précision.

---

<sup>105</sup> Aux Éditions Alire, la correction d'épreuves est faite à l'interne. (F. Pelletier dans Morin 2017a)

<sup>106</sup> Il s'agit d'une estimation, puisque nous ignorons le nombre d'heures réel travaillé chaque jour.

<sup>107</sup> Nous ignorons cependant tout du mandat de travail qui a été confié à la réviseure; peut-être n'a-t-elle pas eu le choix de travailler à ce rythme.

<sup>108</sup> Nous n'avons pas reproduit en annexe la grille d'analyse que nous avons complétée, puisqu'elle est très volumineuse. Nous en reproduirons toutefois certains extraits pour illustrer nos propos dans les pages suivantes.

Tableau 3.3 : *Grille d'analyse des interventions*

Catégories d'intervention		Exemples	Justifications données par la réviseure	Acceptées / Refusées		Nos interprétations pour justifier les modifications de la réviseure
				Dialogues	Narration	
Vocabulaire	Québécoismes d'emprunt					
	Mots ou expressions inventés					
	Mots employés dans un autre sens					
Grammaire	Syntaxe propre au français québécois					
	Syntaxe propre au français standard					
	Conjugaisons / Temps et modes des verbes					
	Accords					
Style	Précision du vocabulaire					
	Déplacements et additions					
	Répétitions					
Erreurs orthographiques						
Typographie						
Ponctuation						
Uniformisation						
Cohérence						

La deuxième grille que nous avons produite présente des éléments sur lesquels la réviseure n'est pas intervenue. Ces données, relevées à partir de la dernière version du manuscrit, sont sensiblement divisées selon les mêmes catégories que pour la grille précédente. Le tableau 3.4 montre le modèle utilisé pour cette grille.

Tableau 3.4 : *Modèle de l'annexe 7*

Catégories d'intervention		Exemples	Dialogues	Narration	Nos explications/nos commentaires
Vocabulaire	Québécoismes originaires de France et québécoismes de création				
	Québécoismes d'emprunt				
	Niveaux de langue				
	Mots ou expressions inventés				
	Mots employés dans un autre sens				
Grammaire	Syntaxe propre au français québécois				
	Syntaxe propre au français standard				
	Accords				
Erreurs orthographiques					
Typographie					
Ponctuation					
Cohérence					

À l'aide de ces deux grilles, nous pouvons analyser le travail d'un réviseur sur un texte littéraire, en nous arrêtant surtout aux éléments qui concernent la dimension littéraire du texte.

## 2.2 Constats généraux sur la révision

Les réviseurs que nous avons rencontrés affirment qu'il est important de justifier une intervention qui ne serait pas claire de prime abord. C'est ce que nous a dit Marie-Ève Laroche :

Je le fais quand la raison de l'intervention est moins évidente pour quelqu'un qui n'a pas appris notre métier ou qui n'a pas nos connaissances. (M.-È. Laroche dans Morin, 2017b)

Selon Francine Pelletier, la réviseure engagée pour le manuscrit de *La vieille fille et la mort* « va mettre énormément de commentaires » (F. Pelletier dans Morin, 2017a) dans les copies qu'elle révise. Pourtant, nous avons relevé neuf commentaires de la réviseure dans le document. Quelques mots ont aussi été surlignés par celle-ci pour signaler certaines difficultés à l'auteure. Plusieurs interventions n'ont toutefois pas été commentées, ce qui pourrait expliquer certains refus de l'auteure. Nous y reviendrons plus loin.

La répartition des interventions de la réviseure montre qu'elle intervient surtout au niveau de la grammaire, du style et de la ponctuation<sup>109</sup>. Le tableau 3.5 établit la répartition entre les corrections relevant des dialogues et de la narration.

---

<sup>109</sup> Notons que la réviseure n'intervient pas vraiment dans le paratexte, du moins pas dans les versions que nous avons pu consulter.

Tableau 3.5 : Répartition des interventions

Catégories d'intervention		Dialogues		Narration	
		Accepté	Refusé	Accepté	Refusé
Vocabulaire (31)	Québécoismes d'emprunt (15)	0	3	10	2
	Mots ou expressions inventés (2)	0	0	1	1
	Mots employés dans un autre sens (14)	1	3	7	3
	Sous-total	1	6	18	6
Grammaire (91)	Syntaxe propre au français québécois (13)	2	4	2	5
	Syntaxe propre au français standard (23)	2	4	15	2
	Conjugaisons (35)	9	2	22	2
	Accords (20)	0	0	20	0
	Sous-total	13	10	59	9
Style (68)	Précision du vocabulaire (36)	4	10	17	5
	Déplacements et additions (25)	1	4	18	2
	Répétitions* (7)			1	1
	Sous-total	5	14	36	8
Erreurs orthographiques (34)		9	1	23	1
Typographie (26)		8	0	18	0
Ponctuation (78)		19	1	54	3
Uniformisation (5)		1	0	4	0
Cohérence** (2)					
TOTAL	334 modifications	56	32	212	27

\*La réviseure propose des alternatives pour remplacer les répétitions de vocabulaire dans seulement deux cas sur les sept répertoriés, ce qui fait que l'auteure ne peut accepter ou refuser les interventions. Nous pouvons tout de même spécifier que cinq des interventions ont été faites dans la narration, une dans un dialogue ainsi qu'une qui était présente dans la narration et le dialogue.

**\*\***Pour ce qui est des éléments de cohérence, encore là, la réviseure n'a rien proposé comme modification; l'auteure ne peut donc accepter ou refuser les interventions. Or, les deux éléments relevés étaient dans la trame narrative.

La majorité des interventions, soit 71 % d'entre elles, ont été faites dans la narration. La réviseure semble moins stricte en ce qui concerne la langue utilisée dans les dialogues que celle utilisée dans la narration, ce qui pourrait expliquer la différence dans le nombre d'interventions entre les deux niveaux. De plus, la plupart des interventions – 80 % d'entre elles – ont été acceptées par Catherine Sylvestre. Les modifications proposées semblent, la plupart du temps, aller dans le sens de ce que souhaitait l'auteure et respecter son style.

Nous avons noté des éléments que la réviseure n'a pas relevés, soit par oubli, soit par choix<sup>110</sup>. La plupart d'entre eux ne sont pas nécessairement fautifs, mais il est intéressant de les noter pour montrer certaines caractéristiques du texte, et pour montrer également que les éléments caractéristiques du français québécois sont parfois difficiles à appliquer de façon uniforme et cohérente, puisqu'ils ne sont pas toujours attestés par les outils de référence. Le tableau 3.6 présente la répartition d'éléments qui n'ont pas été touchés par la réviseure.

---

<sup>110</sup> Tous ces éléments sont notés dans le tableau de l'annexe 7.

Tableau 3.6 : Répartition des éléments intouchés par la réviseure

Catégories d'intervention		Dialogues	Narration
Vocabulaire* (103)	Québécoismes originaires de France et de création (28)	11	16
	Québécoismes d'emprunt (39)	21	18
	Niveaux de langue (33)	11	22
	Mot inventé (1)	1	0
	Mots employés dans un autre sens (2)	1	1
	Sous-total	45	57
Grammaire (8)	Syntaxe propre au français québécois (3)	0	3
	Syntaxe propre au français standard (4)	0	4
	Accord (1)	0	1
	Sous-total	0	8
Erreur orthographique (1)		0	1
Typographie (1)		0	1
Ponctuation (5)		1	4
Cohérence (3)		1	2
TOTAL	121 intouchés	47	73

\*Un des québécoismes de création que nous avons noté était dans un titre de chapitre, il n'apparaît donc pas dans le tableau, ce qui explique la différence entre le sous-total et le total dans la catégorie vocabulaire.

C'est au niveau du vocabulaire que la réviseure semble laisser passer le plus de corrections, celles-ci se retrouvant d'ailleurs dans les trois sous-catégories qui tiennent davantage compte des caractéristiques du français québécois : soit les deux sous-catégories de québécoismes et celle des niveaux de langue où nous retrouvons plusieurs mots provenant d'un niveau familier. Encore une fois, la réviseure semble respecter le style de l'auteure et n'intervenir que pour modifier de réelles erreurs dans le texte. C'est justement ce que nous regarderons dans les pages suivantes, en



évoquant certains éléments significatifs que nous avons notés dans les catégories du vocabulaire, de la grammaire et du style. Nous avons choisi ces trois catégories au détriment des autres, puisque c'est dans celles-ci que les éléments les plus significatifs apparaissent pour montrer en quoi consiste réellement la révision littéraire.

## **2.3 Vocabulaire**

Comme nous l'avons vu avec le tableau 3.5, la catégorie vocabulaire compte 31 interventions de la réviseure, celles-ci étant réparties en trois sous-catégories : québécismes d'emprunt (15), mots employés dans un autre sens (14) et mots ou expressions inventés (2). Pour cette analyse, nous n'aborderons que certains des éléments présents dans ces deux premières sous-catégories, puisqu'ils sont plus représentatifs du travail de révision littéraire.

### **2.3.1 Particularités québécoises et emprunts**

Dans le roman *La vieille fille et la mort*, nous avons noté l'emploi d'environ 70 québécismes différents<sup>111</sup> que nous avons répartis en deux catégories distinctes. Dans un premier temps, nous avons regroupé les québécismes originaires du fond français et les québécismes de création<sup>112</sup>, puisque ces deux types de québécismes semblent totalement acceptés dans le texte de Sylvestre.

---

<sup>111</sup> Ces québécismes proviennent de l'addition de tous ceux répertoriés dans nos deux grilles d'analyse.

<sup>112</sup> Cette typologie des québécismes est donnée par Marie-Éva de Villiers dans l'ouvrage *Le vif désir de durer* (2005).

En effet, nous comptons près de trente de ces québécoismes<sup>113</sup> sur lesquels la réviseuse n'est pas intervenue, choisissant plutôt de les laisser tels quels dans le texte<sup>114</sup>.

Ces types de québécoismes relèvent surtout de la langue orale et sont d'un niveau beaucoup plus familier ; quelques mots relèvent aussi d'un niveau neutre. Le tableau 3.7 montre des exemples de ces québécoismes.

Tableau 3.7 : *Québécoismes originaires du fond français et québécoismes de création*<sup>115</sup>

Exemples	Dialogues	Narration	Niveau de langue
« Joue droite <u>écrapoutie</u> » (p. 5)		X	Familier
« T'es <u>paquetée</u> , fille, va t' <u>coucher</u> ! » (p. 7)	X (voix intérieure)		Familier
« C'était une <u>agace-pissette</u> , cette fille-là » (p. 57)	X		Familier
« accroche mon manteau à la <u>patère</u> » (p. 63)		X	Neutre
« j'ai l'impression qu'une <u>pichenotte</u> l'enverrait au plancher. » (p. 108)		X	Familier
« même ses victimes de <u>taxage</u> l'admiraient. » (p. 120)	X		Neutre
« Je suis en train de <u>cogner des clous</u> devant l'écran de mon ordinateur » (p. 122)		X	Familier
« Traitez-moi de <u>moumoune</u> , mais je ne prends pas de risque » (p. 128)		X	Familier
« comme si je conduisais un <u>fardier</u> de cinquante-trois pieds » (p. 151)		X	Neutre
« il dévale l'escalier jusqu'au <u>portique</u> . » (p. 163)		X	Neutre
« la couche de neige durcie craque comme une plaque de <u>styromousse</u> . » (p. 179)		X	Neutre
« et qui ramène mon rôle à celui d'une vendeuse de <u>cossins</u> . » (p. 181)		X	Familier
« Bof, j'étais trop <u>maganée</u> hier » (p. 187)	X		Familier
« mais comment ça fonctionne, déjà, cette <u>patente à gosses</u> ? » (p. 194)		X	Familier
« A y a dit : pas question de dépenser une <u>cenne</u> pour une niaiserie pareille. » (p. 200)	X		Familier

<sup>113</sup> Ce décompte n'est sans doute pas exhaustif, plusieurs mots ont pu nous échapper, car ils sont justement très intégrés dans la langue.

<sup>114</sup> Ces québécoismes sont tous relevés à l'annexe 7.

<sup>115</sup> Dans les exemples cités, les mots qui sont soulignés l'ont été par nous : c'est pour montrer sur quel mot nous voulons mettre l'accent dans l'exemple que nous présentons. L'italique est mis par l'auteure pour identifier certains mots comme étant étrangers ou inventés. Dans les exemples, les mots qui sont barrés étaient ceux écrits par l'auteure, alors que ceux en rouges sont les mots proposés par la réviseuse pendant la révision.

Ce qui caractérise bien ces types de québécismes, c'est que, pour la plupart d'entre eux, ils sont complètement intégrés et acceptés dans le français québécois, ce qui fait qu'ils ne sont pas marqués dans le texte. Mis à part les mots « cossins » (*VF*, v. 8 : 181) et « cenne » (*VF*, v. 8 : 200) qui ont été mis en italique par l'auteure<sup>116</sup>, tous les autres québécismes de cette catégorie sont laissés en romain, peu importe le niveau de langue duquel ils relèvent.

Pourtant, l'intégration et l'acceptation des québécismes ne sont pas du tout les mêmes, autant pour l'auteure que pour la réviseure, lorsque nous regardons la deuxième catégorie de québécismes, soit les québécismes d'emprunt. Cette catégorie regroupe les emprunts utilisés au Québec, que ce soit des mots empruntés à l'anglais, à l'italien, au latin ou encore aux langues amérindiennes. Nous dénombrons une cinquantaine d'emprunts dans le roman de Sylvestre, que nous pouvons diviser entre les emprunts formels (graphie et/ou prononciation d'origine) et les emprunts sémantiques et syntaxiques (faux ami et calque). Les emprunts formels, beaucoup plus présents dans le roman, sont pratiquement tous mis en italique par l'auteure. La réviseure n'intervient pas vraiment dans cette catégorie si ce n'est que pour uniformiser la pratique de l'auteure. Nous présentons quelques exemples de ces québécismes dans le tableau 3.8<sup>117</sup>.

---

<sup>116</sup> Nous ignorons pourquoi ces deux mots ont été mis en italiques par l'auteure.

<sup>117</sup> Pour plus d'exemples, voir l'annexe 7.

Tableau 3.8 : *Québécoismes d'emprunt formel*

Exemples	Dialogues	Narration	Origine de l'emprunt
« Quand la tranche émerge du <u>toaster</u> » (p. 25)		X	Anglais
« T'as des problèmes de <u>char</u> ? » (p. 38)	X		Anglais
« Et de fait, j'ai <u>jobiné</u> toute ma vie » (p. 69)		X	Anglais
« Je marche dans la <u>sloche</u> » (p. 86)		X	Anglais
« Cette fois, je ne rêve pas, il me <u>cruise</u> ! » (p. 96)		X	Anglais
« Quand tes amis rient, on dirait une <u>gang</u> de singes ! » (p. 104)	X		Anglais
« et que la <u>job</u> à la bibliothèque sert surtout à la distraire. » (p. 110)		X	Anglais
« pis ma tante est ben tannée de faire des <u>shifts</u> de neuf ou dix heures. » (p. 117)	X		Anglais
« On était pas mal sûrs qu'il était le <u>dealer</u> de la place » (p. 119)	X		Anglais
« des clients du bar se sont rendu compte que le <u>show</u> se passe à l'extérieur » (p. 128)		X	Anglais
« Mon cerveau se tord comme un vêtement dans une <u>lessiveuse</u> en plein <u>spin</u> . » (p. 133)		X	Belge : lessiveuse Anglais : <i>spin</i>
« je ne vais quand même pas me laisser <u>frencher</u> par un cockatiel ! » (p. 146)		X	Anglais
« Le gars le plus <u>straight</u> de l'école à son époque ! » (p. 191)	X		Anglais
« Est-ce que je me <u>goure</u> depuis hier » (p. 192)		X	Français
« Pis c'est là que sa belle Maryse y a pété sa <u>balloune</u> ... » (p. 200)	X		Anglais

Nous remarquons ici que l'auteure emprunte davantage de mots à la langue anglaise qu'à d'autres langues, ce qui peut s'expliquer par la proximité du Québec avec des territoires anglophones ou même par le bilinguisme de plusieurs Québécois. Ces emprunts ne feraient pas partie de la langue neutre et ils seraient marqués, pour la plupart, pour montrer aux lecteurs que l'usage du mot « fautif » est conscient et accepté dans le présent contexte. Certains emprunts formels sont cependant laissés en romain dans le texte, même s'il s'agit majoritairement d'anglicismes critiqués selon le dictionnaire *Usito* : « quand la tranche émerge du toaster » (VF, v. 8 : 25) ; « t'as des problèmes de char? » (VF, v. 8 : 38) ; « à l'égard de ce bruyant party » (VF, v. 7 : 105) ; « et que la job à la bibliothèque » (VF, v. 8 : 110) ou encore « sa belle Maryse y a pété sa balloune »

(VF, v. 8 : 200). Ces mots, qui ne sont pas marqués, semblent totalement admis. Pourtant, « *sloche* » (VF, v. 8 : 86) ; « *cruise* » (VF, v. 8 : 96) ; « *gang* » (VF, v. 8 : 104) et « *show* » (VF, v. 8 : 128) sont mis en italique dans le roman de Sylvestre. Cette décision, loin d'être arbitraire, relève des choix de l'auteure, et aussi de la réviseure, ce qui provoque parfois quelques cas conflictuels. Prenons par exemple le cas du mot *party*, qui a été écrit à six reprises par Sylvestre. Sur les six occurrences du mot, il avait été mis trois fois en romain et trois fois en italique, ce qui suppose un usage ambigu malgré l'acceptation du mot dans la langue parlée. Comme la première entrée était en romain, la réviseure a sans doute décidé de poursuivre en ce sens : elle intervient donc à deux reprises, aux pages 105 et 170, pour remettre les mots en romain. Toutefois, une occurrence, à la page 87, aura été oubliée : elle est restée en italique. Un autre cas ambigu apparaît avec le mot « *job* ». Si celui-ci semble intégré dans la langue puisqu'il est laissé en romain, ses dérivés, quant à eux, ne le sont pas. L'auteure mettra ainsi en italique le mot « *jobiné* » (VF, v. 8 : 69).

La réviseure intervient peu au niveau des québécoismes d'emprunt formel, puisqu'il s'agit davantage de choix stylistiques. Pour ce qui est des anglicismes sémantiques et syntaxiques par contre, la réviseure corrige davantage. Le tableau 3.9 présente les cas d'anglicismes sur lesquels la réviseure est intervenue.

Tableau 3.9 : *Anglicismes sémantiques et syntaxiques*

Exemples	Acceptés/Refusés	
	Dialogues	Narration
« je me rends jusqu'à <del>l'intercom</del> <b>l'interphone</b> en m'essuyant la bouche. » (p. 26)		A
« La vendeuse me suggère de placer une petite annonce pour <del>retracer</del> <b>retrouver</b> le légitime propriétaire de mon oiseau rare. » (p. 34)		A
« on <del>saue</del> <b>économise</b> les frais de déplacement pis d'hébergement. » (p. 37)	R	
« Avec toutes les <del>coupures</del> <b>restrictions</b> de budget qui nous sont demandées, tu devrais être contente ! » (p. 37)	R	
« mais j'ai besoin d'agir, de <del>poser</del> <b>faire</b> un geste concret » (p. 48)		A
« parce que l'appel de service n'a pas encore été <del>logé</del> <b>donné</b> pour <b>demandeur qu'on vienne</b> nettoyer la maussusse [sic] de vieille machine » (p. 50)		A
« Je m'annonce à <del>l'intercom</del> <b>l'interphone</b> et madame Joubert m'ouvre sans discuter. » (p. 55)		A
« puis il se tourne vers le panneau de <del>l'intercom</del> <b>l'interphone</b> et sonne chez Denis. » (p. 63)		A
« j'avais (et j'ai toujours) besoin de <del>poser</del> <b>faire</b> un geste concret » (p. 69)		A
« annoncer à mes deux clients <del>réguliers</del> <b>habituels</b> que je suis temporairement indisponible... » (p. 86)		R
« ou pour obtenir des <del>bénéfices marginaux</del> <b>avantages</b> de la part du patron... » (p. 97)		R
« Si elle a une <del>sacoch</del> <b>sac à main</b> , je l'ai pas vue, <del>elle</del> <b>il</b> serait restée dans l'auto. » (p. 131)	R	
« Une fois les formalités <del>complétées</del> <b>accomplies</b> à l'admission » (p. 132)		A
« et accepte le <del>breuvage</del> <b>la boisson</b> avec un sourire de gratitude. » (p. 142)		A
« c'est le geste logique à <del>poser</del> <b>faire</b> » (p. 191)		A

La réviseure corrige par exemple : « je me rends jusqu'à ~~l'intercom~~ **l'interphone** en m'essuyant la bouche » (VF, v. 7 : 26) ; « mais j'ai besoin d'agir, de ~~poser~~ **faire** un geste concret » (VF, v. 7 : 48) ; « une fois les formalités ~~complétées~~ **accomplies** à l'admission » (VF, v. 7 : 132). Ces interventions de la réviseure ont été acceptées par l'auteure. Mais Sylvestre n'accepte pas toutes les modifications : sur les 15 interventions de la réviseure, dix sont acceptées, celles-ci se retrouvant d'ailleurs toutes dans la narration. Les propositions qui ont été faites dans les

dialogues ont sans doute été refusées puisqu'elles jouaient sur la manière de s'exprimer des personnages, comme dans les exemples suivants : « on ~~saue~~ **économise** les frais de déplacement pis d'hébergement » (*VF*, v. 7 : 37) ; « Avec toutes les ~~couperes~~ **restrictions** de budget qui nous sont demandées » (*VF*, v. 7 : 37) ; « Si elle a une ~~sacoe~~ **sac à main**, je l'ai pas vue, ~~elle~~ **il** serait restée dans l'auto » (*VF*, v. 7 : 131). Catherine Sylvestre aura sans doute préféré conserver ses expressions d'origine puisqu'elles rendent mieux compte de l'oralité. En littérature, il est préférable de conserver des expressions dites « fautives » par rapport à un français standard afin de conserver le réalisme de la communication.

Bref, Catherine Sylvestre ne se gêne pas pour utiliser différents particularismes québécois, que ce soit des québécismes originaires du fond français, des québécismes de création ou des québécismes d'emprunt. L'utilisation de ces mots crée un réalisme mimétique dans l'œuvre de l'auteure. Dans un souci de respect du style, la réviseure intervient peu dans cette catégorie, si ce n'est que pour uniformiser la pratique de l'auteure. Il s'avère que les mots propres au français québécois sont tout autant admis par cette professionnelle de la langue.

### 2.3.2 Différence de sens

Dans la langue orale, l'usage fait parfois en sorte que nous attribuons un autre sens à un mot que celui ou ceux contenus dans les ouvrages de référence. Dans le roman de Sylvestre, une quinzaine d'interventions de la réviseure soulèvent certains de ces problèmes : le tableau 3.10 montre ces cas d'intervention.

Tableau 3.10 : Mots employés dans un autre sens

Exemples	Acceptés/Refusés	
	Dialogues	Narration
« mais je ne lui <del>porte</del> <b>prête</b> plus attention. » (p. 32)		A
« Je <del>signale</del> <b>compose</b> de nouveau » (p. 50)		A
« Je n'ai jamais <del>porté</del> <b>prêté</b> attention qu'à l'exubérante Maryse. » (p. 58)		A
« Je <del>n'aperçois</del> <b>ne vois</b> pas d'imprimante » (p. 60)		A
« mais le but que je poursuis me semble trop important pour l' <del>entreprendre</del> <b>que je m'y achemine</b> sur un mensonge. » (p. 70)		R
« Tu as déjà été <del>confrontée</del> <b>face</b> à des problèmes de comportement chez un adolescent » (p. 79)	A	
« J'énumère les questions listées <del>en</del> <b>plus</b> haut » (p. 81)		R
« je ne suis pas naïve au point d'essayer de le <del>rejoindre</del> au téléphone le Jour de l'An ! » (p. 105)		A
« t'étais pas <del>supposée</del> <b>censée</b> être là » (p. 105)	R	
« prise à la gorge sur le plan financier et <del>rejoignable</del> en permanence » (p. 189)		A
« je devrai, si jamais la chose sonne, <del>porter</del> <b>prêter</b> une grande attention » (p. 191)		A
« Il s'est pointé chez toi juste au moment où tu prenais ton char... qui était <del>supposé</del> <b>censé</b> être au garage, tu te rappelles ? » (p. 208)	R	
« C'était Dufour qui était <del>supposé</del> <b>censé</b> agir » (p. 211)	R	
« Ces paroles sont <del>supposées</del> <b>censées</b> me rassurer ? » (p. 212)		R

Même si la réviseure applique ici une norme prescriptive, ses interventions sont difficilement acceptables pour Sylvestre qui en refuse six sur les 14 proposées. Voici quelques exemples d'interventions qui ont été acceptées par l'auteure : « mais je ne lui ~~porte~~ **prête** plus attention »<sup>118</sup> (VF, v. 7 : 32) ; « je ~~n'aperçois~~ **vois** pas d'imprimante »<sup>119</sup> (VF, v. 7 : 60) ; « tu as déjà été ~~confrontée~~ **face** à des problèmes de comportement chez un adolescent »<sup>120</sup> (VF, v. 7 : 79). Ces trois suggestions ont été acceptées étant donné qu'elles respectent assez bien le sens des phrases et le style de l'auteure. Cependant, dans le dernier exemple que nous avons présenté, l'intervention de la réviseure vient créer un nouveau problème dans la phrase. En fait, la locution

<sup>118</sup> On porte quelque chose à l'attention de quelqu'un. (*Usito*)

<sup>119</sup> Quand on aperçoit quelque chose, on le voit de façon brève ou fugitive, sans effort de recherche ou d'attention. (*Usito*)

<sup>120</sup> L'emploi de « être confronté à » est parfois critiqué. (*Usito*)



« être confronté à » est un emploi critiqué, et *Usito* propose de la remplacer par « faire face à ». Pourtant, dans ce cas-ci, la réviseure oublie peut-être de modifier le verbe « être » pour le verbe « faire », ce qui crée une nouvelle erreur de sens dans la phrase<sup>121</sup>, erreur qui sera laissée au moment de l'impression du livre.

Il en va de même dans un autre cas. À la page 165 de la septième version, Sylvestre écrit dans la même page les mots « enquêteure » et « enquêtrice »<sup>122</sup>. La réviseure suggère de choisir une seule des graphies afin d'uniformiser le texte. Il s'avère que la réviseure n'aura pas fait suffisamment de recherches pour lire les définitions de ces mots qui sont différents dans leur sens. En fait, selon la *Banque de dépannage linguistique*, le mot « enquêteure » n'est pas attesté puisque le mot « enquêteuse » existe déjà : « L'appellation *enquêteuse* désigne une personne chargée d'une enquête policière, alors que l'appellation *enquêtrice* est plutôt réservée au domaine de la statistique. » (*BDL*, 2018) Comme l'auteure avait d'emblée écrit le mot « enquêteure », peut-être que celui-ci serait plus répandu dans la langue parlée, et que c'est pour cette raison qu'elle a décidé de le conserver dans son roman, même s'il n'est attesté par aucun dictionnaire de langue.

Pour Sylvestre, rappelons que le réalisme du texte est très important. De manière générale, la réviseure respecte le style et fait des corrections qui se fondent bien dans l'écriture de l'auteure, mais il arrive aussi que les propositions de la réviseure détonnent. Dans ces cas particuliers, l'auteure refuse les interventions de la réviseure. Voici quelques exemples d'interventions qui ont

---

<sup>121</sup> D'un point de vue oral, nous ne croyons pas qu'il y ait de problème dans ces phrases.

<sup>122</sup> Cet exemple n'apparaît pas dans le tableau 3.10, car cette modification a été répertoriée dans la catégorie « uniformisation » et non pas dans la sous-catégorie « mots employés dans un autre sens », puisque la réviseure avait conseillé d'uniformiser la graphie.

été refusées par l’auteure parce qu’elles jouaient sur le niveau de langue<sup>123</sup> : « mais le but que je poursuis me semble trop important pour l’entreprendre que je m’y achemine sur un mensonge » (*VF*, v. 7 : 70) ; « t’étais pas supposée censée être là » (*VF*, v. 7 : 105). Pour ce qui est du premier exemple, la suggestion de la réviseure s’intègre mal dans le contexte : elle propose une correction d’un niveau de langue beaucoup trop soutenu par rapport à l’ensemble du texte et qui ne correspond pas du tout à la manière de s’exprimer du personnage. Dans ce cas-ci, c’est la locution « entreprendre sur » qui pose problème, puisqu’elle a le sens de « empiéter sur » (*Usito*, 2018). Pourtant, il y aurait sûrement eu moyen de modifier la locution, en changeant peut-être seulement la préposition, sans avoir à toucher au niveau de langue des personnages. Le deuxième exemple que nous avons montré relève d’une subtile nuance entre les sens des mots « supposé »<sup>124</sup> et « censé »<sup>125</sup>, ce qui explique peut-être pourquoi ils sont interchangeables régulièrement par inadvertance. La réviseure intervient à quatre reprises dans le roman pour changer l’adjectif « supposé » pour « censé », comme le suggèrent les ouvrages de référence. Or, en langue orale, l’adjectif « supposé » est beaucoup plus fréquemment utilisé, ce qui expliquerait pourquoi l’auteure refuse ces changements. Comme la nuance entre ces mots est subtile et que l’adjectif « supposé » est très présent dans la langue, la réviseure oublie sans doute d’intervenir sur plusieurs des cas présents dans le texte, ceux-ci étant d’ailleurs relevés à l’annexe 7. Ces interventions ne sont donc pas rigoureuses, et cela montre la complexité de l’intégration de la langue orale et du français québécois dans un texte.

---

<sup>123</sup> Notons cependant que ces interventions sont justifiables et correctes d’un point de vue normatif.

<sup>124</sup> Supposer quelque chose, c’est le poser « comme vrai afin d’en déduire quelque chose » (*Usito*, 2018), ou c’est de « poser quelque chose comme hypothèse servant de base à un raisonnement » (*Usito*, 2018).

<sup>125</sup> Quand on présume quelque chose. (*Usito*, 2018)

Ce que nous retenons des interventions faites dans la catégorie vocabulaire, c'est qu'elles doivent se fondre dans le contexte, dans le style d'écriture de l'auteure, et ne doivent pas agir sur les niveaux de langue. Dans la plupart des cas, la réviseure respecte bien les intentions de l'auteure et travaille dans le même sens qu'elle, ce qui explique le taux d'acceptation de 61 % des modifications, mais il arrive parfois que la réviseure fasse des propositions qui nuisent à l'oralité de l'écriture. En contexte littéraire, il importe d'accepter des locutions peut-être moins neutres, mais qui traduisent mieux l'usage populaire. La réviseure semble parfois faire de la surcorrection, en modifiant des locutions acceptables en langue orale québécoise.

## **2.4 Grammaire**

La catégorie grammaire compte 91 interventions de la réviseure, celles-ci étant réparties, comme nous l'avons vu avec le tableau 3.5, en quatre sous-catégories : syntaxe propre au français québécois (13), syntaxe propre au français standard (23), conjugaisons (35) et accords (20). Nous n'aborderons pas les deux dernières sous-catégories dans cette analyse, puisqu'elles relèvent davantage de la révision linguistique et ne démontrent rien de très intéressant sur le plan de la révision littéraire<sup>126</sup>. Nous ne présenterons que quelques exemples de cas intéressants reliés à la syntaxe.

### **2.4.1 Syntaxe québécoise**

Dans son roman, Catherine Sylvestre emploie parfois des tournures de phrases propres au français québécois. La réviseure modifie quelques phrases pour les rendre plus conformes au

---

<sup>126</sup> Il s'agit en général de corrections grammaticales, majoritairement acceptées par l'auteure.

français standard, mais ces interventions sont généralement refusées par l’auteure. Sur les 13 propositions de la réviseure, neuf sont refusées, peu importe si elles se trouvent dans les dialogues ou dans la narration. Le tableau 3.11 présente les interventions que la réviseure a faites dans cette sous-catégorie.

Tableau 3.11 : *Syntaxe propre au français québécois*

Exemples	Acceptés/Refusés	
	Dialogues	Narration
« il est proche <b>de</b> minuit. » (p. 6)		A
« Mais non, <del>on comprend</del> <b>nous comprenons</b> qu’il y a toujours des allées et venues » (p. 52)	R	
« <del>Je m’excuse</del> <b>Excusez-moi</b> de vous avoir dérangé. » (p. 54)	R	
« alors on se séparait toujours pour faire nos commissions chacun de <del>son</del> <b>notre</b> côté » (p. 57)	A	
« <del>On se</del> <b>Nous nous</b> dévisage <b>ons</b> avec une certaine hostilité. » (p. 92)		R
« <del>On</del> <b>Nous</b> raccroche <b>ons</b> simultanément. » (p. 109)		R
« <del>Je m’excuse</del> <b>Excuse-moi</b> de t’avoir dérangé hier soir. » (p. 111)	R	
« c’était pas du tout <del>de</del> mes oignons. » (p. 114)	R	
« Lorsque le patron apporte les demi-clubs, <del>on</del> <b>nous</b> mange <b>ons</b> en échangeant plus que des banalités. » (p. 115)		R
« Je me demande qui d’autre se rappellerait <del>de</del> l’époque où Maryse était avec Jonathan... » (p. 121)	A	
« <del>On</del> <b>Nous</b> quitte <b>ons</b> l’hôpital » (p. 140)		R
« le modèle de l’artiste s’assure <del>qu’on peut se</del> <b>que nous pouvons nous</b> débrouiller sans lui » (p. 142)		R
« même si je n’avais pas prévu <del>de</del> transmettre l’information » (p. 166)		A

Par exemple, la réviseure intervient pour changer des « on » pour des « nous » : « Mais non, ~~on comprend~~ **nous comprenons** qu’il y a toujours des allées et venues »<sup>127</sup> (VF, v. 7 : 52) ; « ~~On raccroche~~ **Nous raccrochons** simultanément. » (VF, v. 7 : 109) Que ces propositions soient faites dans les dialogues ou dans la narration, Sylvestre les refuse, puisqu’elles changent le niveau de langue et la manière dont les personnages s’expriment. Autre exemple, Sylvestre ajoute quelques fois la préposition « de » à des endroits où elle n’apparaît pas nécessaire : « c’était pas du tout ~~de~~

<sup>127</sup> « Le mouvement déjà ancien qui a poussé *on* à remplacer *nous* comme sujet est plus avancé en français québécois qu’en français standard, et il faut analyser *on* comme un pronom personnel sujet de première personne du pluriel et non comme un pronom indéfini en français québécois. » (Léard, 1995 : 89)

mes oignons » (*VF*, v. 7 : 114); « Je me demande qui d'autre se rappellerait ~~de~~ l'époque où Maryse était avec Jonathan... » (*VF*, v. 7 : 121) Sur les quatre interventions de la réviseure qui vont en ce sens, Sylvestre n'en refuse qu'une, soit la première donnée en exemple et qui figure dans un dialogue. L'auteure semble privilégier l'usage par rapport à la norme dans le cas de phrases qui relèvent d'une syntaxe plus québécoise. Sylvestre manifeste un souci de réalisme dans ses dialogues (et aussi dans sa narration), ce qui lui permet d'user des codes de la langue orale québécoise au détriment d'une norme standard.

La réviseure ne corrige toutefois pas tous les éléments propres à la syntaxe du français québécois. Ainsi, elle ne remplace pas tous les « on » par des « nous », et ne retire pas toutes les prépositions « de », même lorsqu'elles ne sont pas nécessaires : « Le garçon aurait prévu de se pendre ? »<sup>128</sup> (*VF*, v. 8 : 49); « Dans la voiture, on reste silencieux le temps de s'éloigner du quartier général » (*VF*, v. 8 : 171)<sup>129</sup>. Ces exemples montrent que ces tournures sont très intégrées dans la langue orale, au point où nous ne les remarquons pratiquement plus, ce qui révèle des difficultés supplémentaires pour les réviseurs littéraires qui doivent savoir faire la part des choses en fonction des contextes communicationnels.

#### 2.4.2 Syntaxe standard

Dans cette sous-catégorie, qui renvoie à des erreurs au sein de la construction des phrases, Sylvestre accepte plus volontiers les propositions de la réviseure : 17 d'entre elles sont acceptées sur les 23 recensées. Le tableau 3.12 présente les différentes interventions de la réviseure dans cette sous-catégorie.

<sup>128</sup> La locution ne serait pas fautive selon *Usito*, toutefois, le « de » est quand même optionnel dans ce type de phrase.

<sup>129</sup> Ces exemples sont présentés dans le tableau de l'annexe 7.

Tableau 3.12 : *Syntaxe propre au français standard*

Exemples	Acceptés/Refusés	
	Dialogues	Narration
« Qu'est-ce qui <b>se</b> passe, m'ame Sylvestre ? » (p. 13)	R	
« son regard passe de ma figure au clavier <del>où</del> <b>sur lequel</b> il tape à petits gestes vifs. » (p. 16)		A
« C'était quoi, ce rêve, je ne <del>m'en</del> <b>me</b> rappelle plus... » (p. 18)		A
« Elle se termine <del>avec</del> <b>par</b> la répétition du même vers » (p. 49)		A
« <del>De</del> <b>A</b> la seconde où petit Coco s'est agrippé à mon doigt » (p. 59)		A
« un cliché <del>où</del> <b>sur lequel</b> on me reconnaît à peine. » (p. 70)		A
« Normal qu'ils ne soient pas encore collés <del>devant</del> <b>à</b> leur écran. » (p. 73)		A
« cette fois <del>encore</del> <b>non plus</b> , le texte ne m'apprend rien que je ne sache déjà. » (p. 74)		A
« <del>Pour quoi faire</del> <b>Pourquoi</b> ? » (p. 102)	R	
« Pourtant, je n'ai rien reçu dans mes boîtes aux lettres, <del>tant</del> <b>pas plus</b> à mon adresse de toujours qu'à la nouvelle créée pour Facebook » (p. 106)		A
« la prof d'arts plastiques est déjà au courant de pas mal de choses <b>par</b> suite <del>à</del> <b>de</b> notre rencontre <del>d'</del> hier midi... » (p. 108)		R
« Pour en revenir à Guillaume et <b>à</b> Maryse » (p. 112)	A	
« Je me drape <del>de</del> <b>dans</b> <b>ma</b> dignité offensée » (p. 113)		A
« Le casse-croûte est fréquenté par des retraités décidés à s'incruster <del>dans</del> <b>sur</b> les chaises peu confortables » (p. 115)		A
« il était pas à l'école aujourd'hui <del>encore</del> <b>non plus</b> » (p. 116)	A	
« mais si c'est d'un ex-petit ami de Maryse <del>dont</del> <b>que</b> tu parles » (p. 119)	R	
« À voir l'expression qu'elle arbore <b>à la suite à</b> <b>de</b> ma suggestion » (p. 120)		A
« puis elle dérape sur la glace, <b>en</b> m'entraînant avec elle. » (p. 128)		A
« Rendue <del>au</del> <b>sur le</b> palier » (p. 154)		A
« J'ai inscrit "argent" et "sexe", je <del>m'en</del> <b>me</b> rappelle... » (p. 159)		A
« On parle de Maryse pis Guillaume, Marco, pas <del>des</del> <b>d'</b> étrangers » (p. 161)	R	
« Tandis que je <b>reste</b> bouche bée » (p. 193)		R
« Je me rappelle la présence du cellulaire de Bépé dans ma poche, <del>m'en</del> <b>le</b> saisis » (p. 194)		A

La réviseure intervient pour remplacer des prépositions ou des pronoms plus appropriés au contexte et à la structure de la phrase. Voici quelques exemples de ces propositions : « Elle se

termine ~~avec~~ **par** la répétition du même vers » (*VF*, v. 7 : 49) ; « un cliché ~~où~~ **sur lequel** on me reconnaît à peine » (*VF*, v. 7 : 70) ; « il était pas à l'école aujourd'hui ~~encore~~ **non plus** » (*VF*, v. 7 : 116). De manière générale, les interventions de la réviseuse s'intègrent bien au style de Sylvestre, ce qui explique probablement pourquoi elle les accepte.

Il arrive cependant que certaines des propositions de la réviseuse ne respectent pas vraiment le style de l'auteure. Par exemple, la réviseuse va modifier les phrases suivantes : « Qu'est-ce qui **se** passe, m'ame Sylvestre ? » (*VF*, v. 7 : 13) ; « la prof d'arts plastiques est déjà au courant de pas mal de choses **par** suite à **de** notre rencontre **d'hier** midi... » (*VF*, v. 7 : 108). Dans les deux exemples présentés, les corrections proposées par la réviseuse modifient le niveau de langue des personnages, atteignant ainsi un niveau neutre, voire littéraire dans le deuxième exemple. Refusées par l'auteure, ces interventions mettent néanmoins en lumière une difficulté ; l'auteure y va de sa propre correction pour y remédier : « Qu'est-ce qui s'passe, m'ame Sylvestre ? » (*VF*, v. 8 : 13) ; « la prof d'arts plastiques est déjà au courant de pas mal de choses à cause de notre rencontre d'hier midi... » (*VF*, v. 8 : 108). Ces exemples montrent, encore une fois, l'importance de respecter le style d'écriture des auteurs lors de la révision littéraire.

La réviseuse intervient aussi à quelques reprises pour corriger des erreurs de structure de phrases qui ont à l'origine des règles moins connues par les non professionnels de la langue. Pour ce type d'intervention, la réviseuse aurait eu tout intérêt à ajouter un commentaire afin de justifier son intervention. Prenons par exemple la phrase suivante : « mais si c'est d'un ex-petit ami de Maryse ~~dont~~ **que** tu parles » (*VF*, v. 7 : 119). Dans ce cas-ci, le verbe « parler » requiert normalement un complément indirect (introduit par une préposition). Il serait alors logique d'utiliser le pronom relatif « dont » puisque celui-ci a une préposition déjà intégrée. Or,

l'existence de la préposition *de* « cachée » dans *dont* impose certaines contraintes dans l'emploi de ce pronom. Il faut en effet éviter d'utiliser *dont* lorsque l'antécédent, c'est-à-dire le nom que remplace *dont* et qui le précède immédiatement, est lui-même déjà lié à la préposition *de*. [...] Pour éviter le pléonasme, si on emploie la préposition *de* devant l'antécédent dans la proposition principale, on emploie le pronom relatif *que* ensuite dans la subordonnée et non pas *dont*. (BDL, 2018)

La phrase de Sylvestre comporte exactement ce cas de pléonasme, étant donné que l'antécédent du « dont » est « un ex-petit ami de Maryse » et que celui-ci est introduit par la préposition « de ». Mais faute d'explications, l'auteure ne semble pas avoir compris l'intervention de la réviseure et c'est peut-être pourquoi elle la refuse. Il faut ajouter que la locution écrite par Sylvestre est plus proche de la langue orale, ce qui pourrait aussi justifier son refus.

Sylvestre commettrait également une erreur lorsqu'elle utilise un adjectif comme un verbe et qu'elle refuse la correction proposée par la réviseure alors que cette dernière rétablissait les classes de mots. Dans son roman, Sylvestre écrit : « Tandis que je ~~bouche bée~~ **reste bouche bée** » (VF, v. 7 : 193). De la manière dont l'auteure a décidé d'employer l'expression, le mot « bouche » serait utilisé comme un verbe et le « bée » serait un participe passé. Or, l'expression « bouche bée » s'emploie plutôt comme attribut du sujet et, par conséquent, nécessite un verbe attributif, ce qu'a ajouté la réviseure. Cette intervention aurait peut-être mérité une explication de la part de la réviseure pour être acceptée par l'auteure. Il est aussi possible que l'auteure ait voulu faire preuve d'originalité en modifiant légèrement cette locution connue, ce qui expliquerait son refus envers la modification. Il ne faut pas oublier que les auteurs maîtrisent leur texte et sont libres de jouer avec la langue.

Les interventions qui touchent la grammaire – et même le vocabulaire – doivent se fondre dans l'écriture d'un auteur pour que ce dernier les accepte plus facilement, elles ne doivent pas déroger du niveau de langue employé. Rappelons aussi que les interventions essentielles, si elles ne sont



pas claires, doivent être justifiées par le réviseur, afin que l’auteur puisse comprendre son erreur. Dans notre étude de cas, nous remarquons que la réviseure ne respecte pas toujours ces éléments, et qu’elle propose des corrections qui ne vont pas dans le même sens que ce que désire Sylvestre, et c’est pourquoi cette dernière refuse plusieurs interventions dans la syntaxe. En essayant d’amener certaines phrases à un niveau plus standard, la réviseure déroge de son mandat et fait ici de la surcorrection.

## **2.5 Style**

Dans la catégorie style, nous avons relevé 68 interventions, réparties en trois sous-catégories : précision du vocabulaire (36), déplacements et additions (25) et répétitions (7). Nous n’aborderons pas la question des répétitions, puisque la réviseure ne fait que les surligner. Nous nous concentrerons alors sur les deux autres sous-catégories.

### **2.5.1 Un vocabulaire plus précis**

Même si cette sous-catégorie touche l’utilisation du vocabulaire, nous l’avons intégrée dans la catégorie style, puisqu’aucune définition de dictionnaire ne justifie ici les interventions de la réviseure. Cette dernière intervient donc sur le style de Sylvestre, ce qui pourrait d’ailleurs expliquer le pourcentage de refus dans cette sous-catégorie : près de la moitié des interventions sont refusées (41 %). En fait, la réviseure semble modifier certains éléments en fonction de ses préférences personnelles, ce qui serait à éviter. Pour Jean-Pierre Leroux :

Il est loin d’être toujours facile pour le réviseur de n’apporter que les changements strictement nécessaires. Cela implique d’accepter une formulation

qui ne lui plaît pas malgré qu'elle soit correcte, de ne pas remplacer une expression conforme par celle qu'il choisirait s'il écrivait lui-même, de ne pas effectuer une sorte de nivellement correspondant finalement à sa propre façon d'écrire. Ainsi, le réviseur ne peut modeler l'écriture à sa guise, supprimer ce qui le dérange, orienter une idée dans un sens qui lui paraît préférable. Car l'application de normes ne doit jamais empiéter sur la personnalité du ton. (Leroux, 2016 : 40)

Bien sûr, le réviseur peut proposer des changements dans un texte s'il juge que ceux-ci amélioreraient la compréhension par le lectorat. Par contre, il s'agira de suggestions, mises en commentaire, qui peuvent être acceptées ou refusées par l'auteur. En aucun temps, le réviseur ne peut imposer de telles modifications, surtout si elles touchent directement le style d'écriture. Un bon réviseur littéraire va donc réfléchir pour juger si une tournure de phrase est acceptable ou non selon le contexte de communication. Ginette Lachance le rappelle également dans son ouvrage :

D'autre part, les correcteurs-réviseurs et correctrices-réviseuses ne sauraient appliquer un ensemble de règles sans se poser de questions, puisqu'ils doivent prendre de multiples décisions en cours de travail ; notamment, ils seront fréquemment mis devant l'obligation de choisir entre le mot ou l'expression du scripteur et la règle ou l'usage, en tenant compte du contexte, du public visé et du mandat confié. (Lachance, 2006 : 29-30)

Dans le manuscrit de *La vieille fille et la mort*, la réviseuse intervient à plusieurs reprises pour « bonifier » des mots ou des expressions. Le tableau 3.13 présente des exemples où la réviseuse intervient pour modifier certains choix de vocabulaire.

Tableau 3.13 : Bonification du vocabulaire

Exemples	Acceptés/Refusés	
	Dialogues	Narration
« Vous en lisez pas mal, <del>e'est vrai</del> n'est-ce pas ? » (p. 53)	R	
« Malgré la maladie de mon père et les contraintes que <del>ça</del> cela imposait à notre budget » (p. 65)		R
« S. Auger <del>abaisse</del> baisse vers moi un nez pointu » (p. 103)		A
« Il <del>pointe</del> indique le menu du doigt. » (p. 117)		A
« je profite du répit <del>pour</del> afin d'essayer de recouvrer mon calme » (p. 132)		A
« Vrai qu'elle a <del>beaucoup de</del> un fort kilométrage au compteur » (p. 151)		R
« mais Denis <del>pointe</del> montre petit Coco du doigt. » (p. 156)		A
« comme si un volet était en train de <del>s'abaisser</del> se baisser sur ses traits » (p. 196)		A
« Si elle se tient <del>tel que</del> comme prévu dans les environs » (p. 197)		A
« quand il sort une main, c'est pour <del>pointer</del> indiquer une direction. » (p. 198)		A
« que j'espère pas trop furieux <del>malgré</del> bien qu'on lui ait "emprunté" son cellulaire. » (p. 207)		A
« tandis que saint Pierre <del>pointe</del> indique mon lit d'un doigt osseux, squelettique. » (p. 209)		A

Les propositions de la réviseure ne visent pas à corriger de véritables erreurs, elles servent à peaufiner les phrases. Sylvestre accepte certains changements qui respectent les niveaux de langue. Voici quelques exemples des interventions de la réviseure : « Il ~~pointe~~ indique le menu du doigt. »<sup>130</sup> (VF, v. 7 : 117) ; « je profite du répit ~~pour~~ afin d'essayer de recouvrer mon calme » (VF, v. 7 : 132) ; « Si elle se tient ~~tel que~~ comme prévu dans les environs » (VF, v. 7 : 197) ; « que j'espère pas trop furieux ~~malgré~~ bien qu'on lui ait "emprunté" son cellulaire. » (VF, v. 7 : 207). Certains de ces exemples montrent que les interventions de la réviseure ne sont pas toujours pertinentes, puisqu'elles ne corrigent aucun problème de structure. Ces modifications n'apportent

<sup>130</sup> La locution est répertoriée dans le dictionnaire *Usito* et elle n'est pas critiquée. Le dictionnaire en ligne donne la définition suivante de « Pointer quelqu'un, quelque chose du doigt » : « Désigner, montrer quelqu'un, quelque chose avec un doigt tendu » (*Usito*, 2018). Le verbe « pointer » était donc adéquat dans les phrases de l'auteure et la réviseure n'aurait pas eu à intervenir dans ces cas.

rien à la cohérence de la phrase, elles modifient simplement des tournures qui étaient correctes. Ces interventions peuvent apparaître comme des cas de surcorrection.

À certains moments, la réviseure intervient aussi pour remplacer certains mots afin de rehausser le vocabulaire. Ces interventions, qui affectent directement le style de Sylvestre, semblent plus difficiles à accepter. Le tableau 3.14 recense différents exemples de ce type d'intervention.

Tableau 3.14 : *Rehaussement du vocabulaire*

Exemples	Acceptés/Refusés	
	Dialogues	Narration
« parce que l'appel <del>le coup de téléphone</del> de service n'a pas encore été logé pour nettoyer la maussusse [sic] de vieille machine » (p. 50)		R
« il serait capable de lui <del>faire</del> <b>causer</b> du mal. » (p. 59)	R	
« Alors laissez-nous <del>faire</del> <b>accomplir</b> notre travail ! » (p. 92)	R	
« C'est la première fois depuis deux ans que <del>je fais</del> <b>j'élabore</b> des projets. » (p. 99)		R
« Ma chouette, <del>ça fait</del> <b>il y a</b> une éternité que tu m'as pas appelé » (p. 107)	R	
« Et les filles <del>avaient l'air d'</del> <b>paraissaient</b> être du même avis » (p. 121)	R	
« ce sera à la police <del>de faire</del> <b>d'effectuer</b> son travail. » (p. 144)	R	
« mais ce murmure suffit à <del>renfroger</del> <b>rembrunir</b> Éric. » (p. 200)		A

La réviseure intervient directement sur les niveaux de langue et la manière dont s'expriment les personnages, notamment dans les exemples suivants : « il serait capable de lui ~~faire~~ **causer** du mal. » (VF, v. 7 : 59) ; « C'est la première fois depuis deux ans que ~~je fais~~ **j'élabore** des projets. » (VF, v. 7 : 99) ; « Et les filles ~~avaient l'air d'~~ **paraissaient** être du même avis » (VF, v. 7 : 121) ; « mais ce murmure suffit à ~~renfroger~~ **rembrunir** Éric. » (VF, v. 7 : 200). Pour ce qui est des deux premiers exemples que nous avons présentés, l'intention de la réviseure était probablement de remplacer le verbe « faire », assez vague, par un verbe qui enrichit le vocabulaire utilisé par l'auteur. Mais cette intervention a un impact sur le niveau de langue, puisqu'elle n'est pas naturelle en contexte familier. Il en va de même pour le troisième exemple : la proposition de la

révisseur vient rehausser le niveau de langue, ce qui nuit au réalisme de la communication. Soulignons par ailleurs que ces trois propositions ont été refusées par Sylvestre.

Le dernier exemple que nous avons présenté est assez particulier : « mais ce murmure suffit à ~~renfroger~~ **rembrunir** Éric. » (*VF*, v. 7 : 200). Lorsque nous consultons les définitions de ces deux verbes, nous constatons qu'il s'agit de synonymes, les deux mots pouvant s'appliquer l'un comme l'autre dans le présent contexte. Le seul problème que nous voyons avec le verbe « renfroger », c'est qu'il s'agit d'un verbe pronominal : il n'a donc pas été bien utilisé par l'auteure, qui l'emploie plutôt comme un verbe transitif, ce qui constitue une erreur de conjugaison. La réviseur propose de remplacer la locution par le verbe « rembrunir ». De façon habituelle, ce verbe s'emploie aussi sous forme pronominale : le problème dans la phrase n'étant ainsi toujours pas résolu. Il faut noter cependant que le verbe « rembrunir » peut s'utiliser de manière transitive. Sous cette forme, ce verbe relèverait par contre du vocabulaire vieilli et soutenu (*Usito*). Le problème linguistique dans la phrase n'a pas vraiment été réglé, puisque la réviseur propose un mot qui engendre d'autres problèmes. Nous ignorons pourquoi Sylvestre a accepté cette modification puisqu'elle joue sur le niveau de langue du personnage en plus de laisser une erreur de conjugaison dans le texte.

### **2.5.2 Mots déplacés et mots ajoutés**

À quelques reprises, la réviseur intervient dans les phrases pour déplacer des groupes de mots ou pour en ajouter. Le tableau 3.15 présente certaines des interventions de la réviseur qui vont en ce sens.

Tableau 3.15 : *Déplacements et additions*

Exemples	Acceptés/Refusés	
	Dialogues	Narration
« Toute blanche, avec <del>seulement</del> du gris <b>seulement</b> sur les ailes et sur les joues. » (p. 7)		A
« car il existe <b>au sous-sol</b> une porte <del>au sous-sol</del> que Denis utilise pour entrer et sortir » (p. 15)		A
« Je pointe le <b>menton vers le</b> palier <del>du menton</del> . » (p. 22)		A
« il savait même pas lire qu'elle l'emmenait <b>déjà</b> avec elle... » (p. 30)	A	
« Je voudrais ajouter <b>de</b> plus amples explications – et obtenir <b>une</b> réponse à ma question –, mais je n'en ai pas le loisir » (p. 40)		A
« <b>Une</b> chose <b>est</b> certaine » (p. 78)		R
« Un couple <b>devisant d'un air tranquille</b> se tient devant la télé, <del>devisant l'air tranquille</del> . » (p. 90)		A
« non parce que la prof est passée <b>sans préliminaires</b> au tutoiement <del>sans préliminaires</del> » (p. 116)		A
« voici Willie qui arrive à <b>une</b> vitesse de tortue. » (p. 124)		A
« la femme pointe <b>le doigt</b> dans une direction » (p. 131)		A
« je les passe <b>en revue</b> une à une » (p. 145)		A
« où je reste un moment <b>les</b> bras ballants » (p. 163)		A

Pour améliorer certaines phrases, la réviseure réorganise parfois les mots au sein de celles-ci. Sans modifier les groupes de mots, elle les déplace, soit pour rapprocher un complément du mot auquel il se rapporte, soit pour simplement harmoniser la sonorité de la phrase : « Toute blanche, avec ~~seulement~~ du gris **seulement** sur les ailes et sur les joues. »<sup>131</sup> (VF, v. 7 : 7) ; « Un couple **devisant d'un air tranquille** se tient devant la télé, ~~devisant l'air tranquille~~. » (VF, v. 7 : 90) ; « non parce que la prof est passée **sans préliminaires** au tutoiement ~~sans préliminaires~~ » (VF, v. 7 : 116). Comme ces déplacements sont sans conséquence sur l'utilisation des niveaux de langue et ne changent rien à la manière de parler des personnages, Sylvestre les accepte tous. Bien qu'il soit sans incidence sur les phrases, nous pouvons tout de même remettre en question la nécessité de ce type d'intervention qui ne semble rien apporter de plus au contexte. Ces propositions seraient des

<sup>131</sup> À noter ici que le déplacement du « seulement » peut changer le sens de la phrase selon l'interprétation que l'on en fait.

cas de surcorrection, étant donné que la réviseure semble intervenir en fonction de ses préférences personnelles pour modifier la structure des phrases.

En plus de déplacer des mots, la réviseure en ajoute certains afin de former des phrases complètes et mieux structurées. Voici quelques exemples des interventions de la réviseure : « il savait même pas lire qu'elle l'emmenait déjà avec elle... » (VF, v. 7 : 30) ; « Une chose est certaine » (VF, v. 7 : 78) ; « voici Willie qui arrive à une vitesse de tortue. » (VF, v. 7 : 124) ; « je les passe en revue une à une » (VF, v. 7 : 145). Mis à part le deuxième exemple que nous avons présenté, tous les autres sont acceptés par Sylvestre, puisque l'ajout de quelques mots n'interfère pas avec la manière de s'exprimer des personnages. Pour ce qui est de la locution « chose certaine », qui est pourtant connue et utilisée par bon nombre de personnes dans la langue parlée, il semblerait que la réviseure préférerait l'emploi d'une phrase complète plus standard. Cette intervention, qui nuit au réalisme, est refusée par l'auteure.

À quelques reprises, la réviseure ajoute aussi des mots explétifs à certaines phrases. Le tableau 3.16 recense tous les cas d'explétion ajoutés par la réviseure.

Tableau 3.16 : L'explétion

Exemples	Acceptés/Refusés	
	Dialogues	Narration
« Elle s'est effacée plus qu'elle n'est morte » (p. 65)		A
« il faut formuler une demande précise si l'on souhaite obtenir une information. » (p. 82)		A
« gagne plus de bidous que son épouse ne pourrait en dépenser » (p. 110)		A
« au cas où il en saurait plus qu'il ne l'a dit... » (p. 120)	R	
« Il y a quand même un moment que le frère d'Hugo n'a vu Jonathan. » (p. 128)		A

Ces ajouts ne changent rien sur le plan grammatical et sont donc facultatifs. Selon la *Banque de dépannage linguistique*, « l'explétion consiste à employer de façon abondante ou excessive des

mots dits *explétifs*, c'est-à-dire jugés inutiles au sens ou à la syntaxe de la phrase, tout en étant autorisés par la grammaire » (BDL, 2018). Ces mots inutiles (sans fonction syntaxique) servent simplement à améliorer la sonorité d'une phrase, voire à créer une liaison entre deux mots. Leur ajout peut jouer sur le niveau de langue des personnages, puisqu'à l'oral, l'utilisation de l'explétion n'est pas si fréquente. En ce sens, Sylvestre refuse cette intervention dans les dialogues ; elle accepte malgré tout celles présentes dans la narration. Cette répartition entre les interventions acceptées et celle qui est refusée montre que l'auteure a une plus grande sensibilité envers la langue qui est utilisée dans les dialogues : elle désire rester le plus près possible d'une langue orale.

Ce que nous retenons plus particulièrement des interventions que nous avons classées dans la catégorie style, c'est qu'elles sont majoritairement facultatives et qu'elles dépendent, selon nous, des préférences de la réviseuse. Cette dernière peut donner son opinion sur les textes qu'elle révise, puisque cela fait aussi partie de son mandat. Elle doit cependant veiller à ne pas imposer ses préférences et à ne pas modifier le style d'écriture de l'auteure, ce qui inclut les interférences sur les niveaux de langue des personnages. Il s'avère que la réviseuse ferait encore beaucoup de cas de surcorrection dans cette catégorie, puisqu'elle intervient sur des éléments qui sont généralement acceptables.

\*\*\*

Dans ce chapitre, nous nous sommes concentrée sur le travail concret des réviseurs littéraires. Nous avons vu que chaque réviseur se doit de développer une méthode de travail efficace à cause des délais serrés qui lui sont imposés. L'utilisation grandissante des ressources disponibles sur le



Web permet ainsi aux réviseurs de diminuer quelque peu leur temps de recherche : ils peuvent alors se concentrer davantage sur la révision en tant que telle. Malgré tout, les réviseurs peuvent rarement lire le manuscrit plus d'une fois, et dans cette seule lecture, ils essaient de repérer des erreurs dans toutes les étapes de révision : linguistique, éditoriale et paratextuelle. Encore une fois, à cause du peu de temps qui leur est alloué, l'attention des réviseurs ne peut être répartie équitablement pour chacune de ces étapes. Comme nous l'avons vu dans notre étude de cas, l'accent sera davantage mis sur la révision linguistique, révision qui se fait généralement lors de la première (et unique) lecture d'un manuscrit.

Lorsque nous regardons toutes les corrections qui ont été faites dans le texte de Catherine Sylvestre, nous remarquons en effet que bon nombre d'entre elles concernent la révision linguistique, la réviseure corrigeant majoritairement des erreurs d'orthographe, de ponctuation, de conjugaison ou d'accord. Pour cette étude de cas, nous avons décidé de ne pas aborder ces éléments, puisqu'ils ne sont pas représentatifs du travail de révision littéraire, même si l'étape de la révision linguistique fait partie du travail de révision littéraire. Nous avons montré plusieurs exemples provenant de trois grandes catégories : vocabulaire, grammaire et style, et qui ont été très révélateurs du travail de révision de type éditorial. Rappelons que, de manière générale, la réviseure respecte plutôt bien le style d'écriture de Sylvestre : elle intervient très peu sur les québécoismes d'emprunt, veillant plutôt à uniformiser la pratique de l'auteure, la plupart des corrections vont aussi dans le sens de ce qu'écrit Sylvestre étant donné qu'elles sont généralement acceptées. Mais, la réviseure a également tendance à vouloir ramener le vocabulaire ou la formulation de certaines phrases à un niveau plus neutre. La réviseure intervient sur les niveaux de langue utilisés par Sylvestre, et cela nuit au réalisme oral que l'auteure veut transmettre dans son écriture. Il s'avère que la réviseure a fait plusieurs cas de surcorrection lors de la révision du roman *La vieille fille et la mort*.

Au-delà des corrections proposées par la réviseure, ce que nous observons avec cette étude de cas, c'est qu'une même vision de la langue québécoise n'est pas partagée entre ses différents locuteurs. Dans son roman, Sylvestre privilégie parfois un vocabulaire ainsi que des tournures de phrase qui sont propres au français québécois, ce qui se voit davantage dans les dialogues. L'auteure tient à conserver un réalisme mimétique dans les conversations qu'elle crée entre ses personnages. En contrepartie, même si la réviseure accepte généralement l'utilisation d'un vocabulaire québécois, elle semble privilégier une structure de phrase provenant d'un français plus standard, ce qui crée une certaine rupture entre les deux visions de la langue française. Plusieurs corrections proposées par la réviseure semblent donc inutiles puisqu'elles ne tiennent pas toujours compte du niveau de langue employé par l'auteure ni du caractère plus oral qu'elle veut insuffler à son texte.

## **Conclusion**

*Réviser est un savoir-faire complexe qui est peu enseigné dans les écoles, peu importe le niveau scolaire. S'il en est ainsi, c'est sans doute entre autres parce qu'on ne dispose pas encore d'assez de connaissances pour bien cerner ce que sont la révision et la démarche à suivre pour former d'habiles réviseurs.*

Bisaillon, 2007 : 49

La révision demande un savoir-faire complexe qui n'est malheureusement pas enseigné, comme le mentionne Bisaillon. C'est pour cette raison que nous nous sommes intéressée à l'activité du réviseur, et plus particulièrement à celle du réviseur littéraire, celle-ci étant encore moins étudiée que celle du réviseur linguistique. Il apparaissait important de faire un peu de lumière sur cette profession sur laquelle si peu de théoriciens se sont penchés.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous avons défini ce qu'est la révision littéraire, mettant cette dernière en relation avec la révision linguistique afin de bien différencier les deux activités. Nous avons alors tenté de montrer que la révision littéraire, même si elle est une composante de la révision linguistique, va plus loin que cette dernière dans les éléments à réviser. Pour Bisaillon, il y aurait deux conceptions de la révision : la première, s'apparentant à la révision linguistique, aurait une visée normative « où l'objectif principal du réviseur est d'éliminer toutes les erreurs de langue que le texte contient » (Bisaillon, 2007 : 51) ; la deuxième conception aurait une visée communicationnelle et irait davantage de pair avec la révision littéraire puisque « l'objectif est de rendre le texte compréhensible pour le lecteur » (Bisaillon, 2007 : 51). Le réviseur doit ainsi vérifier bien plus que la qualité de langue, il doit considérer le texte en fonction du public qui va le lire, tout en respectant le style de l'auteur.

Si ces deux conceptions de la révision résument de prime abord la différence entre la révision linguistique et la révision littéraire, dans le premier chapitre de ce mémoire, nous nous sommes penchée beaucoup plus en profondeur sur les définitions de ces deux activités afin de pouvoir les différencier clairement. Rappelons la définition que donne Réviseurs Canada de ce qu'est la révision linguistique : « [La] révision – c'est-à-dire la relecture attentive et méthodique d'un texte en vue de l'améliorer, de le modifier ou de le corriger – a pour but d'assurer la qualité de la langue et l'efficacité de la communication » (Réviseurs Canada, 2014 : 3). En ce sens, la révision linguistique regrouperait les deux visées proposées par Bisailon, car il est impensable qu'un réviseur ne s'attarde qu'à la révision de la langue sans prendre en considération le texte en entier et le public à qui il est destiné. Ceci dit, qu'est-ce qui différencie réellement la révision linguistique de la révision littéraire ?

À cette question, nous avons répondu que c'est le rapport à la norme prescriptive qui fait toute la différence entre les deux types de révision. Dans ce cas-ci, les notions de norme et d'usage sont opposées, et le réviseur devra parfois choisir entre les deux. Soulignons que l'idée de norme prescriptive est quelque peu difficile à définir. Nous en étions tout de même venue à dire que la norme était représentée par la langue standard, celle qui est comprise dans toute la francophonie et qui est promue dans les ouvrages de référence que consultent tous les réviseurs. À l'inverse, l'usage est ce qui s'entend couramment dans la langue parlée : celle-ci n'est pas toujours décrite dans les ouvrages de référence. Or, lorsqu'un usage devient très fréquent, il peut être attesté dans les dictionnaires et faire désormais partie de la norme. En révision linguistique, le réviseur va mettre en application les codes et respectera davantage la norme promue par les ouvrages de référence, tout en considérant le contexte de communication. À l'opposé, en révision littéraire, comme le contexte de communication est différent, le réviseur québécois doit faire appel à sa surconscience linguistique afin de remettre en question la norme française. Le réviseur

littéraire pourra alors choisir de rompre avec la norme pour ne pas compromettre le style de l'auteur, et par conséquent privilégier l'utilisation d'un usage non attesté. Or, par les décisions linguistiques qu'ils doivent prendre, surtout en contexte littéraire, les réviseurs contribuent à façonner la norme, qui, rappelons-le, évolue continuellement. Le réviseur littéraire doit alors réfléchir davantage sur un texte afin d'apporter les modifications les plus pertinentes possible selon le projet de l'auteur.

Au second chapitre, nous avons présenté un portrait global des réviseurs québécois. Étant donné qu'il s'agit surtout de pigistes, les portraits présentant ces travailleurs sont à peu près inexistantes. Nous avons donc puisé nos informations dans différents répertoires électroniques où les réviseurs s'affichent et en menant des entrevues auprès de réviseurs professionnels. Nous avons alors pu présenter, d'une part, un portrait général grâce aux informations recueillies dans les répertoires électroniques, ce qui nous a permis de relever certaines données relatives aux informations personnelles et professionnelles des réviseurs. Nous avons ainsi établi que la majorité des réviseurs travaillant en français sont des femmes vivant au Québec, et qu'ils ont, pour la plupart, au moins un diplôme universitaire dans le domaine des lettres. Ces professionnels exerceraient également dans d'autres professions langagières (rédaction, traduction, enseignement, etc.) et se spécialiseraient dans les domaines culturels (arts et littérature), même si les documents administratifs sont ceux sur lesquels les réviseurs travailleraient le plus. Ceci étant possiblement dû aux salaires offerts dans le milieu culturel qui sont généralement beaucoup moins élevés que dans le milieu administratif.

À partir des entrevues que nous avons menées avec des réviseurs professionnels, nous avons pu établir, d'autre part, un portrait plus spécifique des réviseurs littéraires. Ce portrait nous a appris que les réviseurs ont généralement grandi dans un milieu plus favorisé avec des parents

scolarisés, et où les études devaient être fortement encouragées. En ce sens, tous les réviseurs rencontrés possèdent au moins un grade universitaire en lettres, et la plupart ont aussi fait une maîtrise dans le même domaine. Or, même pour un réviseur littéraire qui désire se spécialiser dans le domaine des lettres et de l'édition, passer par des contrats non littéraires (documents administratifs, gouvernementaux) pour gagner en expérience et se faire connaître dans le milieu de la révision est plutôt incontournable.

Dans ce chapitre, nous avons en outre relevé l'importance du réseau du réviseur. Même si ce dernier est souvent un pigiste qui travaille de la maison, il est loin d'être isolé. À cet effet, nous avons montré que le réviseur se constitue un réseau très important, contenant parfois des membres de sa famille, mais étant surtout riche d'un réseau professionnel. En ce sens, le réviseur développe de nombreuses relations avec le milieu éditorial avec lequel il travaille, il bénéficie aussi du soutien de personnes-ressources qui peuvent l'aider lorsque surviennent des questions plus pointues sur une révision et il peut finalement faire partie de nombreux groupes ou associations qui vont le soutenir et le conseiller dans sa pratique en tant que travailleur autonome dans un domaine langagier.

Le réviseur peut recourir à certaines associations pour l'aider à se défendre vis-à-vis un donneur d'ouvrage, puisque, comme nous l'avons vu, les conditions de travail des réviseurs-pigistes ne sont pas très enviables. Les salaires sont peu élevés, stagnants depuis les dernières années, les délais sont très serrés, faisant vivre de l'anxiété au réviseur, et celui-ci ne bénéficie d'aucune assurance et son emploi est régulièrement menacé. Les conditions dans lesquelles exercent les réviseurs sont loin d'être idéales, et pourtant, ces professionnels ont tout de même une belle perception de leur profession. Nous avons vu à cet effet que les réviseurs doivent posséder de nombreuses qualités, ce qui les aide à se spécialiser davantage. De plus, lorsque nous relevons les avantages qu'engendre ce métier par rapport aux inconvénients, nous remarquons

que les avantages seraient plus importants, ce qui fait en sorte que le réviseur voit sa profession de manière positive. Finalement, malgré qu'il s'agisse d'une profession de l'ombre, les réviseurs rencontrés nous ont tout de même dit recevoir de la reconnaissance du milieu et qu'ils sont fiers du travail qu'ils font.

C'est au troisième chapitre que nous nous sommes intéressée concrètement au travail des réviseurs littéraires. Nous avons d'abord relevé certains éléments concernant la pratique de la révision afin d'établir comment les réviseurs travaillent. D'abord, il s'avère que les réviseurs reçoivent peu de consignes de la part des éditeurs avant d'entamer une révision, et lorsqu'il y en a, elles concernent surtout le style employé par l'auteur, l'éditeur prévenant ainsi le réviseur de ne pas intervenir sur certaines particularités du texte. Nous devons encore revenir ici sur les contraintes de temps qui sont imposées aux réviseurs. Comme les délais sont souvent très serrés, le réviseur ne peut lire plus d'une fois le manuscrit qui lui a été soumis, alors qu'idéalement, il devrait pouvoir le lire de deux à trois fois. Les réviseurs doivent se trouver des trucs pour faire la révision linguistique en même temps que la révision éditoriale, ce qui leur complique parfois la tâche. Toutefois, grâce au développement des ressources informatiques, ils peuvent gagner en rapidité sur d'autres points. Comme toutes les modifications se font désormais à l'écran, les réviseurs n'ont plus à travailler sur papier et recopier ensuite les corrections. Les ressources consultées sont également davantage disponibles en ligne : les recherches sont plus rapides et les réponses sont parfois plus détaillées et mises à jour fréquemment. Nous avons d'ailleurs remarqué que les outils de référence utilisés par les réviseurs sont majoritairement des outils québécois, ce qui aura un effet sur l'utilisation de la norme prescriptive, étant donné que la norme québécoise diffère en certains points de la norme standard.



Dans ce chapitre, nous avons présenté l'étude que nous avons faite de la révision du roman *La vieille fille et la mort* de Catherine Sylvestre. Pour notre mémoire, nous avons eu la chance d'étudier la version révisée d'un roman publié, ce qui est particulièrement nouveau dans le domaine des études littéraires, et qui se démarque, par exemple, de l'étude d'éditions critiques ou de différentes versions publiées d'un même livre. Dans notre étude, nous avons relevé toutes les interventions effectuées par la réviseuse, et nous avons noté si celles-ci ont été acceptées ou refusées par l'auteure. Nous avons classé les interventions selon certaines catégories langagières, mais, dans notre analyse, nous n'avons évoqué que les cas les plus intéressants et les plus représentatifs du travail de révision littéraire dans les catégories du vocabulaire, de la grammaire et du style.

De manière générale, la réviseuse est intervenue de façon juste dans le manuscrit étant donné que l'auteure accepte la plupart des interventions. Nous remarquons alors que la réviseuse est capable de juger convenablement de ce qui relève du style de l'auteure et de l'usage populaire. En ce sens, la réviseuse choisit de ne pas intervenir sur ces éléments, puisqu'ils sont propres au texte de Sylvestre. Il arrive malgré tout que la réviseuse mette en application certaines normes au détriment de l'usage, et elle change des éléments qui sont a priori corrects selon le contexte d'écriture. Nous avons ainsi noté des interventions qui interfèrent avec les niveaux de langue privilégiés par l'auteure et qui empiètent sur la façon de s'exprimer des personnages. À ce moment, il s'agit de surcorrection, et ces modifications sont généralement refusées par Sylvestre. Au lieu d'intervenir directement dans le texte, la réviseuse aurait pu suggérer ce genre de modification et expliquer son choix en bulle de commentaire, ce qu'elle ne fait pas du tout dans cette révision. Il faut doublement insister sur le fait que les réviseurs littéraires doivent respecter le style des auteurs et qu'ils ne peuvent faire des modifications selon leurs préférences personnelles.

La révision est donc une étape importante dans le processus d'édition et il ne faut pas la négliger.

Citons à ce propos Bertrand Legendre qui souligne l'important travail du réviseur et qui résume parfaitement ce que nous avons évoqué dans ce projet de recherche :

Si le poids des correcteurs s'est réduit dans la profession du fait de l'externalisation qui les touche, les éditeurs sont en général attentifs à s'attacher les services de ceux qu'ils apprécient, tant il est vrai que l'urgence dans laquelle les ouvrages sont souvent produits contraint ceux qui ont en interne la responsabilité d'une production à faire largement confiance à leurs sous-traitants. Ceux-ci sont alors tout autre chose que des intervenants ponctuels auxquels on laisse les travaux les plus fastidieux, mais ils contribuent par leur rigueur et leur constance à la valeur et aux succès des ouvrages. (Legendre, 2007 : 74)

\*\*\*

Malheureusement, le seul manuscrit que nous avons réussi à obtenir pour notre recherche n'était pas totalement représentatif de ce que serait une bonne révision littéraire : la révision du texte *La vieille fille et la mort* s'apparentant davantage à une révision linguistique. Pour établir de façon plus concrète ce qu'est la révision littéraire, il nous aurait peut-être fallu plus de manuscrits à analyser.

Grâce à cet exemple, nous avons tout de même pu répondre à toutes nos questions de recherche pour la présente étude. Nous avons pu faire la distinction entre la révision linguistique et la révision littéraire, distinction que nous avons pu voir au premier chapitre grâce aux définitions que nous avons données des deux activités, mais que nous avons pu comprendre davantage avec notre étude de cas. Nous avons également pu situer la contribution du réviseur, en spécifiant ce qui relève de la révision littéraire, et nous avons pu en apprendre davantage sur ce travailleur, puisque nous avons présenté un portrait général des réviseurs que nous avons

rencontrés, en plus des informations que nous avons recueillies sur différents répertoires électroniques. Finalement, nous avons pu voir comment se négocie la norme prescriptive en contexte littéraire. Grâce à notre étude de cas, nous avons pu constater que l'application systématique des normes n'a pas sa place en contexte littéraire.

Ces questionnements ayant finalement trouvé des réponses, nous pensons que nous avons réussi à circonscrire ce qu'est la révision littéraire, et nous espérons que ces réponses puissent fournir les bases nécessaires à de futures recherches dans le domaine.

\*\*\*

Comme nous n'avons obtenu qu'un manuscrit de la maison d'édition Alire pour notre étude, nous ne pouvons affirmer que toutes les révisions provenant de cette entreprise sont semblables ni que celles-ci se concentrent davantage sur la révision linguistique. Il faut d'ailleurs noter que plus d'une réviseuse travaille pour cette entreprise ; le travail de révision s'en trouve sûrement dès lors modifié. Il aurait donc été intéressant pour notre réflexion de profiter de plus de manuscrits – ou simplement d'extraits représentatifs de quelques pages – afin de bien cerner la politique éditoriale de la maison en ce qui concerne l'étape de la révision. Est-ce que cette étape vise uniquement à corriger les dernières erreurs et à uniformiser les pratiques des auteurs, ou est-ce que les réviseurs analysent aussi le contenu afin d'en relever les dernières failles ? En étudiant plusieurs manuscrits, nous aurions peut-être pu définir la politique éditoriale de la maison concernant l'étape de la révision. Si nous avions pu définir cette politique pour chacune des entreprises qui a accepté de participer à notre projet de recherche et en les mettant en relation les unes avec les autres, nous aurions pu discerner l'importance accordée à cette étape éditoriale selon chacune des entreprises. Nous aurions ainsi pu établir jusqu'où peut aller une révision littéraire. Est-ce que la

priorité est toujours mise sur la révision linguistique, ou est-ce que le contenu et la mise en page sont autant travaillés ? Une telle recherche aurait sans doute été un peu trop ambitieuse considérant que toutes les bases théoriques concernant l'activité de révision littéraire étaient encore à poser. Somme toute, mener cette étude serait des plus intéressant pour un projet ultérieur.

Plus largement encore, il serait intéressant de voir comment s'opère l'étape de la révision dans l'édition en général, en ne se concentrant pas uniquement sur l'édition littéraire, mais en voyant aussi les usages dans l'édition jeunesse, dans l'édition scolaire ou encore dans l'édition pratique. Il serait alors digne d'intérêt de savoir comment est perçue la révision dans ces différents secteurs éditoriaux et la place qu'elle occupe dans les processus d'édition. S'agit-il de révision linguistique ou faisons-nous face à d'autres types de révision, d'autres spécialisations de l'activité, comme nous l'avons vu avec la révision littéraire ? Est-ce les mêmes réviseurs qui travaillent sur ces différents médiums ? Font-ils face aux mêmes conditions de travail ? Ces questions resteront encore sans réponse pour le moment, car il y a encore tant d'éléments à découvrir concernant l'étape de la révision dans l'édition québécoise.

## **Annexes**

## **Liste des annexes**

1. Documents officiels
  - a) Formulaire d'information et de consentement
  - b) Certificat d'éthique
2. Questionnaires
  - a) Questionnaire – réviseur
  - b) Questionnaire – éditeur
  - c) Questionnaire – auteur
  - d) Questionnaire – Informations personnelles et familiales
  - e) Questionnaire – Tâches du réviseur et norme linguistique
3. Compétences éditoriales des réviseurs francophones
4. Les supports utilisés par les réviseurs francophones
5. Les spécialités des réviseurs francophones
6. Niveau de scolarité des réviseurs francophones
7. Ce qui est demeuré intouché par la réviseure dans le manuscrit de Catherine Sylvestre

# **Annexe 1**

## **Documents officiels**

a) Formulaire d'information et de consentement



### **FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT**

Vous êtes invité(e) à participer à un projet de recherche. Le présent document vous renseigne sur les modalités de ce projet de recherche. S'il y a des mots ou des paragraphes que vous ne comprenez pas, n'hésitez pas à poser des questions. Pour participer à ce projet de recherche, vous devrez signer le consentement à la fin de ce document et nous vous en remettrons une copie signée et datée.

#### **Titre du projet**

Le métier de réviseur littéraire. Étude de quelques cas au sein de maisons d'édition québécoises

#### **Personnes responsables du projet**

Chercheuse : Karine Morin

Fonction : Étudiante à la maîtrise dans le programme d'Études françaises

Cette recherche est effectuée dans le cadre du projet de mémoire.

Directrice de mémoire : Josée Vincent

Fonction : Professeure dans le département de Lettres et communication

#### **Objectifs du projet**

L'objectif principal de ce travail de recherche serait de présenter un portrait actuel du travail de révision littéraire dans des maisons d'édition québécoises, afin de voir, si d'une maison d'édition à l'autre, le travail de correction se ressemble.

Ainsi, nous proposons de révéler le parcours et les conditions de travail de certains réviseurs, en plus de révéler les pratiques du métier de réviseur afin de voir concrètement comment il corrige les manuscrits des auteurs.

#### **Raison et nature de la participation**

Votre participation à ce projet sera requise pour une première entrevue d'environ une heure trente. Lors de cette rencontre, vous aurez à répondre à des questions sur votre parcours professionnel en tant que réviseur littéraire ainsi que sur la manière dont vous pratiquez votre

métier aujourd'hui. Cette entrevue sera enregistrée sur bande audio. S'ensuivra une deuxième rencontre d'environ deux heures, où nous pourrons travailler ensemble, dans la mesure du possible, à la révision d'un manuscrit, et ce, dans le but de bien cerner les corrections effectuées. Ces entrevues auront lieu à l'endroit qui vous convient, selon vos disponibilités.

### **Avantages pouvant découler de la participation**

Votre participation à ce projet de recherche vous apportera l'avantage de contribuer à l'avancement des connaissances entourant le monde de l'édition littéraire et ses spécificités.

### **Inconvénients et risques pouvant découler de la participation**

Votre participation à la recherche ne devrait pas comporter d'inconvénients significatifs, si ce n'est le fait de donner de votre temps. Vous pourrez demander de prendre une pause ou de poursuivre l'entrevue à un autre moment qui vous conviendra.

### **Droit de retrait sans préjudice de la participation**

Il est entendu que votre participation à ce projet de recherche est tout à fait volontaire et que vous restez libre, à tout moment, de mettre fin à votre participation sans avoir à motiver votre décision ni à subir de préjudice de quelque nature que ce soit.

Advenant que vous vous retiriez de l'étude, demandez-vous que les documents audio ou écrits vous concernant soient détruits?

Oui ☐ Non ☐

Il vous sera toujours possible de revenir sur votre décision. Le cas échéant, la chercheuse vous demandera explicitement si vous désirez la modifier.

### **Compensations financières**

Aucune compensation financière n'est prévue pour votre participation à cette recherche.

### **Confidentialité, partage, surveillance et publications**

Durant votre participation à ce projet de recherche, la chercheuse responsable recueillera et consignera dans un dossier de recherche les renseignements vous concernant. Seuls les renseignements nécessaires à la bonne conduite du projet de recherche seront recueillis. Ils peuvent comprendre les informations suivantes : nom, sexe, date de naissance, origine ethnique, enregistrements audio, habitudes de vie, conditions de travail, etc.

La chercheuse principale de l'étude utilisera les données à des fins de recherche dans le but de répondre aux objectifs scientifiques du projet de recherche décrits dans ce formulaire d'information et de consentement.

Les données du projet de recherche pourront être publiées dans des revues scientifiques ou partagées avec d'autres personnes lors de discussions scientifiques.



Les données recueillies seront conservées pour une période n'excédant pas un an et seront détruites par la suite. Il est possible que des renseignements permettant d'identifier les personnes qui ont participé à l'étude apparaissent dans des documents.

Cependant, si vous l'acceptez, vos données pourraient être conservées à titre d'archives au Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec (GRÉLQ) à l'Université de Sherbrooke.

À des fins de surveillance et de contrôle, votre dossier de recherche pourrait être consulté par une personne mandatée par le Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines, ou par des organismes gouvernementaux mandatés par la loi. Toutes ces personnes et ces organismes adhèrent à une politique de confidentialité.

### **Enregistrement audio**

Les entretiens seront enregistrés (audio seulement) et des extraits pourraient être cités dans le mémoire et dans des articles et conférences en découlant. Seule la chercheuse et sa directrice auront accès aux enregistrements. Toutefois, si vous acceptez, les enregistrements pourraient être conservés au Groupe de recherche et d'études sur le livre au Québec (GRÉLQ) de l'Université de Sherbrooke et utilisés par d'autres chercheurs.

Nous autorisez-vous à citer des extraits des enregistrements audio de vos entrevues?

Oui ☐ Non ☐ Initiales du participant : \_\_\_\_\_

Nous autorisez-vous à conserver les enregistrements de vos entrevues en vue d'une utilisation par d'autres chercheurs?

Oui ☐ Non ☐ Initiales du participant : \_\_\_\_\_

### **Résultats de la recherche et publication**

Vous serez informé des résultats de la recherche et des publications qui en découleront, le cas échéant. La chercheuse communiquera avec vous par courriel et vous fournira les références des publications pour que vous puissiez les consulter si vous le désirez.

### **Surveillance des aspects éthiques et identification du président du Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines**

Le Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines a approuvé ce projet de recherche et en assure le suivi. De plus, il approuvera au préalable toute révision et toute modification apportée au formulaire d'information et de consentement, ainsi qu'au protocole de recherche.

Vous pouvez parler de tout problème éthique concernant les conditions dans lesquelles se déroule

vosre participation à ce projet avec la responsable du projet ou expliquer vos préoccupations à **M. Olivier Laverdière**, président du Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines.

### **Consentement libre et éclairé**

Je, \_\_\_\_\_, déclare avoir lu et/ou compris le présent formulaire et j'en ai reçu un exemplaire. Je comprends la nature et le motif de ma participation au projet. J'ai eu l'occasion de poser des questions auxquelles on a répondu, à ma satisfaction.

Par la présente, j'accepte librement de participer au projet.

Signature de la participante ou du participant : \_\_\_\_\_

Fait à \_\_\_\_\_, le \_\_\_\_\_ 201\_\_

### **Déclaration de responsabilité des chercheurs de l'étude**

Je, \_\_\_\_\_ chercheuse principale de l'étude, déclare que ma directrice de recherche et moi sommes responsables du déroulement du présent projet de recherche. Nous nous engageons à respecter les obligations énoncées dans ce document et également à vous informer de tout élément qui serait susceptible de modifier la nature de votre consentement.

Signature de la chercheuse principale de l'étude : \_\_\_\_\_

b) Certificat d'éthique



Comité d'éthique de la recherche Lettres  
et sciences humaines Sherbrooke  
(Québec) J1K 2R1

CERTIFICAT D'ÉTHIQUE

Numéro du projet : 2016-45

Titre du projet : Le métier de réviseur littéraire. Étude de quelques cas au sein de maisons  
d'édition québécoises

Projet subventionné ☐      Projet non subventionné ☒      Projet de maîtrise ou de doctorat ☒

Nom de l'étudiante ou de l'étudiant : Karine Morin

Nom de la directrice ou du directeur : Josée Vincent

Nom du ou de la responsable :

DÉCISION : Favorable ☒      Unanime ☒      Majoritaire ☐

Défavorable ☐      Unanime ☐      Majoritaire ☐

DÉCISION DIFFÉRÉE : ☐

SUIVI ÉTHIQUE :

6 mois ☐      1 an ☒

ou

sous la responsabilité de la directrice ou du directeur du projet ☐

COMMENTAIRES :

Olivier Laverdière  
Président du comité d'éthique de la recherche  
Lettres et sciences humaines

Date : 17 juin 2016

## **Annexe 2**

### **Questionnaires**

#### **a) Questionnaire – réviseur**

##### **Parcours professionnel**

1. Comment en vient-on à devenir réviseur ? (étude ? /amour de la langue ? /désir ?)
2. Où avez-vous commencé à faire de la révision ?
3. Quel est votre parcours professionnel en tant que réviseur ? À quel(s) endroit(s) avez-vous travaillé ? (pas seulement pour la révision littéraire)
4. Depuis combien de temps travaillez-vous dans l'édition littéraire ?
5. Pour combien de maisons avez-vous travaillé ? Lesquelles ?

##### **Environnement de travail**

6. Quelles sont vos conditions de travail ? (délai ? travail de la maison/du bureau ? assurances ? protection ?)
7. Comment faites-vous vos corrections ? (à la main/à l'ordinateur)
8. Quelle est la partie de votre métier que vous appréciez le plus ? Et celle que vous aimez le moins ?
9. Quel type de reconnaissance recevez-vous ? Ou aimeriez-vous recevoir ?
10. Comment êtes-vous rémunéré ? (salaire, contrat, pège)
11. Est-ce que c'est vous qui négociez vos tarifs pour la révision d'un manuscrit, ou est-ce que c'est la maison d'édition qui vous impose ses tarifs ?
12. À quelle fréquence est-ce que vous devez négocier votre contrat ? (à chaque manuscrit/chaque année ?)
13. Combien pouvez-vous gagner annuellement seulement avec la révision ? (ou pour un contrat ?)
14. Combien de contrats de révision pouvez-vous avoir dans une année ?
15. Est-ce assez pour gagner votre vie ?
16. Sinon, avez-vous un autre métier pour vous permettre de bien vivre ?
17. Lequel de vos métiers considérez-vous comme étant votre second travail ?

##### **Travail du réviseur**

18. Comment ça se passe quand vous vous faites offrir de réviser un manuscrit ? Comment êtes-vous approché ? Par qui êtes-vous approché ?
19. Recevez-vous des directives à suivre pour faire les corrections ?
20. De qui viennent-elles ?
21. Que corrigez-vous exactement ? Pouvez-vous me donner des exemples concrets de corrections que vous pouvez apporter ?

22. Quelles étapes suivez-vous pour corriger un manuscrit ? Dans quel ordre faites-vous vos corrections ?
23. Est-ce que vous travaillez à toutes les étapes de la correction ? (linguistique/correction d'épreuves)
24. Combien de fois lisez-vous un manuscrit pour faire toutes les corrections ?
25. En termes de révision, où se situe le travail du réviseur ?  
Celui de l'éditeur ?  
Celui de l'auteur ?
26. Quelles sont leurs tâches respectives ?

### **Collaboration**

27. Est-ce que vous travaillez en collaboration avec l'éditeur ?
28. Est-ce que vous travaillez en collaboration avec l'auteur ?
29. Comment se passent ces rencontres et quand se déroulent-elles ? (tout au long du projet/à la fin ?)
30. Devez-vous justifier les interventions que vous faites dans le texte, référence à l'appui ? (à l'éditeur et à l'auteur ?)
31. Est-ce que vous travaillez en collaboration avec d'autres réviseurs ?
32. Est-ce que vous demandez conseil à d'autres personnes de votre entourage ?
33. Est-ce qu'il vous arrive de ne pas faire certaines interventions dans un manuscrit parce qu'on ne vous a pas demandé de corriger un tel type d'erreur ou parce que l'auteur n'approuve pas les corrections effectuées ?
34. Quels sont les avantages et les inconvénients du travail de réviseur ?
35. Pouvez-vous me donner des exemples de titres que vous avez publiés où la correction a été plus difficile, ou que vous vous êtes posés plus de questions ? (pour mes recherches personnelles)

### **Position personnelle du réviseur**

36. Quelle serait votre position personnelle par rapport à la langue écrite et à la norme linguistique ?
37. Selon vous, quelles interventions devraient être faites sur un texte ? Et qu'est-ce qu'on ne devrait pas modifier ?
38. Pour vous, qu'est-ce que la norme linguistique ? Comment la définiriez-vous ?  
D'où vient-elle ? Qu'est-ce qui la régit ?
39. Et que serait la norme en littérature ? Comment la définiriez-vous ?  
Par qui est-elle définie ?
40. Selon vous, qu'est-ce qui différencie la révision linguistique de la révision littéraire ?

## b) Questionnaire – éditeur

### **Parcours professionnel**

1. Depuis combien de temps êtes-vous employé par la maison d'édition ?
2. Quelles sont vos fonctions au sein de cette maison ?
3. Quels postes avez-vous occupés avant de devenir éditeur ? (au sein de cette maison ou d'une autre)
4. Avez-vous déjà fait de la révision linguistique ? (pas nécessairement au sein d'une maison d'édition littéraire)

### **Politique éditoriale**

5. Quelle est la politique éditoriale de la maison concernant la révision des manuscrits ?
6. Est-ce que vous remettez des directives générales à suivre aux nouveaux réviseurs que vous engagez ?
7. Quelles sortes d'interventions demandez-vous à ce qui soit fait sur le manuscrit ? Avez-vous des exigences particulières ?
8. Est-ce que c'est vous qui demandez quelles modifications doivent être faites, ou les directives viennent d'ailleurs ? (autre patron/ancienne politique ?)
9. À quelle fréquence révisiez-vous la politique éditoriale concernant les corrections à faire sur les manuscrits ?
10. Est-ce que, pour certains textes, vous contournez la politique éditoriale en matière de révision ? (pour ne pas « dénaturer » le texte) Pouvez-vous me donner quelques titres que je pourrais consulter ?
11. Combien de temps peut s'écouler entre une première révision (celle du manuscrit) et la dernière (celle d'épreuves) ?

### **Implication**

12. Est-ce que vous vous impliquez dans le processus de révision ?
13. Est-ce que vous commencez à faire de la révision linguistique au moment du travail éditorial avec l'auteur ? (est-ce que vous corrigez tout de suite les erreurs que vous voyez ?)
14. Est-ce que vous demandez à voir les modifications apportées par les réviseurs ?
15. Est-ce que vous demandez à ce que les corrections soient justifiées par le réviseur ? (en fonction de quoi ?)
16. Est-ce que vous révisiez les corrections qui sont faites ? Est-ce que vous le faites en compagnie du réviseur ? Est-ce que vous le faites en compagnie de l'auteur ?

### **Constitution du personnel**

17. Combien de réviseurs employez-vous ?
18. Comment sélectionnez-vous les réviseurs faisant partie de votre équipe ?

19. Est-ce qu'ils doivent répondre à des critères particuliers ? (formation, expérience ?)
20. Comment décidez-vous quel réviseur va travailler à la révision d'un manuscrit ?
21. Est-ce que vous demandez au même réviseur de travailler à toutes les étapes de correction ? (révision linguistique et correction d'épreuves) Sinon, combien de réviseurs/correcteurs peuvent travailler sur un même projet ?

**Position personnelle de l'éditeur**

22. Quelle serait votre position personnelle par rapport à la langue écrite et à la norme linguistique ?
23. Selon vous, quelles interventions devraient être faites sur un texte ? Et qu'est-ce qu'on ne devrait pas modifier ?

c) Questionnaire – auteur

**Relation auteur-éditeur-réviseur**

1. Qu'est-ce que l'éditeur modifie sur le texte ?  
Qu'est-ce que le réviseur modifie sur le texte ?
2. Est-ce que vous vérifiez systématiquement toutes les modifications qui sont apportées à votre texte ?
3. De qui est-ce plus facile d'accepter les modifications ? (éditeur/réviseur) Pourquoi ?
4. J'ai lu votre billet sur le processus d'édition, et je me demandais si vous perceviez vraiment le processus comme un combat éprouvant.  
Pourquoi ? Qu'est-ce qui est si difficile ?
5. Comment percevez-vous l'étape de la révision « linguistique » ? (une étape positive/négative)  
Pourquoi ?
6. Est-ce que vous travaillez toujours avec la même réviseuse ?  
Est-ce par choix ou est-ce imposé par la maison ?

**Types d'interventions**

7. Est-ce que vous donnez des indications pour des éléments que vous ne voudriez pas voir changer ?  
Quel genre d'éléments ? Pourquoi ?  
Exemple 1 : Dans votre dernier roman, j'ai remarqué que les anglicismes étaient en italique, et Francine Pelletier m'a dit que c'était un choix de l'auteur... Pourquoi ?  
Exemple 2 : J'ai aussi remarqué dans votre dernier roman que vous étiez à l'aise d'utiliser un langage familier et oral québécois. Est-ce votre choix ? Avez-vous dû vous battre pour garder ce registre dans le roman ?
8. Quels genres de modifications sont plus facilement acceptables ? Et celles qui le sont moins ?  
Pourquoi ?
9. Selon vous, quelles interventions devraient être faites sur un texte ? Et qu'est-ce qu'on ne devrait pas modifier ? Pourquoi ?

**Outils de travail**

10. Quels sont les ouvrages que vous consultez le plus souvent ?  
Pourquoi ? Qu'est-ce que vous appréciez de ceux-ci ?
11. Est-ce que vous utilisez des logiciels pour vous aider ? (Antidote ou autre)

**Position personnelle**

12. J'ai vu, sur votre site internet, que vous traitiez de sujets assez variés dans des billets ou dans des formations, mais aucun, de ce que j'ai vu, ne traite de la langue en littérature. Pourquoi ?



Est-ce que vous avez des choses à conseiller aux prochains écrivains en matière de langue ?

13. Pour vous, qu'est-ce que la norme linguistique ? Comment la définiriez-vous ?

D'où vient-elle ? Qu'est-ce qui la régit ?

14. Et que serait la norme en littérature ? Comment la définiriez-vous ?

Par qui serait-elle définie ?

15. Comment décririez-vous le rôle du réviseur littéraire ?

16. Considérez-vous son travail comme étant essentiel ? Pourquoi ?

d) Questionnaire – Informations personnelles et familiales

\*Sentez-vous bien à l'aise de ne pas répondre à certaines questions qui pourraient vous rendre inconfortable.

**Informations personnelles et familiales**

Nom :

Âge :

Lieu de naissance (ville/région) :

Lieu de résidence (ville/région) :

Profession/métier du père :

Profession/métier de la mère :

Est-ce que des membres de la famille travaillent (ou ont travaillé) dans le monde du livre et de l'édition ? Quels postes ont-ils occupés et pour quelles maisons ?

**Scolarité**

Est-ce que vous avez fait des études spécifiques pour travailler dans le domaine de la révision ?

Quel est votre parcours scolaire ? (titres des programmes, noms des établissements, années d'obtention des diplômes)

**Sociabilités**

Êtes-vous membre d'une association, d'un cercle, d'un groupe en lien avec le monde du livre ou de la révision ? Lesquelles ?

Si oui, êtes-vous un membre actif ? Quelles sont vos activités/vos fonctions ?

Quelles sont vos activités sociales/passe-temps, en dehors du monde littéraire ?

Avez-vous des activités professionnelles en dehors du monde du livre ? Quelles sont-elles ?

Sinon, est-ce que vous réussissez à travailler à temps plein à la révision ? (plus de 30 heures par semaine)

**Parcours professionnel**

Où avez-vous commencé à faire de la révision ? (Quelle compagnie vous a donné votre premier contrat ?)

Depuis, pour qui avez-vous reçu des contrats ? (nommer seulement les contrats les plus importants)

Pour quelles maisons d'édition avez-vous travaillé ?

Avez-vous occupé d'autres fonctions que celle de réviseur dans une maison d'édition ?

### **Influences**

Avez-vous été influencé par une personne de votre entourage (ou toute autre personne) dans votre parcours professionnel ?

Est-ce qu'il y a une personnalité du monde de l'édition que vous admirez plus particulièrement ? Pourquoi ?

Est-ce que certains événements de votre vie personnelle ont eu une influence sur votre parcours professionnel ? (voyage, maladie, famille, etc.)

### **Reconnaissance**

Quelles sont vos principales réalisations dans votre parcours professionnel ? (de quoi êtes-vous particulièrement fier ?)

Avez-vous gagné des prix ou reçu des distinctions particulières pour votre travail ?

e) Questionnaire – Tâches du réviseur et norme linguistique

**Division des tâches**

1. En termes de révision, où se situe le travail du réviseur ?  
Celui de l'éditeur ?  
Celui de l'auteur ?
2. Quelles sont leurs tâches respectives ?

**Outils et ambiance de travail**

3. Quels sont les ouvrages que vous consultez le plus souvent ?  
Pourquoi ? Qu'est-ce que vous appréciez de ceux-ci ?
4. Est-ce que vous utilisez des logiciels pour vous aider ? (Antidote ou autre)
5. Est-ce que vous possédez et utilisez des ouvrages de référence particuliers (spéciaux) ?
6. Avez-vous une routine avant de vous mettre au travail ?
7. Disposez-vous d'un lieu particulier pour travailler ?
8. Aimez-vous travailler ailleurs (dehors, dans un café) ?

**Évolution de la pratique**

9. Depuis que vous faites de la révision, qu'avez-vous observé comme évolution en ce qui concerne :
  - les codes ?
  - les techniques/méthodes de travail ?
  - les outils de travail ?
  - les conditions de travail ? (avantages, salaire, etc.)

**Point de vue sur la langue et la révision**

10. Pour vous, qu'est-ce que la norme linguistique ? Comment la définiriez-vous ?  
D'où vient-elle ? Qu'est-ce qui la régit ?
11. Et que serait la norme en littérature ? Comment la définiriez-vous ?  
Par qui serait-elle définie ?
12. Selon vous, qu'est-ce qui différencie la révision linguistique de la révision littéraire ?
13. Comment décririez-vous le rôle du réviseur littéraire ?
14. Considérez-vous votre travail comme étant essentiel ?  
Pourquoi ?

## Annexe 3

### *Compétences éditoriales des réviseurs francophones* (Réviseurs Canada, décembre 2017)

Compétences éditoriales	Nombre de personne
Correction d'épreuves	81
Préparation de copie	65
Révision stylistique	65
Révision de fond	60
Révision de traduction	60
Réécriture	59
Révision à l'écran	56
Rédaction	55
Révision bilingue	49
Langage clair et simple	41
Recherche, vérification de données	40
Traduction, anglais vers français	38
Canadianisation	29
Révision en ligne	27
Traduction, français vers anglais	27
Coordination de projet	20
Adaptation web	15
Traduction, autres langues	15
Coordination de la production	13
Consultation et évaluation de manuscrit	12
Mise en page et conception graphique	11
Résumé analytique	11
Adaptations	10
Éditique	10
Balisage et codage	9
Référencement	8
Conversion au système métrique	7
Indexation	7
Autorisations et droits d'auteurs	3
Acquisitions	2

## Annexe 4

*Les supports utilisés par les réviseurs francophones* (Réviseurs Canada, décembre 2017)

Supports	Nombre de personne	Supports	Nombre de personne
Documents d'affaires : général	53	Romans	17
Matériel publicitaire et de promotion	52	Bibliographies	16
Dépliants et brochures	50	Tests et documents d'évaluation	16
Site web	50	Manuels, école primaire et secondaire	15
Autres types de rapports	49	Transcription et procès-verbaux	15
Publications internes	47	Auto-édition	14
Publications gouvernementales : général	42	Catalogues	14
Documents universitaires : général	39	Guides de l'étudiant	14
Documents pédagogiques : général	38	Demandes de subvention et de financement	13
Infolettres	36	Étiquettes et emballages	13
Rapports annuels	36	Journaux et quotidiens	13
Ouvrages : général	34	Multimédia	13
Articles et essais	32	Éléments de référence : général	12
Correspondance	32	Enquêtes	12
Politiques et procédures	32	Discours et allocutions	11
Revue et magazines	31	Livres de cuisine	10
Documents de relations publiques	30	Résumés	10
Manuels et ouvrages pratiques	29	Développement personnel	9
Mémoires et thèses	29	E-livres	9
Périodiques : général	28	Livres d'art et de photographie	9
Supports électroniques : général	27	Documents manuscrits	8
Curriculum vitae	24	Anthologies	7
Guides de l'enseignant	24	Index	7
Livres grand public	23	Documents graphiques	6
Blogues	22	Programmes-cadres	6
Précis, résumés et synopsis	20	Photographies et illustrations	5
Devis et soumissions	19	Scénarios	5
Documents de conférence	19	Sous-titrages	5
Guides	19	Dictionnaires, répertoires et encyclopédies	4
Brochures	18	Atlas, cartes et plans	3
Guides de rédaction	18	Partitions	3
Littérature jeunesse	18	Poésie	3
Manuels, collège et université	17	Romans à suspense	3
Ouvrages et monographies	17		

## Annexe 5

*Les spécialités des réviseurs francophones* (Réviseurs Canada, décembre 2017)

Spécialités	Nombre de personne	Spécialités	Nombre de personne
Arts, lettres et sciences humaines : général	39	Religions et spiritualités	12
Communications	38	Biographies	11
Culture	36	Médecine	11
Médecine et santé : général	36	Sciences de la vie	11
Affaires	33	Styles de vie	11
Soins de santé	33	Animaux	10
Écologie et environnement	28	Énergies, mines et ressources naturelles	10
Littérature	28	Plein air	10
Administration	27	Autochtones	9
Arts	26	Administrations municipales	9
Grammaire et linguistique	26	Archéologie et histoire ancienne	9
Société : général	26	Médecines parallèles	9
Tourisme et voyage	26	Jardinage et horticulture	8
Pédagogie	25	Politique	8
Aliments et boissons	23	Transports	8
Santé	23	Architecture	7
Sciences sociales	23	Europe	7
Sciences : général	22	Industries	7
Psychologie et santé mentale	21	Pays en développement	7
Gouvernement fédéral	20	Philosophie	7
Technologie de l'information	20	Artisanat	6
Travail et emploi	17	Assurances	6
Canada	16	Mathématiques et statistiques	6
Divertissements	15	Sciences physiques et chimie	6
Industrie et technologie : général	15	Construction et immobilier	5
Relations internationales	15	Économie	5
Condition féminine	14	Ingénierie	5
Économie, politique et droit : général	14	Afrique	4
Famille	14	Cinéma	4
Finances et impôts	14	Sports	4
Gouvernement provincial	14	Amérique du Nord	3
Histoire	14	Géographie	3
Loisirs : général	14	Sciences de la terre	3
Histoire du Canada	13	Amérique du Sud et centrale	2
Musique	13	Droit	2
Technologie	13	États-Unis	1
Gouvernement	12	Asie	0
Pharmacie	12	Australie et Océanie	0

## Annexe 6

*Niveau de scolarité des réviseurs francophones* (Réviseurs Canada, décembre 2017)

Individu (Homme/Femme)	Certificat	Baccalauréat	Maîtrise	Doctorat	Autre <sup>132</sup>
1 (F)					Études en linguistique
2 (F) <sup>133</sup>	Rédaction professionnelle	Multidisciplinaire + mineur en littérature française			Complément en histoire et en latin
3 (F)	Creative writing				MFA in Creative writing
4 (F)		Rédaction française et communication	Rédaction française et communication		
5 (F)	Pédagogie pour l'enseignement du français au collégial	Littérature française			
6 (F)		English Linguistics			
7 (H)					Études en linguistique
8 (F)		Communication studies	Journalism		
9 (F)				Ph. D.	
10 (F)		Études anglaises Études françaises			
11 (F)	Français écrit				Programme court en linguistique appliquée à l'étude de la grammaire
12 (F)	Linguistique, rédaction et français écrit	Obtenu par le cumul de certificats			
13 (F)	Rédaction professionnelle	Littérature française + mineur en histoire de l'art			

<sup>132</sup> La catégorie « Autre » regroupe les formations pour lesquelles l'individu n'a pas évoqué le grade obtenu, les autres formations universitaires (ex. : microprogramme) ou encore les formations collégiales.

<sup>133</sup> Les cases en bleu représentent les réviseurs littéraires.



14 (F)		French language and literature	Public Health		Registered Nurse
15 (F)			Translation		
16 (F)		Art + spécialisation en traduction			
17 (F)					Diplômée en rédaction, en journalisme et en économie
18 (F)	Études hispaniques				DEC en sciences
19 (F)	Secondary school teaching	French and German	German		
20 (F)		Psychologie			Arts et lettres + organisation d'événements culturels et corporatifs
21 (F)					Traduction, communication et arts
22 (H)		BSc geography + minor in biological-sciences	MSc Biology	Doctorate in geography Ph. D.	
23 (F)	Editing + Marketing Management				Diploma in Advertising Design
24 (F)					Degree in English Literature + Banff publishing workshop
25 (F)		English with French	English with French	Ph. D études anglaises	
26 (F)	Editing				Banff publishing workshop
27 (F)		Spanish and Latin + American studies			
28 (F)		Langue française et rédaction professionnelle			

29 (F)		Traduction anglais-français + mineur en espanol + Bac en enseignement			
30 (F)		Traduction + mineur en comptabilité générale			
31 (F)		Science + majeur in Zoology + minor in English			
32 (F)	Traduction anglais-français	Biologie et sciences de l'environnement + bac en éducation			
33 (F)		Psychologie + Traduction	Éducation + Traductologie		
34 (F)					Cours spécialisés
35 (F)	Editing	English + minor en French			
36 (F)		Communication publique			Microprogramme en édition + formation en psychologie
37 (F)		Études littéraires			Microprogramme 2 <sup>e</sup> cycle de formation à l'enseignement post-secondaire
38 (F)		Traduction et rédaction			
39 (F)		Traduction			DEC en langue et littérature suédoise
40 (F)		Linguistics and French + Education			Journalism, freelance writing, communications, media relations and translation
41 (F)			English	Ph. D. English	
<b>Total</b>	<b>12</b>	<b>27</b>	<b>9</b>	<b>4</b>	<b>18</b>

## Annexe 7

### Ce qui est demeuré intouché par la réviseure dans le manuscrit de Catherine Sylvestre

Catégories d'intervention		Exemples	Dialogues	Narration	Nos explications/nos commentaires
Vocabulaire	Québécoismes originaires de France et québécoismes de création	« Joue droite <b>écrapoutie</b> » (p. 5)		X	Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« <b>Ayoye</b> , ça me brûle la rétine. » (p. 6)		X	Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« <i>T'es <b>paquetée</b>, fille, va t'coucher!</i> » (p. 7)	X (int.)		Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« <b>Coudon</b> , je viens de lui dire qu'il y a des morts à côté. » (p. 12)		X	Vocabulaire familier ( <i>Je parle québécois</i> )
		« C'était une <b>agace-pissette</b> , cette fille-là » (p. 57)	X		Vocabulaire familier/vulgaire ( <i>Je parle québécois</i> )
		« accroche mon manteau à la <b>patère</b> » (p. 63)		X	Vocabulaire standard, parfois critiqué ( <i>Usito</i> )
		« et <b>l'affaire est ketchup</b> » (p. 93)	X		Expression familière ( <i>Je parle québécois</i> )
		« j'ai l'impression qu'une <b>pichenotte</b> l'enverrait au plancher. » (p. 108)		X	Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« J'ai fini par comprendre que son mari, toujours parti en voyages d'affaires, gagne plus de <b>bidous</b> que son épouse ne pourrait en dépenser en neuf vies » (p. 110)		X	<i>Bidous</i> = vocabulaire très familier ( <i>Usito</i> )
		« même ses victimes de <b>taxage</b> l'admiraient. » (p. 120)	X		Vocabulaire standard ( <i>Usito</i> )
		« Je suis en train de <b>cogner des clous</b> devant l'écran de mon ordinateur » (p. 122)		X	Expression familière ( <i>Usito</i> )
		« mais elle n'est pas <b>pantoute</b> impressionnée par l'attitude hostile des deux cerbères » (p. 126)		X	Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« entouré d'une cour de <b>poupounes</b> et de fiers-à-bras. » (p. 127)		X	Vocabulaire familier/vulgaire ( <i>Je parle québécois</i> )
		« Traitez-moi de <b>moumoune</b> , mais je ne prends pas de risque » (p. 128)		X	Vocabulaire familier ( <i>Wiktionnaire</i> )
		« il est en train de <b>capoter</b> . » (p. 130)	X		Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« c'est le mouvement d'une enfant qui serre contre elle sa <b>doudou</b> pour se rassurer. » (p. 144)		X	Vocabulaire familier / mot féminin au Québec ( <i>Usito</i> )
		« (comme si je conduisais un <b>fardier</b> de cinquante-trois pieds) » (p. 151)		X	Vocabulaire standard ( <i>Usito</i> )
		« il dévale l'escalier jusqu'au <b>portique</b> . » (p. 163)		X	Vocabulaire standard ( <i>Usito</i> )

Vocabulaire (suite)	Québécoismes originaires de France et québécoismes de création (suite)	« On pourrait régler ça et en profiter pour piquer une <b>jasette</b> . » (p. 166)	X		Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« Mains froides, cœur <b>frette</b> » (p. 179)			Titre de chapitre / Vocabulaire familier ( <i>Je parle québécois</i> )
		« la couche de neige durcie craque comme une plaque de <b>styromousse</b> . » (p. 179)		X	Vocabulaire standard ( <i>Usito</i> )
		« et qui ramène mon rôle à celui d'une vendeuse de <b>cossins</b> . » (p. 181)		X	Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« Bof, j'étais trop <b>maganée</b> hier » (p. 187)	X		Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« T'es ben <b>fine</b> d'appeler. » (p. 187)	X		Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« mais comment ça fonctionne, déjà, cette <b>patente à gosses</b> ? » (p. 194)		X	Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« Allez, raconte à <b>matante</b> . » (p. 198)	X (int.)		Vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
		« c'est pas un gars compliqué, surtout pas un <b>ostineux</b> . » (p. 199)	X		Vocabulaire familier ( <i>Wiktionnaire</i> )
		« A y a dit : pas question de dépenser une <b>cenne</b> pour une niaiserie pareille. » (p. 200)	X		<i>Cenne</i> = vocabulaire familier ( <i>Usito</i> )
	Québécoismes d'emprunt	« Je m'approche avec précaution de la porte avec l'idée de regarder à travers " <b>l'œil magique</b> ". » (p. 6)		X	Expression standard non critiquée même si vient de l'anglais ( <i>Usito</i> )
		« Quand la tranche émerge du <b>toaster</b> » (p. 25)		X	Anglicisme critiqué au Québec, non marqué dans le texte ( <i>Usito</i> )
		« le cockatiel peut apprendre <b>une couple de mots</b> » (p. 33)	X		Expression familière
		« T'as des problèmes de <b>char</b> ? » (p. 38)	X		Anglicisme critiqué ( <i>Usito</i> )
		« il y a les <b>bouncers</b> familiaux » (p. 41)		X	
		« Et de fait, j'ai <b>jobiné</b> toute ma vie » (p. 69)		X	Anglicisme critiqué ( <i>Usito</i> )
		« J'ai la même <b>fixture</b> chez moi. » (p. 81)	X		
		« Maudite <b>stuck-up</b> ! » (p. 83)	X		
		« Je marche dans la <b>sloche</b> » (p. 86)		X	Anglicisme critiqué ( <i>Usito</i> )
		« attend que la serveuse, aimable, ait déposé le verre de <b>draft</b> devant moi » (p. 91)		X	
		« Cette fois, je ne rêve pas, il me <b>cruise</b> ! » (p. 96)		X	Anglicisme critiqué ( <i>Je parle québécois</i> )
		« je me suis installée pour boudier en <b>zappant</b> devant la télé. » (p. 99)		X	Parfois critiqué, mais pas d'équivalent standard usuel ( <i>Usito</i> )
		« Quand tes amis rient, on dirait une <b>gang</b> de singes! » (p. 104)	X		Anglicisme critiqué ( <i>Usito</i> )
		« et que la <b>job</b> à la bibliothèque sert surtout à la distraire. » (p. 110)		X	Anglicisme critiqué ( <i>Usito</i> )

Vocabulaire (suite)	Québécoismes d'emprunt (suite)	« Que je t'entende plus nous reprocher notre <i>placoting!</i> » (p. 112)	X		
		« Je me rappelle la fois où j'ai dû jouer les <i>go between</i> entre toi et nos braves madames » (p. 112)	X		
		« pis ma tante est ben tannée de faire des <i>shifts</i> de neuf ou dix heures. » (p. 117)	X		
		« On était pas mal sûrs qu'il était le <i>dealer</i> de la place » (p. 119)	X		
		« est-ce que ça veut dire qu'elle était aussi une <i>bum?</i> » (p. 120)	X		
		« Maryse était la plus belle fille de l'école pis Johnny le gars le plus <i>hot</i> . » (p. 120)	X		
		« Je sais pas quand ni pourquoi ils ont <i>cassé</i> » (p. 120)	X		Anglicisme critiqué comme synonyme non standard de <i>rompre</i> ( <i>Usito</i> )
		« Comme maintenant. <i>Clean. Low profile.</i> » (p. 121)	X		
		« il me trouvait <i>cool</i> . » (p. 125)	X		
		« <i>Come on</i> , m'encourage Willie » (p. 125)	X		
		« Ça m'étonnerait qu'un gars t'ait donnée rendez-vous <i>icitte</i> . » (p. 126)	X		Emprunt acadien ( <i>Usito</i> ) Québécoisme ( <i>Je parle québécois</i> )
		«des clients du bar se sont rendu compte que le <i>show</i> se passe à l'extérieur » (p. 128)		X	Anglicisme critiqué comme synonyme non standard de <i>spectacle</i> ( <i>Usito</i> )
		« Est-ce que je vais m'évanouir moi <i>itou?</i> » (p. 130)		X	Emprunt acadien ( <i>Usito</i> ) Québécoisme ( <i>Je parle québécois</i> )
		« Mon cerveau se tord comme un vêtement dans une <i>lessiveuse</i> en plein <i>spin</i> . » (p. 133)		X	Emprunt belge ( <i>Usito</i> )
		« Privée de son <i>scoop</i> , Willie esquisse une moue. » (p. 140)		X	Anglicisme critiqué comme synonyme non standard de <i>exclusivité, primeur</i> ( <i>Usito</i> )
		« Simon ne peut pas être cette espèce de <i>punching bag</i> humain » (p. 145)		X	
		« je ne vais quand même pas me laisser <i>frencher</i> par un cockatiel! » (p. 146)		X	
		« et cède un morceau de <i>toast</i> à mon coloc » (p. 149)		X	Anglicisme parfois critiqué / mot féminin au Québec et masculin en France ( <i>Usito</i> )
		« le <i>computer</i> , il faut changer la boîte. » (p. 153)	X		
		« Là, c'est que j'ai déjà des <i>jobs</i> (prononcez : jo-beu) en attente. » (p. 154)	X		Anglicisme critiqué ( <i>Usito</i> )
		« mettre mon cerveau à <i>off</i> et revenir à ma routine		X	

Vocabulaire (suite)	Québécoismes d'emprunt (suite)	quotidienne. » (p. 160)			
		« Le gars le plus <i>straight</i> de l'école à son époque! » (p. 191)	X		
		« Est-ce que je me <i>goure</i> depuis hier » (p. 192)		X	Emprunt français ( <i>Usito</i> )
		« Pis c'est là que sa belle Maryse y a pété sa <i>balloune</i> ... » (p. 200)	X		Anglicisme critiqué ( <i>Usito</i> )
		« Vous savez pas ce que ça vaut pour un gars qui <i>tripe</i> sur les <i>chars</i> ... » (p. 200)	X		<i>Tripe</i> = vocabulaire familier + anglicisme critiqué ( <i>Usito</i> ) <i>Char</i> = vocabulaire familier + anglicisme critiqué ( <i>Usito</i> )
	Niveaux de langue	« On se croirait dans l' <i>appart</i> où j'habite maintenant » (p. 5)		X	Niveau familier
		« <i>Qu'est-ce que je fiche ici</i> , moi? » (p. 5)		X	Niveau familier
		« <i>De kessé?</i> » (p. 5)		X	Niveau très familier
		« Odeur <i>dégueu</i> de pâté de foie qui a eu chaud » (p. 5)		X	Niveau très familier/vulgaire ( <i>Usito</i> )
		« J'aurais dû <i>l'envoyer chier</i> . » (p. 6)		X	Niveau familier/vulgaire
		« <i>chuis</i> en "pieds de bas" » (p. 7)		X	Niveau très familier
		« <i>Entéka</i> » (p. 24)		X	Niveau très familier
		« je me résigne à griller une autre tranche que je m'efforce de conserver hors de portée du bec de mon <i>commensal</i> . » (p. 25)		X	Niveau soutenu ( <i>Usito</i> )
		« <i>L'est pas gêné</i> , lui! » (p. 26)		X	Niveau familier
		« et il y a les <i>ouaireux</i> , principalement des journalistes » (p. 41)		X	Niveau très familier / en italique par l'auteure
		« j'écoute les petits bruits, toux étouffées, rires suscités par une réplique de l'invité, en quelque sorte le <i>respir</i> de la salle » (p. 45)		X	Niveau familier? / en italique par l'auteure
		« quand une <i>fatikante</i> est entrée puis sortie en dérangeant tout le monde... » (p. 51)	X		Niveau très familier / en italique par l'auteure
		« " <i>Mage d'la marde</i> ." » (p. 99)	X		Niveau très familier/vulgaire
		« à l'entrée de ces <i>pôôvres</i> garçons. » (p. 110)		X	Niveau familier
		« <i>Bé non</i> , ma vieille, pas <i>ton</i> Simon. » (p. 111)	X		Niveau très familier
		« dans leur carnet de bonnes adresses <i>où on mange pas pire pour pas cher</i> . » (p. 116)		X	Niveau familier
		« Je renonce à la <i>tancer</i> . » (p. 118)		X	Niveau littéraire ( <i>Usito</i> )
		« <i>Naon</i> , tu sais comment sont les filles à cet âge-là. » (p. 120)	X		Niveau très familier
		« Mais je garde cette idée <i>par-devers</i> moi » (p. 121)		X	Niveau littéraire / plus ou moins

Vocabulaire (suite)	Niveaux de langue (suite)				approprié au contexte : « en la possession de » ( <i>Usito</i> )
		« Un coup d’œil à l’écran de mon <b>ordine</b> me le confirme » (p. 122)		X	Niveau familier
		« <b>Ché pas.</b> » (p. 129)	X		Niveau très familier
		« le corps à l’abandon comme une <b>odalisque.</b> » (p. 142)		X	Niveau littéraire ( <i>Usito</i> )
		« <b>Enwèye</b> , j’veais pas te violer, j’suis pas en état. » (p. 143)	X		Niveau très familier
		« <b>J’a</b> pas trop envie de parler » (p. 148)	X		Niveau très familier / possibilité d’une faute?
		« J’effectue un mouvement de repli pour nous épargner les <b>poncifs.</b> » (p. 150)		X	Niveau figuré ( <i>Usito</i> )
		« C’est <i>l’élétronique</i> » (p. 153)	X		Niveau très familier / en italique par l’auteure
		« <b>Keusséssa?</b> » (p. 157)	X		Niveau très familier
		« quelque chose me <b>titille</b> l’hémisphère sud. » (p. 174)		X	Niveau littéraire/figuré ( <i>Usito</i> )
		« deux corps étendus <b>languissamment</b> » (p. 187)		X	Niveau littéraire ( <i>Usito</i> )
		« j’ouvre ma page Facebook, <b>au cas zou.</b> » (p. 188)		X	Niveau très familier
		« c’est la crainte qu’Éric, venu ici pour échapper à la police et à la presse, <b>ne sacre son camp</b> en s’entendant appeler » (p. 193)		X	Niveau très familier
		« <b>Ma’ame Sylvestre? Kesse vous faites ici?</b> » (p. 195)	X		Niveau très familier
		« genre qui travaille dans un bureau, tout bien <b>tcheké</b> , la cravate pis toute. » (p. 199)	X		Niveau très familier / en italique par l’auteure
	Mots ou expressions inventés	« n’importe quel <b>tatouin</b> peut rentrer ici! » (p. 105)	X		Pourrait être un dérivé du verbe <i>tataouiner</i> ( <i>Je parle québécois</i> )
	Mots employés dans un autre sens	« alors qu’elle était <b>supposée</b> être sortie. » (p. 30)	X		La réviseure ne corrige pas le <i>supposée</i> dans ce cas-ci.
		« En vérifiant le numéro de mon ami dans mon <b>cardex</b> » (p. 105)		X	« Le Cardex est historiquement le nom commercial d’un jeu de fiches cartonnées utilisées pour gérer l’identité, l’historique de séjours et les préférences des clients d’un hôtel. » ( <i>Définitions marketing</i> )

Grammaire	Syntaxe propre au français québécois	« Le garçon aurait prévu <b>de</b> se pendre? » (p. 49)		X	<i>Prévoir</i> = verbe transitif direct « Ailleurs, la présence ou l’absence de <i>de</i> est le plus souvent un phénomène sans conséquence marquée. » (Léard)
		« Ce qui me rappelle que j’ai prévu <b>de</b> téléphoner à Marco. » (p. 105)		X	<i>Prévoir</i> = verbe transitif direct « Ailleurs, la présence ou l’absence de <i>de</i> est le plus souvent un phénomène sans conséquence marquée. » (Léard)
		« Dans la voiture, <b>on</b> reste silencieux le temps de s’éloigner du quartier général » (p. 171)		X	La réviseure ne corrige pas le <i>on</i> dans ce cas-ci
	Syntaxe propre au français standard	« J’ai une envie trop pressante pour rester à les observer, je passe dans la salle de bain » (p. 24)		X	Ajouter une conjonction de coordination au lieu de la virgule?
		« la bestiole m’offre un concert où alternent <b>les</b> “allô Coco”, <b>les</b> sifflements et <b>des</b> trucs baragouinés trop rapidement pour que j’en comprenne le sens. » (p. 25-26)		X	On utilise habituellement la même catégorie de déterminant dans une énumération
		« Appel à <b>la compagnie</b> . Désolés, Roselyne Sylvestre ne détenait en ce moment aucune protection chez <b>eux</b> . Peut-être ailleurs? » (p. 66)		X	Syllepse de nombre
		« et me félicite <i>in petto</i> d’avoir choisi <b>de reporter à plus tard</b> ma visite au garage. » (p. 180)		X	Pléonasme
	Accords	« sans oublier la bouteille de champagne <b>au deux tiers</b> vide dans le seau de glace fondue... » (p. 13)		X	Manque l’accord du <i>au</i> , pourtant corrigé à la page 6
Erreurs orthographiques		« pour demander qu’on vienne nettoyer la <b>maussusse</b> de vieille machine » (p. 50)		X	Il y a un <i>s</i> de trop dans le mot <i>maususse</i> + québécisme familier/vulgaire ( <i>Wikébec</i> )
Typographie		« (il ne compte tout de même pas <b>soudoyer</b> une employée de l’hôpital?) » (p. 135)		X	Pourquoi l’italique? Le mot n’est pas connoté dans <i>Usito</i>
Ponctuation		« Le mur est froid sous ma paume. Mais il est solide. » (p. 6)		X	Virgule à la place pour lier les deux phrases?
		« mais maintenant il est mort sa maman aimera récupérer le bien de son fils le devoir de math contient beaucoup de fautes le prof a mis un point d’exclamation dans la marge c’est quand même quelque chose appartenant à Guillaume mais qu’est-ce qu’il est venu fabriquer chez Maryse et par quelle folie est-ce qu’il s’est pendu au		X	Manque de ponctuation?



Ponctuation (suite)	lustre? » (p. 14)			
	« Ce gars-ci est vêtu de façon semblable d'un pantalon noir et d'un manteau de cuir » (p. 27)		X	Manque de ponctuation?
	« Alors, bien sûr, je me suis demandé comment il allait mourir : de vieillesse ou de façon violente ? » (p. 46)	X		Le ? est laissé seul en début de ligne... la réviseure a laissé une espace sécable quand elle a modifié le point final pour un point d'interrogation
	« Willie me propose plutôt un rendez-vous demain mardi en fin de journée. » (p. 109)		X	Virgules pour encadrer <i>mardi</i> ?
Cohérence	« Je me demande depuis combien de temps petit Coco n'a pas mangé. » (p. 64)		X	Pourtant, le matin même : « puis il se dandine jusqu'au morceau de pain qu'il commence à déchiqueter avec appétit. Comme ses coups de becs provoquent des mouvements de sa proie, il l'agrippe d'une patte pour l'immobiliser, puis il finit par s'installer dessus pour plus de commodité. » (p. 25)
	« Un peu plus tard, je passe les portes battantes à mon tour pour rendre visite à notre blessée, que je trouve sur une simple civière dans le couloir, même si, <b>les traits tirés</b> , elle est toujours branchée à deux solutés. » (p. 140)		X	Le groupe nominal semble ici superflu, et nuit à la compréhension de la phrase.
	« Je te rappelle que tu as rendez-vous à dix heures pour un contrôle à la <b>clinique de chirurgie</b> . » (p. 143)	X		On parle de quel lieu ici? Clinique de chirurgie esthétique? Clinique médicale? L'hôpital?

## **Bibliographie**

### **Entretiens**

MORIN, Karine. (2016a) *Entretien avec Alexie Morin*, Café du Globe, Sherbrooke, 1<sup>er</sup> juin 2016, Entretien (65 minutes)

MORIN, Karine. (2016b) *Entretien avec Renaud Roussel*, Éditions du Boréal, Montréal, 8 juin 2016, Entretien (93 minutes)

MORIN, Karine. (2016c) *Entretien avec Julie-Jeanne Roy*, Résidence privée, Farhnam, 16 juin 2016, Entretien (37 minutes)

MORIN, Karine. (2016d) *Entretien avec Pascal Genêt*, Éditions XYZ, Montréal, 23 juin 2016, Entretien (56 minutes)

MORIN, Karine. (2017a) *Entretien avec Francine Pelletier*, Café la Mosaïque, Lévis, 27 janvier 2017, Entretien (58 minutes)

MORIN, Karine. (2017b) *Entretien avec Marie-Ève Laroche*, Université de Sherbrooke, Longueuil, 7 février 2017, Entretien (59 minutes)

MORIN, Karine. (2017c) *Entretien avec Pascal Genêt*, Éditions XYZ, Montréal, 10 mars 2017, Entretien (38 minutes)

MORIN, Karine. (2017d) *Entretien avec Renaud Roussel*, Éditions du Boréal, Montréal, 10 mars 2017, Entretien (42 minutes)

MORIN, Karine. (2017e) *Entretien avec Éric Gauthier*, Bistro Kaapeh Espresso, Sherbrooke, 9 mai 2017, Entretien (38 minutes)

### **Questionnaires**

LAROCHE, Marie-Ève. (2017) *Questionnaire « Informations personnelles et familiales »*, Réponses reçues le 27 février 2017, 3 p.

ROUSSEL, Renaud. (2016) *Questionnaire « Informations personnelles et familiales »*, Réponses reçues le 21 octobre 2016, 3 p.

ROY, Julie-Jeanne. (2016) *Questionnaire « Informations personnelles et familiales »*, Réponses reçues le 29 juin 2016, 3 p.

ROY, Julie-Jeanne. (2017) *Questionnaire « Tâches du réviseur et norme linguistique »* Réponses reçues le 11 mars 2017, 3 p.

### **Manuscrits**

SYLVESTRE, Catherine. (2015) *La vieille fille et la mort*, Québec, Éditions Alire, 337 p.

SYLVESTRE, Catherine. (2015) *La vieille fille et la mort*, Version 7 du manuscrit, [Word] Québec, Éditions Alire, 214 p.

SYLVESTRE, Catherine. (2015) *La vieille fille et la mort*, Version 8 du manuscrit, [Word] Québec, Éditions Alire, 214 p.

### **Monographie**

BARBIER, Frédéric. (2006) *L'Europe de Gutenberg, Le livre et l'invention de la modernité occidentale*, Paris, Belin, 364 p.

BÉDARD, Édith et Jacques MAURAS. (dir.) (1983) *La norme linguistique*, Coll. « L'Ordre des mots », Québec, Gouvernement du Québec, Conseil de la langue française, 850 p.

BENIAMINO, Michel et Lise GAUVIN. (sous la direction de) (2005) *Vocabulaire des études francophones, Les concepts de base*, Coll. « Francophonie », Limoges, Presses universitaires de Limoges, 210 p.

BISAILLON, Jocelyne. (dir.) (2007) *La révision professionnelle : processus, stratégies et pratiques*, Coll. « Rédiger », Québec, Éditions Nota Bene, 214 p.

BISAILLON, Jocelyne. (2008) « Au-delà des modifications que les réviseurs professionnels apportent au texte : une approche normative ou communicationnelle de la révision ? », *Langue, médiation et efficacité communicationnelle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 187-221.

CALVÉ, Pierre. (2015) « Les normes : complémentarités et discordances », *Normes linguistiques, Questionnements et applications*, Coll. « Latimus # 5 », Montpellier, Éditions Cladole, p. 11-23.

CARDINAL, Geneviève. (2008) « Efficacité communicationnelle et médiation : Quelques appuis théoriques », *Langue, médiation et efficacité communicationnelle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 57-80.

CHASSAY, Jean-François. (2004) « Communication », *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, p. 113-114.

CLOUTIER, Francine. (1999) « La révision professionnelle : différents types de révision des textes destinés à la publication », *Les professions langagières à l'aube de l'an 2000, Recherches pédagogiques et linguistiques en traduction, rédaction et terminologie*, Québec, Centre international de recherche en aménagement linguistique, p. 139-160.

DEGENNE, Alain et Michel FORSÉ. (2004) *Les réseaux sociaux*, Coll. « U », Paris, Armand Colin, 294 p.

GAUVIN, Lise. (2000) *Langagement, L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 254 p.

- GENÊT, Pascal. (2015) *Succession et relève en édition au Québec : étude du processus de transmission dans trois maisons d'édition*, Thèse (Ph. D.), Université de Sherbrooke, 483 p.
- GILBERT, Muriel. (2017) *Au bonheur des fautes, Confession d'une dompteuse de mots*, Paris, La librairie Vuibert, 250 p.
- GILMONT, Jean-François. (2002) « Correction », *Dictionnaire encyclopédique du livre*, vol. 1, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, p. 654-655.
- HORGUELIN, Paul A. et Michelle PHARAND. (2009) *Pratique de la révision*, 4<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Montréal, Linguattech éditeur, 248 p.
- JAUSS, Hans Robert. (1978) *Pour une esthétique de la réception*, Coll. « Bibliothèque des Idées », Paris, Éditions Gallimard, 305 p.
- LACHANCE, Ginette. (2006) *La révision linguistique en français. Le métier d'une passion, la passion d'un métier*, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 206 p.
- LAHIRE, Bernard. (2006) *La condition littéraire, La double vie des écrivains*, Coll. « Textes à l'appui », Paris, Éditions la Découverte, 619 p.
- LAVOIE, Jean-Jacques. (1990) « Portrait type du réviseur en 1990 », *La traduction au Canada, Les acquis et les défis*, Montréal, Linguattech éditeur, p. 123-130.
- LAVOIE, Jean-Jacques. (2000) « Le réviseur de l'an 2000 », *Circuit*, n° 69, Automne 2000, p. 8-9.
- LÉARD, Jean-Marcel. (1995) *Grammaire québécoise d'aujourd'hui, Comprendre les québécismes*, Montréal, Guérin Universitaire, 237 p.
- LECLERC, Johanne. (2000) « Une nouvelle perspective », *Circuit*, n° 69, Automne 2000, p. 13-14.
- LEDEGEN, Gudrun. (2000) *Le bon français, Les étudiants et la norme linguistique*, Coll. « Espaces discursifs », Paris, L'Harmattan, 208 p.
- LEGENDRE, Bertrand. (2007) *Les métiers de l'édition*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 495 p.
- LEMIEUX, Vincent. (1999) *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Coll. « Sociologies », Paris, Presses Universitaires de France, 146 p.
- LEMIEUX, Vincent. (2000) *À quoi servent les réseaux sociaux?*, Coll. « Diagnostic », Sainte-Foy, Les Éditions de l'IQRC, 109 p.

- LEROUX, Jean-Pierre. (2016) *Le gardien de la norme*, Montréal, Éditions du Boréal, 251 p.
- MAINGUENEAU, Dominique. (2004) *Le discours littéraire*, Coll. « U » Paris, Armand Colin, 262 p.
- MARGUERAT, Jean. (2001) « Présent et avenir de la révision », *Circuit*, n° 70, Hiver 2001, p. 15-16.
- MARTIN, Charles. (2012) « La face cachée de la révision », *Traduire, Revue française de la traduction*, n° 227, p. 93-100.
- MÉNARD, Marc. (2001) *Les chiffres des mots, Portrait économique du livre au Québec*, Coll. « Culture et économie », Montréal, Société de développement des entreprises culturelles du Québec, 248 p.
- MICHON, Jacques. (sous la direction de) (1999) *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, La naissance de l'éditeur, 1900-1939*, vol. 1, Anjou, Éditions Fides, 482 p.
- MICHON, Jacques. (sous la direction de) (2004) *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, Le temps des éditeurs, 1940-1959*, vol. 2, Anjou, Éditions Fides, 533 p.
- MICHON, Jacques. (sous la direction de) (2010) *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, La bataille du livre, 1960-2000*, vol. 3, Anjou, Éditions Fides, 511 p.
- NYSSSEN, Hubert. (1993) *Du texte au livre, les avatars du sens*, Coll. « Le texte à l'œuvre », France, Éditions Nathan, 188 p.
- OUELLET SIMARD, Josée. (1984) « Les secrets de la révision », *Circuit*, n° 5, juin 1984, p. 3-7.
- RÉVISEURS CANADA. (2014) *Principes directeurs en révision professionnelle*, Toronto, Réviseurs Canada/Editors Canada, 13 p.
- ROBERT, Suzanne. (1985) « Prête-moi ta plume... et ton cerveau », *Liberté*, vol. 27, n° 6 (162), p. 3-10.
- SCHUWER, Philippe. (2011) « Révision », *Dictionnaire encyclopédique du livre*, vol. 3, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, p. 564.
- TREMBLAY, Audrey. (2014) *Mixité et égalité dans le milieu éditorial québécois. Étude des compositions des maisons d'édition contemporaines et catalogues (1995-2005)*, Mémoire (M.A.), Université de Sherbrooke, 173 p.
- VAUGELAS, Claude Favre de. (2009) *Remarques sur la langue françoise*, Genève, Édition Z.Marzys, [1647]
- VAUGEOIS, Denis. (2005) *L'amour du livre, L'édition au Québec, ses petits secrets et ses mystères*, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 218 p.

VINCENT, Josée. (2005) «De l'artisanat à la profession : histoire des associations professionnelles dans le milieu du livre au Québec », *Documentation et bibliothèques*, vol. 51, n° 2, p. 119-128.

### Sources internet

ASSOCIATION DES CONSEILS EN GESTION LINGUISTIQUE. (2017) *Association des conseils en gestion linguistique*, [En ligne], 2017, <http://www.lacgl.org/> (Page consultée le 19 juin 2017)

BATHELOT, B. (2018) « Définition : Cardex », *Glossaire : Marketing hôtelier et touristique*, [En ligne], 17 mars 2018, <https://www.definitions-marketing.com/definition/cardex/> (Page consultée le 15 mai 2018)

BERTIN, Raymond. (2017) *Histoire du livre et de l'édition au Québec*, [En ligne], 2011, <http://anel.qc.ca/ledition-au-quebec/histoire-du-livre-et-de-ledition-au-quebec/> (Page consultée le 18 septembre 2017)

CARREFOUR DES LANGAGIERS ENTREPRENEURS. (2018) *Carrefour des langagiers entrepreneurs (CLEF)*, [En ligne], 2008-2018, <https://langagiers.org/> (Page consultée le 24 novembre 2018)

CLAUDEL, Paul. (1928) « Citations », *Le Monde.fr*, [En ligne], 2018, <http://dicocitations.le-monde.fr/citations/citation-3996.php> (Page consultée le 8 mai 2018)

DICTIONNAIRE USITO. (2018) *Usito, c'est mon dictionnaire*, [En ligne], Les Éditions Delisme inc., 16 juin 2017, <https://www-usito-com.ezproxy.usherbrooke.ca/> (Page consultée le 12 avril 2018)

DOZO, Björn-Olav. (2017) « Capital social », dans Anthony Glinoe et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, [En ligne], 2014, <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/38-capital-social> (Page consultée le 6 juillet 2017)

ÉTUDES LITTÉRAIRES. (2019) « Petite histoire des dictionnaires », *Histoire des dictionnaires*, [En ligne], 2004-2019, <https://www.etudes-litteraires.com/histoire-dictionnaires.php> (Page consultée le 24 février 2019)

JE PARLE QUÉBÉCOIS. (2018) *Lexique – Vocabulaire québécois*, [En ligne] <http://www.je-parle-quebecois.com/lexique.html> (Page consultée le 15 mai 2018)

L'ÉDITION MÉRITE UNE BONNE CORRECTION. (2018) *L'édition mérite une bonne correction*, [En ligne], 2017, <http://correcteurs.wesign.it/fr> (Page consultée le 9 janvier 2018)

- LE SYNDICAT DES CORRECTEURS. (2018) « Accueil », *Le syndicat des correcteurs*, [En ligne], 2011, <http://www.correcteurs.com/index.html> (Page consultée le 9 janvier 2018)
- MEDIADIX. (2019) « La chaîne du livre », *Cours Édition*, Université Paris Nanterre, [En ligne], <http://mediadix.parisnanterre.fr/cours/Edition/103ChaineLivre.htm> (Page consultée le 17 février 2019)
- OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE. (2018) *Banque de dépannage linguistique*, [En ligne], avril 2018, <https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bdl.html> (Page consultée le 12 avril 2018)
- ORDRE DES TRADUCTEURS, TERMINOLOGUES ET INTERPRÈTES AGRÉÉS DU QUÉBEC. (2018) *Demande d'agrément*, [En ligne], <https://ottiaq.org/devenir-membre/demande-dagrement/> (Page consultée le 28 février 2018)
- OURY, Antoine. (2016) « Les correcteurs et travailleurs à domicile luttent pour être reconnus par l'édition », *ActuaLitté, les univers du livre*, [En ligne], 29 juin 2016, <https://www.actualitte.com/article/monde-edition/les-correcteurs-et-travailleurs-a-domicile-luttent-pour-etre-reconnus-par-l-edition/65667> (Page consultée le 9 janvier 2018)
- PIGISTE QUÉBEC. (2017) *La référence des professionnels*, [En ligne], 1997-2017, <http://www.pigistequebec.com/> (Page consultée le 6 juin 2017)
- PROVENZANO, François. (2017) « Norme », dans Anthony Glinier et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, [En ligne], <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/193-norme> (Page consultée le 10 mai 2017)
- RÉVISEURS CANADA. (2018) *Réviseurs Canada*, [En ligne], 2017, <http://www.reviseurs.ca/> (Page consultée le 6 juin 2017)
- ROHRBACH, Véronique. (2017) « Singularité », dans Anthony Glinier et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, [En ligne], <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/164-singularite> (Page consultée le 5 août 2017)
- SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE DE LA RÉDACTION PROFESSIONNELLE. (2017) *SQRP, Société québécoise de la rédaction professionnelle*, [En ligne], <https://sqrp.org/> (Page consultée le 19 juin 2017)
- STATISTIQUE CANADA. (2018) *Le français et la francophonie au Canada*, [En ligne], 22 décembre 2015, [http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/as-sa/98-314-x/98-314-x2011003\\_1-fra.cfm](http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/as-sa/98-314-x/98-314-x2011003_1-fra.cfm) (Page consultée le 17 février 2018)
- UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS. (2017) *Grille de tarifs*, [En ligne], 2017, <https://www.uneq.qc.ca/services/grille-de-tarifs/> (Page consultée le 19 juin 2017)



UNIVERSITÉ LAVAL. (2019) « Lettres et communication », *Études*, [En ligne], 2019, <https://www.ulaval.ca/les-etudes/programmes/repertoire.html> (Page consultée le 17 septembre 2019)

WIKÉBEC. (2018) *Wikébec*, [En ligne], 2018, <https://www.wikebec.org/> (Page consultée le 15 mai 2018)

WIKTIONNAIRE. (2018) *Wiktionnaire, Le dictionnaire libre*, [En ligne], 1<sup>er</sup> mai 2018, [https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:Page\\_d'accueil/Exemple\\_d'entrée](https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:Page_d'accueil/Exemple_d'entrée) (Page consultée le 15 mai 2018)

### **Pages Facebook et blogs**

AUDET, Cendrine. « Le blogue d'une réviseure », *Littera*, [En ligne], 2015-2016, <http://cendrine-audet.com/blogue-dune-reviseure/> (Page consultée le 19 juin 2017)

BABAN ROY, Simon. *Donnez bonne mine à vos textes – correction et révision de textes*, [En ligne], 2017, <https://www.facebook.com/Donnezbonneavostextes/> (Page consultée le 15 octobre 2017)

CARREFOUR DES LANGAGIERS ENTREPRENEURS (CLEF). *Groupe de discussion du Carrefour des langagiers entrepreneurs*, [En ligne], 2019, <https://www.facebook.com/groups/discussionATAMESL/> (Page consultée le 13 avril 2019)

CORRECTRICES EN DÉTRESSE. *Correctrices en détresse*, [En ligne], 2019, <https://www.facebook.com/groups/470368903011977/> (Page consultée le 13 avril 2019)

GAGNÉ-CHOINIÈRE, Marie. *A+ Correction et révision*, [En ligne], 2017, <https://www.facebook.com/A-Correction-et-r%C3%A9vision-866569626824513/> (Page consultée le 15 octobre 2017)

MASSÉ, Marie-Claude. *Révision + Rédaction*, [En ligne], 2017, <https://www.facebook.com/-revisionredaction/> (Page consultée le 15 octobre 2017)

MASSÉ, Marie-Claude. *Révision + Rédaction*, [En ligne], 2017, <https://revisionredaction.com/> (Page consultée le 19 juin 2017)

RÉVISEURS CANADA. *L'Hebdomadaire des réviseurs. Le blogue officiel de l'association nationale des réviseurs du Canada*, [En ligne], 2017, <http://blog.editors.ca/> (Page consultée le 19 juin 2017)

VÉRONIQUE. *Blogue Clin d'œil félin*, [En ligne], 2014, <http://www.revisionoeilfelin.ca/blogue> (Page consultée le 19 juin 2017)

VÉRONIQUE. *Révision œil félin*, [En ligne], 2017, <https://www.facebook.com/revisionoeilfelin/> (Page consultée le 15 octobre 2017)

VIE DE PYJISTE <3. *Vie de pyjiste* <3, [En ligne], 2019, <https://www.facebook.com/groups/viedepyjiste/> (Page consultée le 13 avril 2019)